

# **Albert Caraco: philosophie, littérature et prophétisme**

Romain Delpéuch

Université de Reims Champagne-Ardenne —  
SEPAD

Année universitaire 2014-2015

Master Lettres, Langues et Cultures étrangères, spécialité Sciences du  
langage et Philosophie — 2<sup>e</sup> année

UE16: Rédaction finale du mémoire

Directeur de mémoire: René Daval



*«I am a posthumous philosopher.»*  
*Albert Caraco, Semainier de l'incertitude, p.143.*

## Table des matières

<b>1 Introduction</b> .....	<b>5</b>
<b>1.1 Présentation générale</b> .....	<b>5</b>
<b>1.2 Note biographique</b> .....	<b>8</b>
<b>1.3 Caraco est-il nihiliste?</b> .....	<b>11</b>
<b>1.4 Classicisme et exigence à l'égard du lecteur</b> .....	<b>19</b>
<b>1.5 À quelles questions s'agit-il de répondre?</b> .....	<b>23</b>
<b>2 L'ordre et le sexe</b> .....	<b>27</b>
<b>2.1 La notion d'ordre</b> .....	<b>27</b>
<b>2.2 Une «lutte des sexes»</b> .....	<b>31</b>
<b>3 Changeante sensibilité: l'homme et ses idées</b> .....	<b>38</b>
<b>3.1 Le changeant et le persistant</b> .....	<b>38</b>
3.1.1 Caractérisation générale.....	38
3.1.2 Une figure du persistant: l'unité de la philosophie.....	40
<b>3.2 Le changement de sensibilité</b> .....	<b>47</b>
3.2.1 Caractérisation générale.....	47
3.2.2 Du naturel établissement d'une morale de type malthusien.....	52
<b>4 Figures de la misanthropie: l'humanisme problématique</b> .....	<b>63</b>
<b>4.1 Le racisme</b> .....	<b>64</b>
<b>4.2 La misogynie</b> .....	<b>74</b>
<b>4.3 Les formes comme remède</b> .....	<b>78</b>
<b>5 Conclusion provisoire</b> .....	<b>83</b>
<b>6 Bibliographie</b> .....	<b>86</b>
<b>6.1 Œuvres de Caraco par ordre alphabétique (avec abréviation des titres) utilisées pour cette étude</b> .....	<b>86</b>
<b>6.2 Articles et sites Internet consacrés à Albert Caraco</b> .....	<b>86</b>
<b>6.3 Autres ouvrages et articles</b> .....	<b>88</b>
<b>Annexe 1: actes de décès</b> .....	<b>94</b>
<b>Annexe 2: ébauche d'un index de l'œuvre caracienne</b> .....	<b>95</b>

# 1 Introduction

## 1.1 Présentation générale

Le nom d'Albert Caraco n'est pas familier de l'histoire de la philosophie ni de l'histoire de la littérature. De fait, Albert Caraco est à ce jour absolument inconnu du grand public comme de l'Université française, et cependant cette ignorance ne peut être imputée à l'œuvre de cet auteur au motif qu'elle serait pauvre ou de peu d'envergure. Ce serait bien plutôt, au contraire, sa richesse, son ampleur et sa complexité qui l'ont tenue éloignée de son lectorat légitime, en plus de la faible diffusion dont elle a fait l'objet. À cela peut encore s'ajouter le contexte défavorable sous lequel elle vit le jour, à contre-courant qu'elle était de ce qui se faisait en matière littéraire au moment de sa parution entre les années 1940 et les années 1960, ainsi que les leçons qu'elle tire des événements de la Seconde Guerre mondiale qui peuvent paraître surprenantes par leur lucidité, mais aussi quelque peu déroutantes. Ce n'est finalement que par un hasard complet que peuvent échoir entre les mains du lecteur contemporain des livres aux titres aussi funestes que *Bréviaire du chaos*, ou encore *Le désirable et le sublime: phénoménologie de l'apocalypse* — ce qui fut notre cas voilà quelques années. Aussi le présent travail se veut-il, dans sa modestie, une sorte de remède à cet état de choses: une introduction à la pensée et à la personne d'Albert Caraco.

Pour ce faire, nous entendons dresser de lui un bref portrait biographique et introduire son œuvre d'abord de manière générale au moyen des éléments textuels dont nous disposons (certains de ses textes sont en effet devenus rares, d'autres n'ont pas encore été publiés) pour nous intéresser par la suite de manière plus approfondie à l'aspect plus spécifiquement philosophique et théorique de sa pensée. S'il s'est en effet

appliqué à des thèmes et à des problèmes très variés, Albert Caraco les envisageait le plus souvent selon un très haut degré de généralité afin d'en embrasser d'un seul regard les interdépendances et dans le but d'en comprendre les mécanismes essentiels, et éventuellement d'y proposer des solutions qui n'engendrassent d'autres problèmes à les considérer sous un autre biais et selon des problématiques plus particulières voire singulières — le philosophe ayant absolument, selon lui, à se départir du singulier pour pouvoir formuler, par le détachement et l'analyse froide, un juste jugement sur les choses. Les différents thèmes abordés par Albert Caraco au fil de ses textes sont par conséquent étroitement imbriqués, et son travail nous semble pouvoir être abordé comme le fruit d'une pensée, ou d'une intuition, unique ayant donné lieu à des développements, des réflexions et des argumentations plus poussés sur tel ou tel de ses aspects. Nous articulerons ainsi notre étude autour de trois thèmes majeurs: le premier sera celui du «changement de sensibilité», qui est récurrent dans toute son œuvre et dont nous pensons qu'il est un fil directeur permettant d'en constituer un porte d'accès; le second sera celui des rapports entre l'ordre et le sexe, thème qui fait l'objet de tout un livre éponyme qui le traite spécifiquement, mais dont il déborde largement; le troisième thème sera peut-être le plus difficile d'accès parce que prêtant le plus à controverse et constituant une pierre d'achoppement pour un certain nombre de lecteurs: il s'agira en effet de traiter du racisme tel qu'il est abordé par Caraco sous des angles différents et d'aspect contradictoire, ainsi que de la misogynie qui caractérise certains de ses écrits, deux thèmes qui rendirent notre auteur infréquentable pour beaucoup de ceux qui s'avisèrent de le lire et de le juger sur tel ou tel texte sans prendre en considération l'ensemble de ses travaux, ce que nous croyons nécessaire de faire pour comprendre la portée de ses propos sur ce sujet. Nous parlerons ainsi d'un «humanisme problématique» et nous expliquerons pourquoi.

Philosophie, littérature et prophétisme: tels sont à nos yeux les trois aspects majeurs qui caractérisent l'œuvre et la personnalité que nous nous proposons d'étudier et qui éclaireront de manière transversale ces trois thèmes que nous présenterons, et que ce faisant nous aborderons pour ainsi dire selon leur dimension organique ou anatomique, la philosophie constituant l'ossature de l'œuvre caracienne, revêtue d'une chair littéraire et abritant une manière d'esprit prophétique dont il importera de saisir l'intention et la portée.

Au fil de ce parcours, nous nous intéresserons à des questions touchant à la fois à la morale et à l'axiologie, à la philosophie politique, à la métaphysique, à la théologie et à la psychologie, sans oublier une certaine réflexion démographique et écologique sur le rapport de l'homme à son environnement: une des conséquences du changement de sensibilité — expression qu'il nous incombera de définir — est la nécessité pour l'homme de repenser le monde, et pour Caraco de repenser l'homme à la lumière de son histoire, de son avancement technique et idéologique et du rapport qu'il entretient à la fois avec le monde naturel mais aussi avec ses propres œuvres qui lui ont permis de le soumettre à sa volonté. Repenser l'homme, cela implique de le prendre tel qu'il est, dans sa réalité physique, historique et sociale, et non tel qu'il devrait être. Aussi, nous le verrons, l'état des lieux que Caraco dresse de l'humanité n'est guère encourageant, et ce pour des raisons qu'il explicite tout au long de ses textes, chacun de ses ouvrages étant pour lui le lieu d'examiner tel ou tel aspect de la situation de l'homme actuel et d'en faire la généalogie. Si la vastitude de son œuvre<sup>1</sup> voue d'entrée à l'échec toute prétention à l'exhaustivité, nous tenterons néanmoins d'esquisser une vue d'ensemble

---

<sup>1</sup> Une trentaine de ses textes ont à ce jour été publiés. Les premiers, tenant en des pièces poétiques et théâtrales et édités en Amérique du Sud dans les années 1940, demeurent des ouvrages rares. Ses textes philosophiques ont été publiés à partir des années 1950 par les éditeurs suisses À la Baconnière (Neuchâtel) puis L'Âge d'Homme (Lausanne). Certains de ces titres, malheureusement épuisés, n'ont pas été réimprimés depuis. La publication des œuvres complètes d'Albert Caraco, entreprise par L'Âge d'Homme, devrait comprendre une quarantaine de volumes.

de ses principaux ouvrages philosophiques, que nous éclairerons si besoin au moyen de ses autres textes plus littéraires ou personnels. Nous serons donc par conséquent amené à citer des passages importants des œuvres que nous aborderons, attendu que nous ne pouvons les supposer connues du lecteur et que la fréquentation la plus étroite du texte nous semble néanmoins indispensable à l'intelligibilité de la visée de l'auteur.

## 1.2 Note biographique

Bien qu'Albert Caraco fût un diariste proluxe, l'on trouve finalement assez peu dans ses journaux, comparativement à leur longueur et à leur densité, d'anecdotes biographiques et encore moins de détails quotidiens, et s'il lui arrive parfois d'en livrer, c'est de manière très sporadique, éparpillée, à l'occasion de réflexions philosophiques, historiques ou morales que lui inspirent les événements du moment qu'il commente abondamment ou encore ses lectures aussi nombreuses que variées. C'est en rapprochant de tels passages que l'on peut esquisser le parcours de sa vie, marquée surtout par une jeunesse errante puis par une réclusion quasi monastique dès son retour en France et jusqu'à sa mort.

Albert Caraco naquit à Constantinople en 1919 dans une famille levantine juive séfarde<sup>2</sup>. Il passa son enfance et son adolescence entre Prague, Berlin et Paris — où il fréquenta le lycée Janson-de-Sailly et l'école des Hautes Études Commerciales dont il fut diplômé en 1939 — puis ses parents émigrèrent pour l'Amérique du Sud à la veille de la Seconde Guerre mondiale<sup>3</sup> où il se convertit pour un temps, et vraisemblablement à la suite de la conversion de sa mère, au catholicisme. Il y publia ses premiers textes —

---

2 «Savez-vous bien que l'homme, qui vous parle, fut deux fois apatride et qu'il pourrait le devenir une troisième fois? Né d'une famille établie avant l'an 1500 devers Constantinople et né là-bas, les misérables Turcs jugèrent bon de me rayer de leurs registres, en confisquant mon héritage», *Ma confession*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1975 (désormais abrégé en *MC*), p. 67. Un homonyme, producteur de cinéma qui travailla notamment sur *Lola Montès* de Max Ophüls, et probablement issu de la même famille levantine, vécut de 1908 à 1997, principalement en France.

3 «J'ai passé dix ans entre Montévidéo [*sic*] et Buenos-Ayres [*sic*], plus trois mois à Rio», *MC*, p. 34.



contes, poèmes et pièces de théâtre — et acquit la nationalité uruguayenne, dont il ne se définit jamais au profit d'une autre, bien qu'il passât la moitié de sa vie en France, où il revint au lendemain de la guerre et où, rejetant le catholicisme, il renoua avec sa judéité<sup>4</sup>. Son français éminemment classique s'en teinta d'hispanismes du Siècle d'Or dont il admirait la langue et les auteurs, notamment Thérèse d'Ávila et Lope de Vega. Albert Caraco parlait et écrivait d'ailleurs couramment, outre le français, l'espagnol, l'allemand et l'anglais, langues dont il parsème ses textes ici et là de quelques paragraphes si ce n'est de quelques pages et qu'il mélange volontiers dans ses écrits les plus personnels<sup>5</sup>. Il n'exerça aucune activité rémunérée et on ne lui connaît aucune liaison sentimentale<sup>6</sup>, mais il écrivit avec une rigueur et une régularité monacales six heures par jour, produisant ainsi une œuvre colossale qui n'est pas encore aujourd'hui éditée dans sa totalité et qui fut pour ainsi dire sa seule raison de vivre<sup>7</sup>. Cette œuvre, philosophique et littéraire, prend souvent la forme, et même dans les textes les plus théoriques, du dialogue et de l'aphorisme, dont la brièveté multipliée dans des variations innombrables offre au lecteur des points de vue différents sur une pensée malgré cela

---

4 Au sens culturel et ethnique à tout le moins. Il écrira une *Apologie d'Israël* (en deux volumes, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1957, rééd. 2004 en un volume avec le texte inédit *Colonne d'ombre, colonne de lumière*; désormais abrégé en *AI*) dans laquelle son rapport avec la religion juive proprement dite est ambigu. Nous n'étudierons pas ces textes ici, qui nous paraissent exiger, pour ne pas faire de contre-sens regrettable à leur sujet, une étude à part entière et approfondie nécessitant préalablement que l'on s'attache à dresser une vue d'ensemble aussi synthétique que possible du projet intellectuel général de Caraco.

5 Par exemple, *L'ordre et le sexe*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1970 (désormais abrégé en *OS*), comporte quatre préfaces différentes, dans l'ordre en anglais, allemand, espagnol et français (laquelle est la plus longue). Dans son *Semainier de l'incertitude*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1994 (désormais abrégé en *SI*), journal intime tenu en 1968, les quatre langues se trouvent souvent mêlées dans un même paragraphe, voire dans une même phrase; p.23, on peut y lire: «Je me sers volontiers des quatre langues, il me faut deux fois plus de temps pour composer en espagnol, quatre fois plus pour composer en allemand, environ six quand j'embesogne mon anglais.»

6 «J'avoue que l'une des raisons qui m'empêchèrent de me marier fut un esprit de charité secrète: épouser une Juive me parut déloyal et m'allier ailleurs avait je ne sais quoi de redoutable, je ne voulais ni tourner le dos au pays ni faire des enfants qui m'eussent reproché de les avoir assis entre deux chaises.» *Journal d'une année* (désormais abrégé en *JA*), L'Âge D'Homme, Lausanne, 2006, p.91. Voir aussi *Semainier de l'an 1969* (désormais abrégé en *S69*), L'Âge D'Homme, Lausanne, 2001, pp. 132-133.

7 «À quoi sert [le journal] que je tiens? Mais à me faire vivre, et je me fusse rondement coupé les veines, si je ne l'avais commencé.», *JA*, p.9.

marquée par une très forte homogénéité et guidée par une vision obsédante: celle de l'œcumène surpeuplé et marchant au chaos sous la fêrule de maitres aveugles ou cyniques et usant comme d'armes, dans leur seul intérêt ou malgré eux, d'un faisceau d'idées fausses — où l'on peut voir la marque indélébile du spectacle du nazisme et de la montée des masses, ou bien plutôt de l'abaissement de l'homme ainsi atomisé et agglutiné à ses semblables, devenu automate et rouage d'une machine immense et monstrueuse dont la finalité lui échappe. Un malthusianisme et, dans une certaine mesure, une préoccupation écologiste<sup>8</sup> sourdent de chacune de ces pages dans lesquelles la lucidité angoissante le dispute au fol espoir d'un salut par le *changement de sensibilité* et l'épreuve de l'embrassement universel. Le prophétisme nietzschéen dont il se fait l'héritier (en général de manière implicite mais aussi parfois revendiquée) se mêle à une apocalyptique à laquelle pourtant ne cède l'exigence de froideur lorsqu'il s'agit notamment de disséquer la nature humaine et d'en faire l'anatomie axiologique. Cette froideur méthodique, non dépourvue d'humour (certes grinçant) qui donna lieu au *Supplément à la Psychopathia sexualis*<sup>9</sup>, à la fois annexe et pastiche du célèbre traité de Krafft-Ebing sur les perversions sexuelles, s'est ultimement réalisée dans la manière avec laquelle il projeta son suicide, attendant patiemment que ses deux parents soient morts: le 7 septembre 1971, quelques heures après le décès de son père, il se donna la

---

8 «L'opinion publique apprend soudain que l'univers est déjà surpeuplé, voilà plus d'une génération que les savants en étaient convaincus, mais ni les hommes politiques ni les gazetiers ne leur avaient prêté l'oreille. On peut en dire autant sur la pollution et sur l'érosion de l'œcumène, ce sont presque des vieilleries pour les savants, mais l'on riait de leurs alarmes ou l'on étouffait leurs clameurs. Je m'étais informé de tout cela pendant la Guerre et c'est trente ans plus tard que l'on en parle enfin, au moment où nous ne pouvons plus enrayer, au moment où les projets de réforme ne sont que des palliatifs, au moment où la fatalité même est rentrée dans l'Histoire et par le canal de nos œuvres, au moment où l'explosion démographique dépasse de si loin nos prévisions les plus généreuses que l'idée d'en prévoir les suites, laisse après elle notre imagination.», *MC*, p. 59. Et plus haut p. 53, où l'on appréciera le caractère visionnaire de la remarque: «Imaginez un monde où trente milliards d'humains végéteraient à la façon des peuples de l'Asie, en quelques villes ayant à peu près la taille de la France, en des maisons de cent étages renfermant cent mille chambres, où l'eau n'arriverait que deux heures par jour, et la plupart naîtraient, vivraient et mourraient confinés entre dix unités formant un tout-ensemble, respirant l'air fourni par des machines et consommant des nourritures assez effrayantes, à base d'algues et de cellulose, voire d'insectes?»

9 *L'Âge d'Homme*, Lausanne, 1983; désormais abrégé en *SPS*.

mort<sup>10</sup>. Quelques années auparavant, en 1963, le décès de sa mère avait donné lieu à *Post mortem*<sup>11</sup>, texte court, tout à la fois poignant et dérangeant, dans lequel Caraco reconsidère le rapport qu'il avait avec elle et le rôle qu'elle joua dans sa vie et son œuvre. Son écriture si particulière, son mode de vie érémitique en plein Paris, le tenant éloigné des milieux intellectuel et universitaire, et la difficulté qu'il eut à faire paraître ses textes (qu'il dut faire éditer en Suisse et à son compte<sup>12</sup>) permettent d'expliquer le peu de publicité dont ont joui ses œuvres et l'ignorance de la critique à son égard. La radicalité aussi d'une pensée qui ne se contente de se déployer seulement sur le papier mais qui s'incarna ainsi jusqu'à son dernier terme, eut peut-être de quoi refroidir le public lors que, dans le même temps, le nihilisme profond mais frivole et mondain de Cioran accédait à la notoriété et au succès qui échappèrent toujours à Caraco, auxquels pourtant il avait un temps aspiré<sup>13</sup>.

### 1.3 Caraco est-il nihiliste?

Les quelques lecteurs d'Albert Caraco qui s'avisent de le mentionner dans des articles<sup>14</sup> le décrivent assez souvent comme un auteur nihiliste en le présentant comme

---

10 «[...] il se pourrait que le décès de Monsieur Père entraîna aussitôt le mien, car l'idée de me trouver face à face un matin avec l'administration d'un pays, où je me sens plus étranger que vers 1930, m'ôterait l'envie de survivre. [...] Mon Père, au demeurant, n'a plus longtemps à vivre, il n'est déjà que l'ombre de ce qu'il parut, pauvre homme à la merci d'un rhume ou d'une chute. Oh non! je ne tiens pas à marcher sur ses traces. Ah! quelle horreur que la vieillesse! Plutôt mourir sept fois.» *MC*, p. 12. Et aussi, p. 47: «J'attends la mort avec impatience et j'en arrive à souhaiter le décès de mon Père, n'osant me détruire avant qu'il s'en aille. Son corps ne sera pas encore froid, que je ne serai plus au monde. [...] À ceux qui m'engageraient à lutter pour l'honneur de mon œuvre et qui me reprocheraient d'avoir succombé, je n'irais même pas répondre ici, mon œuvre est là, bien plus vivante que l'auteur.» Pour illustration, cf. Annexe 1 du présent mémoire.

11 *L'Âge d'Homme*, Lausanne, 2012 (première édition en 1968); abrégé désormais en *PM*.

12 *SI*, pp. 64-65.

13 Voir la note préliminaire de Vladimir Dimitrijević, son éditeur chez *L'Âge D'Homme* et l'un des rares à l'avoir connu personnellement, in *MC*, p. 10.

14 Principalement sur des sites Internet ou des blogs tels ceux de Philippe Billé, Bruno Deniel-Laurent ou Roland Jaccard (voir bibliographie). On peut signaler aussi le bref portrait que Frédéric Schiffter dresse de Caraco dans un chapitre de son essai *Le charme des penseurs tristes*, «Haïr la vie à en mourir», Paris, Flammarion, 2013, pp. 111-130. Par sa forme et sa visée, cet ouvrage ne prétend aucunement à l'exhaustivité, et commet d'ailleurs, à la toute fin du chapitre, une erreur assez importante en donnant un passage du *Semainier de l'incertitude*, «Sur l'art de vivre», *op. cit.*, p.48, journal écrit sans l'ombre d'un doute en 1968, soit trois ans avant la mort de Caraco, comme ayant été écrit «quatre jours avant de passer à l'acte final», c'est-à-dire avant qu'il procédât à son suicide.

une sorte de «Cioran en pire». Il est vrai qu'au premier abord cet esprit ascétique, apologiste, comme Hégésias de Cyrène<sup>15</sup> avant lui, de la mort volontaire et de la stérilité, peut apparaître aisément comme l'incarnation du pessimisme le plus radical et le plus abouti, en ce qu'il vécut jusqu'à sa dernière extrémité l'idée qui était la sienne, c'est-à-dire jusqu'au suicide. Ses formules incisives semblent n'offrir aucune concession à la volonté de vivre qu'il dénonce à chaque page comme une aliénation et un sommet d'aveugle stupidité. Rien dans le monde qui est le nôtre ne mérite qu'on le sauve: ni l'art qui a dégénéré en produit de consommation et d'abrutissement des masses, ni la religion qui en fait autant et instrumentalise le premier, ni la politique et l'économie qui mènent avec cynisme ces masses à leur mort tout en en faisant l'élevage, ni la science qu'elles embesogent, ni la complaisante philosophie qui veut coûte que coûte sauver le tout de l'évidence de la vanité. Le constat est sans appel, le ton sans réplique. L'on serait alors tenté de se demander pourquoi Caraco prend la peine d'écrire pour un monde qui à ses yeux ne peut ni ne mérite d'être sauvé. Pourquoi cherche-t-il à dessiller l'homme sur son triste destin plutôt que de simplement contempler sa chute avec détachement, lui qui se rengorge d'être froid? Et que nous apprend-il ainsi que d'autres n'aient déjà déploré avant lui? L'histoire de la pensée ne manque de désespérés ni d'amers, les misanthropes sont légion et leur haine foncière de l'humanité, qu'a-t-elle de nouveau, d'original, et qu'a-t-elle à apporter à la compréhension de l'homme? Aussi ses lecteurs, peu nombreux<sup>16</sup>, le décrivent comme l'auteur d'une pensée particulièrement

---

Néanmoins la mention est assez rare pour qu'on la rapporte.

15 Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, II, 93-96. Il faudrait pourtant nuancer la réputation faite à Hégésias au sujet du suicide. D'après Diogène Laërce, il soutint que «[l]a vie comme la mort peuvent être choisies autant l'une que l'autre» (tr. fr. sous la direction de M.-O. Goulet-Cazé, Le Livre de Poche, Paris, 2009, p.302), ce qui ne permet pas de supposer qu'il prônât vraiment le suicide, bien qu'il l'admît à égalité avec la vie. Cela laisserait plutôt suggérer que Hégésias n'estimait pas la mort capable de délivrer des maux celle-ci, et autoriserait peut-être à rapprocher ses conceptions de courants philosophiques indiens, à travers la notion de *samsara* notamment, qui rive le principe vital à l'existence individuelle et donc à la souffrance.

16 «Il paraît qu'il n'y a guère plus de cinq cents lecteurs d'Albert Caraco en France», hasarde Bruno Deniel-Laurent, journaliste et documentariste, lecteur lui-même, et qui a consacré un site Internet à

sombre, voire apocalyptique<sup>17</sup>. S'il est vrai que ces qualificatifs peuvent paraître à certains déconcertants, voire rebutants, l'on peut comprendre aussi qu'ils attirent le lecteur en recherche de sensations fortes et de quelque vertige métaphysique, d'une vision de ce monde qui, si elle n'invite guère à militer pour son salut, lui conférerait une manière de charme, du type de celui que l'esprit romantique trouve dans les ruines ou les paysages désolés — et certes l'histoire, qui ne manque de charniers et que notre auteur parcourt amplement sans rien concéder à l'historiographie, n'en est pas avare. Mais Caraco revendique, bien plus que l'apitoiement, la complainte ou l'anathème, la lumière crue de l'objectivité; peu lui importe si ses vues s'avèrent désolantes:

«Le philosophe est une écharde dans les yeux de l'ordre, parce qu'il est un juge et que face à ce juge, l'ordre se sent coupable. Le philosophe est l'homme en possession de tout voir tel quel, moyennant l'objectivité, sans doute l'attribut premier de la philosophie, mais que nul ordre ne tolère<sup>18</sup>.»

C'est qu'à l'instar de Schopenhauer, Caraco se donne pour tâche de résoudre le problème du monde, encore qu'il s'ingère peu de métaphysique proprement dite. Contrairement à son prédécesseur pour qui l'histoire n'a que peu d'intérêt puisque ne se préoccupant à ses yeux que du particulier lorsque la science se donne pour but de dégager des lois générales<sup>19</sup>, Caraco voit dans l'histoire des peuples le cheminement d'une sensibilité qui se meut dans les bornes immuables de la nature humaine, et dont la progression, précisément, semble n'avoir rien à voir avec le progrès mais bien plus avec les cent pas d'un prisonnier dans sa cellule, que le progrès technique dépasse, entraînant

---

Caraco (URL: <http://albert-caraco.blogspot.fr/>, dernière consultation le 29/01/2015).

17 Cf. «Le nihilisme apocalyptique d'Albert Caraco», article de Roland Jaccard publié sur son blog personnel (URL: <http://www.rolandjaccard.com/blog/?p=3487>, dernière consultation le 20/08/2013).

18 Albert Caraco, *Essai sur les limites de l'esprit humain*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1982 (abrégé désormais en *ELEH*), pp.185-186.

19 *Le monde comme volonté et comme représentation*, PUF, «Quadrige», 2006 (abrégé désormais en *MVR*), Suppléments, ch. XXXVIII, «De l'histoire», p. 1179: «L'histoire est une connaissance, sans être une science, car nulle part elle ne connaît le particulier par le moyen de l'universel, mais elle doit saisir immédiatement le fait individuel, et, pour ainsi dire, elle est condamnée à ramper sur le terrain de l'expérience.»

l'étrangeté réciproque du monde à l'égard de l'homme et de l'homme au monde, qui paradoxalement lui ressemble de plus en plus<sup>20</sup>. L'homme est ainsi en proie à une dialectique du «changeant et du persistant» dont il ne parvient à dégager une synthèse. Dans son *Essai sur les limites de l'esprit humain*, qui est l'ouvrage le plus théorique à cet égard, Caraco analyse ce paradoxe à la lumière de l'écart qu'il voit entre les «moyens», œuvres de la technique que l'homme à soi-même s'est donné mais qui lui échappent, et la nature humaine immuable qui échoue à les appréhender dans leur réalité dynamique:

«Nous savons tous que le progrès des choses n'est que trop réel et que son évidence saute aux yeux, plus nous allons et plus il s'accélère, assez de gens commencent à le déplorer et jugent qu'à s'humaniser toujours, le monde devient incompréhensible. Ce paradoxe mérite à lui seul un commentaire, mais il n'a rien de surprenant, les hommes n'ayant pas changé depuis les origines et ne pouvant changer, selon les apparences, leur naturel restant le même et l'acquis se perdant à chaque génération. Nous savons tous que chaque génération naît vierge et qu'elle doit refaire en son entier le chemin de l'espèce, nous savons tous que ce chemin s'allonge et qu'il faut déployer de plus en plus d'efforts, avant que de toucher au terme, aussi bon nombre restent à vau de route<sup>21</sup>.»

Caraco ne parle pas, à la manière de Günther Anders, d'«obsolescence de l'homme», mais tous deux partagent le double constat selon lequel, en premier lieu, l'homme en perfectionnant toujours plus ses instruments se laisse dépasser par eux, et en second lieu qu'il les admire plus que lui-même et en vient à s'oublier et à s'empêcher de se reconnaître une valeur<sup>22</sup>. Caraco estime que l'homme, créateur d'œuvres prodigieuses, ne se hausse pas au niveau de perfectionnement auxquelles il les a lui-mêmes élevées, qu'il «ne prend pas», selon une expression récurrente en un grand nombre de ses textes, «l'esprit de ses moyens», ou «n'y accède pas». À la source de cet état de minorité de l'homme par rapport à ses œuvres, Caraco discerne deux choses:

---

20 *ELEH*, «De quelques variations sur le progrès», pp. 7-13.

21 *ELEH*, p.7.

22 G.Anders, *L'obsolescence de l'homme, Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, tr. fr. C.David, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, Éditions Ivrea, Paris, 2002.

d’abord le désir d’un «confort intellectuel» de la part des masses — «masses de perte» — qui consiste en un repos de la raison et qui se traduit par le besoin d’absolu qui rassure l’homme ordinaire et de bon sens, pris déjà dans la dynamique matérielle du monde et qu’il essaie par ce biais de contrôler et d’apaiser, de se la rendre abordable, bref de ramener l’inconnu au connu par rapport auquel il n’est besoin de s’adapter; d’autre part le rôle de la religion qui tire avantage de ce besoin pour établir un ordre à moindre coût. L’idée d’un dieu «Père» et d’une «Sainte Famille» ternaire (non pas Joseph-Marie-Jésus ni Père-Fils-Saint-Esprit mais Père-Mère-Fils<sup>23</sup> où le fils reste fils sans jamais accéder à la condition de père et donc d’homme entier, détaché de la tutelle parentale) légitimant un ordre où la Mère Église enrégimente le troupeau des moutons (nous paraphrasons ici le fond de la pensée caracienne) sous la houlette de prêtres, «hommes restés fils de leur mère» mais pères à l’envi de leurs ouailles —

«L’Église voulut que les hommes fussent enfants jusqu’à la sépulture, le Catholique est l’enfant éternel dont l’Église est la mère, il se sent plus ou moins coupable s’il fornique, jamais il n’osera mourir qu’il ne soit assisté, rien n’est plus ridicule que sa fin, à la réserve de son espérance en la vie éternelle [...]»<sup>24</sup>.

— entretient en l’homme une mésestime de son génie propre qui le maintient en-deçà de son être véritable auquel il lui serait loisible d’accéder, pour peu qu’il mette au-dessus de la spiritualité l’objectivité qui seule lui donnerait la mesure de ce qu’il est et de ce qu’il peut. Or, comme l’ordre — religieux mais aussi politique puisque l’État endosse le même rôle parental que l’Église à l’égard des individus massifiés et souvent se légitime au moyen de principes transcendants — s’appuie en priorité sur ce besoin de confort intellectuel, il en résulte que la minorité (au sens kantien) de l’homme à l’égard

---

23 À comparer par exemple avec le *Livre des secrets de Jean* (manuscrit Berolinensis gnosticus) 35, 15–35, 20, tr. fr. B.Barc in *Écrits gnostiques*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 230: «“Je te bénis, en m’associant à l’Autogène et à l’éon, (toi qui es) Triade, Père, Mère et Fils, puissance parfaite!”»  
On remarquera que dans les traditions gnostiques, cette triade est explicitée, voire valorisée.

24 *ELEH*, p.134.

de ses œuvres, ce dépassement de la technique par rapport à l'esprit, n'est dû en dernier ressort qu'à une paresse intellectuelle du gros de l'humanité<sup>25</sup>. À cet égard Caraco est effectivement élitiste, si ce n'est aristocratique et en somme très pessimiste s'agissant de la nature humaine, imperfectible et dont le génie ne se déploie qu'à la faveur de la «Grâce». S'il récuse le fatalisme comme un autre prétexte à la paresse intellectuelle, il n'oppose rien cependant à une forme de déterminisme biologique et à une logique d'élection que l'on retrouve notamment chez Schopenhauer, pour qui la volonté fait peu de cas des individus qu'elle sacrifie volontiers pour se maintenir dans l'espèce. Il est tout à fait impossible de sauver la masse, de la hisser à devenir personnelle: l'individu massifié, et donc atomisé, ne peut accéder au statut de personne puisqu'il lui faudrait pour cela s'en remettre à l'objectivité et donc sortir du confort intellectuel, autre nom de la caverne de Platon. Cet aristocratism, ou cette logique d'élection, ainsi que la dépréciation du monde matériel, dont les nécessités physiologiques compromettent l'esprit humain de même que ses réalisations — politiques notoirement —, Caraco la partage avec les gnostiques et autres courants de tendance manichéenne du christianisme, auxquels il se réfère fréquemment. Son élitisme s'oppose absolument à l'élitisme social qui favorise avant tout les individus calculateurs et bien nés. L'élite véritable est pour lui celle des philosophes, vrais spirituels (par oppositions aux faux que sont le clergé et les moralistes défenseurs des bonnes mœurs) dont l'éveil et la lucidité ne doivent hélas rien à l'éducation, mais plutôt au hasard de leur constitution. Ils forment ainsi une sorte de race à part des autres hommes, tout à la fois élue et maudite en raison de leur isolement<sup>26</sup>. Ce découpage de l'humanité est à rapprocher de

---

25 cf. E.Kant, *Réponse à la question: Qu'est-ce que les Lumières?*, trad. fr.J.-FPoirier et F.Proust, Flammarion, Paris, 1991, rééd. 2006, p.43: «Paresse et lâcheté sont les causes qui font qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les eut affranchis depuis longtemps d'une conduite étrangère (...), restent cependant volontiers toute leur vie dans un état de tutelle; et qui font qu'il est si facile à d'autres de se poser comme leurs tuteurs.»

26 cf. *MC*, p. 17: «Je suis vivant parmi des hommes, qui le semblent, et dont je sais bien qu'ils sont



la distinction que font les gnostiques (spécialement les gnostiques valentiniens<sup>27</sup>) entre trois races: la race hylique (de ὕλη, qui désigne la matière mais aussi, dans son sens premier, le bois d'œuvre auquel l'esprit n'a pas encore donné de forme par le travail artisanal) ou charnelle en laquelle se ramasse le gros de l'humanité (la «masse de perdition» sous la plume de Caraco), la race psychique (les calculateurs qui ne réfléchissent; autrement dit les opportunistes qui, conscients du caractère problématique du monde, n'en cherchent les causes ni les remèdes mais préfèrent en tirer parti pour eux-mêmes) et la race pneumatique, ou spirituelle, que sa nature destine à la gnose, c'est-à-dire pour Caraco à la connaissance et donc à la philosophie. Il partage avec les gnostiques et les manichéens la conviction que ce qui est tenu pour la vertu et le canon de la morale par les institutions religieuse et étatique se fonde en vérité dans des tréfonds inavouables d'une animalité première que ne parvient à cacher le vernis de la civilisation. En cela il reconnaît volontiers les thèses de la psychanalyse concernant le primat du fonds pulsionnel dans la constitution de la morale, encore qu'il formule cela d'une manière très différente de celle de Freud dans *Le malaise dans la culture* ou *Totem et tabou*:

«L'ordre a besoin de notre abjection, il la réprime en ayant soin de ne pas l'étouffer, [...] il fera taxer d'hérésie une religion allant au bout de ses principes et par ses tenants mêmes: la preuve en est l'Église et ses retournements [...], son approbation du mariage et du service militaire, son exaltation de la fécondité, son refus de tourner le dos au monde et son probabilisme grandissant, qui lui permit de rétablir ce qu'elle était venue abolir, sans tourner le dos à son personnage. [...] Aussi les prêcheurs les plus décidés nous aiment-ils coupables et nous préfèrent-ils guérir au jour le jour, entretenant le mal et ne le déracinant pas: c'est que le mal les porte et que le bien sera toujours une merveille en l'air.

---

morts, aussi morts que leurs dieux.»

27 cf. not. *Traité tripartite*, in *Écrits gnostiques*, op. cit. pp. 188-189:

«[...] C'est à son fruit que l'on reconnaît l'essence de chacune de ces trois races [...]. La race spirituelle est en effet comme une lumière née de la lumière, et comme un esprit né de l'esprit. À l'apparition de la tête du Sauveur, elle se précipita aussitôt vers lui et aussitôt devint corps pour sa tête, et sur le champ elle reçut la connaissance par la révélation. Pour sa part, la race psychique, lumière issue d'un feu, a tardé à reconnaître celui qui s'est révélé à elle, encore plus à se précipiter vers lui avec foi [...]. Mais la race hylique est complètement étrangère. Elle est comme les ténèbres qu'écartent les rayons de lumière [...].»

Le monde ne sera jamais sauvé, [...] le salut ne le laisserait debout [...]»<sup>28</sup>.

Si Albert Caraco n'a manifestement rien d'un chantre du progrès ni de la bonté ou de la perfectibilité naturelles de l'homme, le qualifier de nihiliste nous paraît, sinon abusif, du moins un peu rapide. Il n'a pas, comme Cioran, la manie du doute, et n'a rien d'un sceptique. Il n'écrit pas non plus, ainsi qu'Amiel en son *Journal*, pour faire le récit des palinodies de sa sensibilité atrabilaire ou de ses opinions. Bien au contraire, l'intuition qui meut sa réflexion est profondément cohérente malgré certaines propositions d'apparence contradictoire. Que sa pensée ne conforte pas l'homme dans la bonne image qu'il a de soi-même et qu'elle le renvoie à son insignifiance, qu'elle ne concède à l'histoire aucune finalité ni aucune perspective heureuse, cela ne devrait pas nous pousser à lui appliquer ce qualificatif mal famé et relativement vague. Albert Caraco ne se contente pas de pointer le caractère problématique du monde et de le déplorer, on ne saurait chercher sous sa plume quelque marque d'apitoiement que ce soit — au contraire, il a manifestement retenu la leçon de Nietzsche selon laquelle les plus grands dangers sont dans la pitié<sup>29</sup>. Il se livre au contraire à une analyse profonde des paradoxes à l'œuvre dans l'histoire, dans la religion, dans les rapports entre les sexes et entre les civilisations. Le caractère, peut-être à certains égards choquant, de son œuvre est qu'il progresse sans *a priori* moral, sans une limitation éthique à ne pas dépasser et qui ne ferait que juguler la raison, et avec pour seule déontologie l'exigence de vérité. Hors de toute institution et de toute contrainte académiques, il n'avait de compte à rendre à personne de sa pensée, et n'avait non plus les valeurs de quelque État que ce fût à défendre et à faire respecter. Par conséquent sa réflexion axiologique n'était limitée par rien, pas même par les attentes d'un lectorat qu'il n'eut pas de son vivant.

<sup>28</sup> Albert Caraco, *La luxure et la mort*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1968 (désormais abrégé en *LM*), p.64.

<sup>29</sup> *Le gai savoir*, §271, tr. fr. Pratrck Wotling, Flammarion, «GF», Paris, 2007, p.224.

Pourquoi Caraco écrit-il? Oserons-nous répondre que lui aussi, à sa manière et quoiqu'il s'en défende, fait «ce qui sert la conservation de l'espèce humaine<sup>30</sup>» avec peut-être le secret espoir que l'amertume du constat remplisse le rôle d'un aiguillon à même de provoquer chez ses contemporains un sursaut salutaire avant la consommation des âges? Il nous incombera de vérifier ou d'infirmier cette hypothèse.

## 1.4 Classicisme et exigence à l'égard du lecteur

La rareté de ses lecteurs eut peut-être à voir avec la forme de l'écriture qu'il fit prendre à sa pensée. Caraco fait en effet partie de ces auteurs qui choisissent leur lecteur et qui font montre d'une exigence de souplesse de sa part. Mais là où Nietzsche<sup>31</sup> élabore un nouveau langage dans lequel la musicalité poétique et la radicalité philosophique se répondent, Caraco use formellement d'une syntaxe classique impeccable et fait un emploi plus guère à la mode de force archaïsmes lexicaux — voire d'hispanismes — pour traiter du caractère problématique du monde dit post-moderne. Il en résulte une langue qui peut paraître assez distante de l'idée que l'on peut avoir du langage philosophique contemporain où l'on attendrait que la rigueur de la pensée se retrouve dans la clarté d'exposition à laquelle nous a accoutumé la philosophie analytique, et qui se révèle surtout fort éloignée de la langue actuelle. Le style de Caraco est influencé par le classicisme dont il se réclame, celui de Montesquieu notamment. Sa prose est classique et telle aussi veut-il sa pensée qu'il conçoit comme s'opposant au romantisme (ou au baroque) dont il estime que, donnant au sentiment plus de valeur qu'à la raison, il privilégie aussi l'opinion à l'argumentation, le rêve à la pensée et favorise ainsi la démagogie à l'égard de l'homme massifié, esclave des discours qui le flattent:

---

30 Nietzsche, *Le gai savoir*, §1, tr. fr. P. Wotling, Flammarion, «GF», Paris, 2007, p.55.

31 «J'écris le français comme Nietzsche l'allemand, je me sens l'héritier du philosophe et l'on m'appellera demain le légataire du prophète», *MC*, p. 66.

«[L]e Romantisme est l'ennemi par excellence et nos moyens sont plus classiques que jamais. J'entends par Classicisme, le refus du particulier: le philosophe digne de ce nom s'avoue du Classicisme et comme tel, il ne voudra particulariser, il réfléchit sur les principes, la vie est à ses yeux un épiphénomène, et les raisons de vivre en légitiment seules la présence, hors de ces raisons-là la vie est [...] un combat ridicule et pour des besoins subalternes, le seul bien de l'esclave (certes), mais un esclave ne sera jamais heureux ni sage<sup>32</sup>.»

Le «classicisme des moyens» est à voir dans la standardisation qui exclut en effet la particularisation de la fabrication et de l'utilisation des outils technologiques et qui, en se généralisant à tous les niveaux de la société, s'instaure dans un décalage avec les raisons de vivre des individus, autrement dit avec le sens qu'il leur reste loisible, dans une faible mesure, de s'efforcer à donner à leur vie au travers des systèmes de religions ou des idéologies qui, étant des produits historiquement formés, se voient dépassés par l'état présent des moyens et échouent donc à offrir une vision du monde pleinement cohérente, en quoi ils sont condamnés à «particulariser». Son exigence d'objectivité classique conduit Caraco à être très critique à l'égard de la démocratie. Il lui reproche non pas tellement de donner le pouvoir au peuple, mais bien plus de l'asservir sous couvert de le libérer en permettant à une élite cynique, très différente de l'élite de l'Ancien Régime qui était garante et gardienne des sciences et des arts — en quoi elle était certes injuste puisque tenant le peuple à l'écart de la culture, mais de quoi elle tenait aussi sa légitimité en maintenant les arts à l'écart de la bassesse (en ne jetant pas les perles aux pourceaux, pour employer une expression évangélique) —, d'entretenir son ignorance en flattant ses bas instincts et ainsi de maintenir sa préséance — la culture de masse étant une culture abêtie, sinon abâtardie, qui pour ne pas hisser les masses à l'humanité et à la civilisation, prostitue les arts pour les maintenir dans l'animalité de la jouissance brute:

---

32 Albert Caraco, *Écrits sur la religion*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1984 (abrégé désormais en *ER*), pp.318-319.

«L'esclave a, de nos jours, voix au chapitre, parce que tous parlent en même temps et que des philosophes, devenus agitateurs, le flattent pour avoir des partisans et nous terroriser, nous qui ne le flattons et qui nous bornons à bien séparer le vrai d'avec le faux, le faux étant ce que le général ignore, le vrai ce dont le particulier ne convient pour des raisons intéressées [...]»<sup>33</sup>.

Le raffinement et la civilisation n'ont précisément pas à être un luxe pour l'humain en tant que tel qui s'est défait de la barbarie dans laquelle le confine son appartenance à la masse indivise<sup>34</sup>, masse que le philosophe n'a pas à flatter par son engagement, son rôle n'étant pas de prendre parti mais de considérer les choses telles qu'en elles-mêmes et d'en rendre une image fidèle.

À cette plume élégante, voire précieuse, il faut ajouter le goût du paradoxe que Caraco cultive abondamment, en même temps que celui de la synthèse qu'il n'explique pas toujours, en sorte qu'il attend de son lecteur un certain travail herméneutique de cette dialectique, ou à tout le moins un bon sens de l'orientation pour le suivre dans les méandres de son argumentation. L'on trouve ainsi l'apologie de la continence conjointe à celle de la libération sexuelle (condamnant toujours, néanmoins, la procréation aveugle et la morale qui la promeut), la misogynie sur un pied d'égalité avec le féminisme ou bien encore les pires imprécations racistes aux côtés de la plus minutieuse généalogie et de l'analyse de l'idée de race qui concluent à l'extrême stupidité des thèses racistes. Ce dernier point en particulier fait de Caraco un auteur aux relents sulfureux et rédhitoires auquel on n'ose se frotter tant il paraît difficile de traiter ces questions sur un autre mode que celui de l'indignation véhémement, quand leur extrême sensibilité devrait en rendre nécessaire l'abord le plus calme possible pour aller au fond des problèmes qu'elles soulèvent et que Caraco prend à bras-le-corps dans *Les races et*

---

33 *Ibid.*

34 «Ne nous le dissimulons pas, l'espèce humaine ne survivra guère, à moins qu'elle ne se métamorphose et si nous parvenons à modifier ses comportements, si nous réussissons à la désanimaliser en l'humanisant toujours davantage, elle verra soudain ce que présentement les meilleurs voient et désespèrent de communiquer aux foules. L'idée du surhomme est une idée raisonnable et nous ne devons désormais prétendre à moins.» *MC*, p. 72.

*les classes*<sup>35</sup>, aboutissant à ce que l'on pourrait nommer un humanisme problématique qui fera l'objet de la troisième partie de notre étude. Cette dichotomie se retrouve assez souvent dans des dialogues dans lesquels il se met en scène («*Moi*») avec son lecteur, son éditeur, son critique ou son complice («*Lui*»), où l'on voit que ces apparentes oppositions relèvent d'une stratégie destinée à faire réagir son lecteur:

«Lui: — Le difficile de vos thèses se ramasse en l'immoralité qu'elles affectent, l'on jurerait à vous entendre que vous n'avez dessein que de blesser les convenances et rien d'autre. Vous choquez et cela vous agrée fort, l'on sent que vous y prenez un plaisir indu, vous triomphez et, cependant, quelle victoire au juste avez-vous remportée? Vous prématurez bien vos espérances<sup>36</sup>.»

Et plus loin:

«[...] ma frénésie est un calcul et mon extravagance part d'un projet raisonnable, c'est froidement que je me plais à scandaliser mes lecteurs, non pour qu'ils se hérissent, mais pour qu'ils se réveillent. [...] Mes thèses ont leur raison d'être, leur génération n'a rien de spontané, cent travaux (dont la plupart restent ignorés et qui repoussent trop souvent par leur austérité) rendirent recevable ce qu'elles avançaient, je ne me fusse aventuré si loin de n'avoir sous les yeux la carte du pays où j'allais aborder, ni sous la main les instruments, faute desquels ma navigation n'eût semblé qu'un délire<sup>37</sup>.»

Il est par conséquent impossible de se satisfaire d'une lecture rapide des textes de Caraco, qui ne saurait mener qu'à des contresens; de même, aucun de ces textes ne peut être pleinement compris s'il n'est considéré comme l'un des différents tomes d'une œuvre unique et de ses annexes (que constituent les textes intimes que sont les *semainiers* et les *journaux*<sup>38</sup>). Il importe donc, pour entrer en débat avec Caraco, de lui laisser la parole pour entendre ce qu'il a à nous dire de l'état du monde, c'est-à-dire de le lire même si certaines de ses assertions nous hérissent effectivement par leur

---

35 *L'Âge d'Homme*, Lausanne, 1967 (désormais abrégé en *RC*).

36 *OS*, p. 227.

37 *OS*, p. 245.

38 *Le semainier de l'agonie*, *Semainier de l'incertitude*, *Semainier de l'an 1969*, *Journal d'une année*, *L'Âge d'Homme*, Lausanne, respectivement 1985, 1994, 2001 et 2006.

apparente brutalité et leur radicalité, et de nous concentrer sur la valeur de ses arguments et de ses raisonnements, d'autant que certaines des prévisions qu'il a formulées, notamment au sujet des questions de population, ne se sont pas révélées sans fondement<sup>39</sup>.

## 1.5 À quelles questions s'agit-il de répondre?

Il peut être facile de se perdre à travers le foisonnement des textes et des développements sur les thèmes que nous nous apprêtons à traiter, aussi une présentation condensée du questionnement général de Caraco et des éléments de réponse qu'il propose permettra-t-elle peut-être ici de se former une idée plus claire des enjeux de sa réflexion. Nous paraphrasons ainsi des idées contenues dans divers textes, mais que Caraco résume rarement de manière aussi synoptique, laissant au lecteur le soin de tirer ses propres conclusions des éléments qu'il soumet à son examen.

Le mouvement de ce questionnement part d'un constat factuel: pourquoi nos moyens technologiques ne permettent-ils pas de réel progrès social? Pourquoi, malgré ces moyens, l'homme demeure-t-il si souvent, et si généralement, exploité par l'homme, quand ce n'est pas par ces moyens mêmes? Pourquoi ces moyens facilitent-ils au contraire l'établissement d'États totalitaires, la surveillance généralisée, les génocides, le travail aliénant, etc.? Pourquoi la femme, quand elle n'est pas considérée carrément comme une serve, demeure-t-elle reléguée, même si sa condition s'est améliorée de manière relative, en-deçà de l'homme ?

— *Premiers éléments de réponse apportés par Caraco*: L'inefficacité de nos moyens à rendre l'homme plus heureux et plus libre procède d'un état de surpopulation

---

39 L'on pourrait comparer bien des passages où Caraco s'insurge contre les politiques natalistes menées en France comme ailleurs, avec l'analyse que fait Jared Diamond, des causes du génocide rwandais dans «Malthus in Africa: Rwanda's Genocide» in *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed*, Penguin Books, New York, 2011 (première édition 2006), ch.10, pp. 312-328.

global, mondial (qui peut ne pas survenir dans certaines zones géographiques isolées, qui néanmoins pâtissent de ce que Caraco nomme la «fermeture du monde», c'est-à-dire, en langage usuel, de la mondialisation — celle des échanges d'une part, mais également celle des conséquences de l'activité humaine d'autre part: le Groenland et l'océan Arctique, par exemple, ne sont pas directement surpeuplés, mais ressentent pourtant les effets du réchauffement climatique causé par les activités humaines). Il y a effet de surpopulation lorsque la production et la distribution des ressources naturelles sont insuffisantes pour que la population puisse non seulement vivre, mais vivre dans une certaine aisance. Le seul fait de pouvoir s'alimenter décentement est absolument insuffisant aux yeux de Caraco pour que l'homme puisse donner la pleine mesure de lui-même<sup>40</sup>, et si cet extrême minimum n'est pas garanti pour une partie de la population qui se trouve en réelle situation de survie, c'est une évidence pour lui qu'il y a un problème démographique très grave. Quant à la partie de la population qui vit dans l'aisance, il estime (tout comme Nietzsche d'ailleurs) qu'elle n'a pas à se sentir coupable de son confort ni à se contraindre à la charité, laquelle manque le plus souvent son but, lorsqu'elle ne favorise pas indirectement l'état auquel elle tente de remédier. Il s'agit bien plutôt de s'employer à repenser le monde, non pour tenter de tirer de l'indigence ceux qui y croupissent mais pour empêcher qu'elle se perpétue et que d'autres y tombent.

Ces premiers éléments se trouvent suivis naturellement par une autre question: si la source des problèmes qui cernent l'humanité réside en la surpopulation, quelle est l'origine de cet état de fait? Peut-on y remédier? Si oui, pourquoi n'avons-nous rien fait jusqu'à présent?

---

40 «Car l'homme n'est pas ici-bas pour produire et pour consommer, produire et consommer n'aura jamais été que l'accessoire, il s'agit d'être et de sentir que l'on existe, le reste nous ravale au rang de fourmis, de termites et d'abeilles. Nous refusons le lot d'insectes sociables, à quoi les idéologies à la mode nous dévouent [...].» BC, p.58.



—*Seconds éléments de réponse*: Notre situation démographique est le résultat de l'application d'une certaine morale, d'un ensemble particulier de valeurs: de la morale judéo-chrétienne d'abord, islamique ensuite, qui sont des morales de pâtres et de bergers, universalistes, qui raisonnent en termes d'accroissement du cheptel (les brebis perdues et l'agneau pascal en sont une illustration symbolique parmi d'autres). Mais ce n'est là qu'une partie visible et culturellement proche du problème: l'Asie extrême-orientale et la péninsule indienne ne sont pas imprégnées (ou dans des proportions nettement moindres) de ces morales abrahamiques, mais comprennent pourtant les pays les plus peuplés du monde, et leurs systèmes traditionnels de valeurs promeuvent eux aussi la fécondité et la procréation.

Pour quelles raisons la morale nous oblige-t-elle à cela?

—Parce qu'elle est subordonnée à des exigences biologiques et physiologiques; quoiqu'elle s'en défende et se réclame de la transcendance, son siège est dans le corps.

Mais si notre morale est dictée par l'instinct de conservation de l'espèce, (ou, pour le dire autrement, par le vouloir-vivre), son application ne saurait le contredire puisque son seul but est son auto-affirmation et que, pour cela, elle mettra tout en œuvre pour la pérennité de l'humanité. Pourquoi, alors, s'y opposerait-on?

—Pour deux raisons au moins. D'abord parce que l'espèce se moque des individus, que leur perte et leur souffrance l'indiffère, et que nous, qui avons cette conscience individuelle, en pâtissons. Ensuite parce que, en s'opposant à cette morale, nous devons quelque part affirmer la volonté: puisqu'elle est notre essence et qu'il n'y a pas de raison pour qu'elle se contredise foncièrement, notre opposition à la morale qu'elle produit par ailleurs ne saurait de toute façon l'empêcher. Il s'agit de trouver une meilleure façon de l'affirmer, en accordant l'individuel et le collectif. La raison étant un produit de l'espèce, son usage ne saurait l'infirmer, non plus que la remise en cause

d'une morale rendue obsolète par notre propre évolution démographique et par la sophistication de nos moyens techniques, et qu'un certain changement dans notre sensibilité tend à rendre manifeste.

Quant à la condition des femmes, si les moyens techniques (et l'hygiène, qui permet aux individus de se défaire quelque peu du souci du corps autrefois la proie presque permanente de la maladie et des affres de la gestation, en fait partie) lui ont permis de se dégager dans une certaine mesure de l'assujettissement total à l'espèce, la sensibilité, dont le changement s'est amorcé, demeure empreinte des conceptions patriarcales qui lui avaient donné la forme que nous lui connaissions jusqu'à une époque récente. Son amélioration qui s'est poursuivie dans une grande partie du monde semblait à Caraco devoir advenir nécessairement à mesure que les idéologies religieuses perdraient leur crédibilité face à l'avancée technologique et scientifique.

Nous allons donc tenter de mieux comprendre la réflexion de Caraco qui l'a conduit à s'intéresser à ces questions, et interroger la pertinence, à la lumière des faits qu'il convoque, des réponses qu'il leur propose et qu'il est souvent nécessaire de relier à d'autres analyses qu'il mène par ailleurs sur la constitution, à l'occasion de nécessités vitales notamment, de la sensibilité morale qui vit naître en son sein les grandes religions et idéologies. Si au fil de notre étude nous serons amené à nous pencher sur des domaines dépassant apparemment le cadre directement philosophique, nous le croyons justifié par les implications possibles de la pensée caracienne dans de tels domaines qu'il importe de ne pas perdre de vue, particulièrement lorsqu'il s'agit de traiter de sujets parfois délicats que notre auteur n'hésite pas à aborder de front et sans ménagements pour son lecteur.

## 2 L'ordre et le sexe

### 2.1 La notion d'*ordre*

Le terme d'ordre est récurrent sous la plume de Caraco — l'on pourrait même dire obsédant tant il est fréquent. D'une certaine manière, c'est une notion cardinale de son œuvre à laquelle se rattachent toutes les autres dans un rapport plus ou moins étroit. Sa difficulté vient de ce qu'elle ne fait jamais l'objet d'une définition claire et arrêtée: cette ambiguïté, qui semble être voulue par l'auteur, tient en son champ d'application extrêmement vaste. Les différents sens qu'elle revêt ne sont jamais absolument exclusifs les uns des autres, et seul le contexte de son emploi permet de se faire une idée du sens précis auquel Caraco pense lorsqu'il écrit. Ainsi l'ordre a tantôt une connotation méliorative, tantôt une connotation péjorative. L'ordre est à la fois l'ordre social et institutionnel, l'ordre moral et l'ordre religieux — en ces sens et dans ces domaines, il fait presque toujours l'objet d'une critique serrée (dans la société et les institutions parce qu'il prend trop souvent la figure du despotisme, et souvent de manière camouflée; dans les mœurs parce qu'il frustre les satisfactions simples de besoins simples et qu'il valorise au contraire les vertus de continence et de sacrifice que le peuple ne peut suivre sans se vouer à la barbarie; dans la religion parce qu'il «accrédite les idées fausses» — la formule est redondante — qui font tenir ensemble l'édifice), mais il est également légitimé dans une certaine mesure comme moindre mal permettant d'échapper au chaos. L'ordre peut être aussi positif lorsqu'il s'observe dans le domaine rationnel: il est alors l'objectivité et la méthode qui sont la marque du philosophe, sorte de *regula ad directionem ingenii*; c'est en somme l'ordre déductif de l'enchaînement causal qui, s'il est strictement observé dans le domaine de la pensée, ne peut être subordonné à des

intérêts dont l'origine est douteuse, et met au jour cette origine par l'examen. Ainsi en est-il, dans *L'ordre et le sexe*, de l'origine guerrière des vertus puritaines: la pureté qu'elles revendiquent trouverait son fonds dans une volupté réprimée (la psychanalyse ne dit pas autre chose). L'ordre de la pensée est donc pour une part généalogique au sens nietzschéen en ce que, partant du donné empirique, phénoménal, il est la règle qui permet de remonter à la genèse de son état présent. L'histoire est ainsi un outil privilégié de l'analyse pour Caraco. *Le tombeau de l'histoire* est à ce titre un bon exemple: étude comparative de l'apogée et du déclin des civilisations, de leur génie propre et de leur esprit, de la conception qu'elles ont d'elles-mêmes, où, entre autres, est mise en évidence l'origine profonde du racisme (lequel est étudié en détail dans *Les races et les classes*), plus consternante que la simple peur de l'autre que l'on prétend ordinairement, plus inévitable hélas dans le monde qui est désormais le nôtre parce qu'elle n'est autre que la surpopulation qui conduit nécessairement, pour réduire la pression démographique, à hypostasier des différences physiologiques superficielles pour en faire les critères permettant d'inclure ou d'exclure tels ou tels groupes de l'humanité et de les réduire à l'état d'insectes à exterminer<sup>41</sup>.

L'ordre, en toutes choses, est un effort pour discipliner et rationaliser un réel rétif, pour le rendre intelligible d'une manière ou d'une autre, pour mettre du sens là où il n'y en a pas, par lequel l'homme apprivoise le monde, se l'approprie et en use comme il le peut pour le rendre vivable et habitable. Dans la sphère sociale, c'est un effort bien sûr

---

41 «Il est très ridicule de se vanter de sa peau, de ses cheveux ou de sa taille, mais par égard aux misérables on est mis sur les voies que l'on dédaigne, le Racisme est la plus abjecte et mieux vaut épuiser les autres que d'en venir là [...]. Un misérable s'estimera fort heureux d'avoir la peau moins foncée que le marmiteux d'en face, il sera le partisan de l'ordre injuste qui l'abat lui-même et le caresse à ce propos [...]» *TH*, p. 50. Et page suivante: «Lorsque les hommes surabondent et que l'on cherche une idée meurtrière, l'idée de race se présente et nous permet de les anéantir, la soif de pureté mystique s'allie plaisamment avec une nécessité brutale, un vernis de science ajoute à l'idéal et fait passer l'horreur de l'hypothèse, plusieurs millions d'êtres se transforment en insectes: où l'on voyait des hommes on verra des poux, des vers, des cancrelats, des mouches et l'on avisera pour s'en défendre aux moyens de les supprimer.»

pour organiser au mieux les échanges économiques, et c'est pour les élites le moyen de discipliner la masse des hommes, rétive elle aussi comme les choses: celles-là n'ont pas attendu pour gouverner les peuples que la science, avec Durkheim, considère «les faits sociaux comme des choses<sup>42</sup>» mais au contraire se sont efforcées de les maîtriser avec plus ou moins de succès en s'appuyant sur tout un faisceau de valeurs, en particulier religieuses et familiales, et mettant au service de cette fin les moyens les plus divers, institutionnels, éducatifs, policiers, etc. Pour Caraco, l'ordre en soi n'est pas mauvais mais demeure néanmoins capable du pire pour se maintenir, et de fait il se maintient même s'il lui faut pour cela en passer par des phases de désordre desquelles il sort plus affermi.

L'ordre est une tendance humaine naturelle, il surgit du chaos comme la pensée de la chair, comme la conscience rationnelle de l'inconscience animale mais demeure néanmoins par là toujours précaire, et c'est de cette tension que naît le caractère implacable qu'il revêt parfois. L'ordre peut se montrer cruel ainsi que peut l'être l'esprit à l'égard de la chair. Le rapport de l'ordre et du chaos est pour Caraco un sujet de perpétuelle méditation que l'on peut rapprocher, *mutatis mutandis*, de cette parole apocryphe de Jésus de Nazareth:

«Si la chair est advenue à cause de l'esprit, merveille! Si c'est l'esprit à cause du corps, merveille des merveilles! Mais moi je m'étonne de ceci: comment cette grande richesse a-t-elle habité en cette pauvreté<sup>43</sup>?»

Il décèle ainsi que l'ordre est en péril lorsqu'un fossé se creuse entre les valeurs sur lesquelles il se fonde et les valeurs réelles des individus qui font société et qui, elles, évoluent en permanence selon un rythme passant par des phases de cristallisation et des

---

42 É. Durkheim, *Règles de la méthode sociologique*, Flammarion, coll. «Les livres qui ont changé le monde», Paris, 2009, ch. II, p. 57.

43 *Évangile selon Thomas*, logion 29, in *Écrits apocryphes gnostiques*, op. cit.

phases d'effervescence. Et l'ordre se retrouve alors périodiquement dans une situation de fragilité, ses assises n'étant plus aussi fermes dans les périodes d'effervescence qu'elles l'étaient en période de stabilité, la stabilité elle-même induisant en réaction le rejet de l'immobilisme et donc le changement. Les événements de mai 1968, longuement commentés dans le *Semainier de l'incertitude* qui est un journal tenu par Caraco du 8 avril au 21 juillet de cette année et publié seulement en 1994<sup>44</sup>, en sont un exemple: lorsque les valeurs jusque là véhiculées par l'ordre en place échouent à maintenir le sens dont elles pourvoyaient la vie, lorsqu'on ne sait plus au juste pour quoi l'on étudie ni pour quoi l'on travaille, souffre et meurt, la jeunesse, qui n'y est pas encore trop formée (c'est-à-dire déformée), dont l'élan n'a pas encore reçu la marque indélébile de l'habitude et des routines qui maintiennent le monde en place, le doute fermente au contact du mécontentement, le sentiment de l'absurde sourd de la frustration des désirs qui appellent satisfaction et auxquels l'ordre n'offre aucun dérivatif. Durant la semaine du 20 au 26 mai 1968, Caraco rapporte:

«Depuis quelques semaines le désordre augmente et les étudiants s'insurgent, ville après ville l'Europe en est émue et quand on songe que voilà plus de vingt ans que nous n'avons eu de guerre, on ne s'étonne pas outre mesure, un pays a besoin d'être saigné de trois ou quatre fois par siècle, on aimerait qu'il en fût autrement, mais c'est à quoi la peuplade achemine<sup>45</sup>.»

Il incombe à l'ordre, pour se maintenir, qu'il se fasse pourvoyeur de raisons de vivre, qu'il se donne un sens qui soit en mesure de le légitimer. À cet impératif répondent les idéologies, les religions en tête, à demeure qu'elles soient cohérentes avec l'état du monde. La fin de l'hégémonie du christianisme en Europe est pour Caraco le signe d'un échec de cette religion à se donner «l'esprit de ses moyens» selon la formule scandée au fil de son œuvre. L'Église catholique est pour lui le reliquat d'un autre âge

---

44 Aux éditions L'Âge D'Homme, Lausanne.

45 *SI*, p. 63.

dont la caducité est confirmée par le rétablissement des Juifs en terre d'Israël, qui rend nulle et non avenue sa prétention fondamentale à être le «*verus Israel*» et par conséquent la décrédibilise totalement dans sa fonction consistant à offrir aux hommes une justification pour la peine qu'ils se donnent et pour le sacrifice de leur plaisir à l'ordre chrétien et au patriotisme qui l'accompagne. Un sentiment de dérédiction survient lorsque les êtres enfantés par un ordre qui souvent les infantilise aussi, s'aperçoivent que celui-ci est mourant et doivent se faire à leur nouveau statut d'orphelins métaphysiques. De là part le désordre, qui réclame la création de nouvelles valeurs. En cela Caraco pouvait estimer que Nietzsche avait raison de faire dire à l'insensé du §125 du *Gai savoir* qu'il venait trop tôt: à ce moment en effet, le signe principal de la caducité des religions révélées était seulement l'acharnement à maintenir la promesse du salut, et son incongruité n'était pas encore trop visible. Car dans le monde industrialisé où s'impose l'idée de progrès, le salut devient inutile, de même aussi les rédempteurs et leurs prêcheurs, mais il faut un certain temps pour que le décalage devienne manifeste.

Lorsque les valeurs se montrent comme des choses elles aussi soumises au temps et à la corruption, l'ordre social qu'elles appuient perd de son aura d'éternité, sa forme que rien ne semble plus justifier peut être remise en question, et la minorité de la femme dans l'humanité n'apparaît plus comme allant de soi. Pourtant, sa réalité millénaire pèse de tout son poids sur les esprits. Il s'agit donc de penser les différences entre les sexes, sans se laisser aveugler par elles et donc aussi sans fermer les yeux sur leur existence, ce qui reviendrait au même et empêcherait de résoudre les problèmes qu'elles posent.

## **2.2 Une «lutte des sexes»**

L'expression n'est pas de Caraco. On la trouve en revanche sous la plume de

Simone de Beauvoir<sup>46</sup>, qu'il ne cite jamais mais dont il est difficile de penser qu'il ne l'avait pas lue, puisqu'il se montre par ailleurs très au fait des auteurs de son temps et notamment du courant existentialiste. *L'ordre et le sexe* pourrait s'inscrire dans ce qu'on nomme communément les théories du genre, quoiqu'il n'y serait peut-être pas reçu avec les hommages. Comme le laisse entendre le titre, il s'agit pour Caraco d'étudier les rapports qui existent entre l'ordre, que nous venons brièvement de présenter, et le sexe. L'ordre tel qu'il se présente à nous et la morale qui l'appuie, ne sortent de nulle part, ils ont, comme tout produit de civilisation, leur origine en l'être humain. Il lui faut donc avant tout déterminer chaque sexe et les rapports qu'il entretient avec l'autre pour pouvoir comprendre ensuite ce que l'ordre a à y voir, s'il est une cause de ces rapports ou au contraire une conséquence dans les formes qu'il revêt, et c'est d'abord la femme qu'il faut définir pour pouvoir ensuite définir l'homme, à rebours de la démarche classique de la théologie et de la philosophie qu'elle a imprégné qui faisaient de la femme un appendice de l'homme, et attendu que le mépris de la femme par un ordre misogyne ne définit rien, et qu'une définition globale de l'humain ne peut faire l'économie de celle des sexes en lesquels il se divise:

«J'aime à particulariser et je souhaite rencontrer une personne dans la femme, je pense que les deux peuvent cohabiter ensemble et que la femme ne perd rien, quand elle se rend personnelle. [...] Je me propose, quant à moi, de la déterminer et l'ayant définie, de lui prêter main-forte, car il me semble que la femme a plus besoin de nous pour aboutir à son commencement que nous de ses offices pour nous surmonter: [...] l'égalité des sexes restera ma thèse et, cependant, je n'aurai garde d'oublier cet avantage que le mien n'abdique et dont la femme est très persuadée<sup>47</sup>.»

L'engagement théorique de Caraco en faveur des femmes (spécialement dans *OS*), n'est pas sans rapport avec son attrait pour la gnose et les gnostiques. Le terme de

---

46 Par exemple dans *Le deuxième sexe I*, Gallimard, Paris, 1976, pp.53, 392.

47 *OS*, Exorde, § 2, p. 23.



«gnose», qui rassemble des groupes très disparates des premiers siècles chrétiens, sectes philosophico-religieuses, renvoie à la connaissance d'abord, à la croyance ensuite: les croyances des gnostiques sont très diverses mais leur point commun est leur défiance envers la «Grande Église». La Gnose est suspicieuse, elle ne se contente pas des credo établis par les décisionnaires officiels, elle cherche sa parenté intellectuelle du côté des réprouvés de l'histoire biblique et notamment vers ses figures féminines qui sont autant de symboles et de déclinaisons du premier personnage à dimension vraiment philosophique de l'allégorie biblique, Ève, qui préfère le fruit de l'arbre de connaissance à l'obéissance aveugle, et dont l'archétype se retrouve en Marie de Magdala que la tradition identifia à une prostituée et à laquelle un évangile gnostique est consacré<sup>48</sup>. Caraco préfère une gnose athée (l'expression est étymologiquement bien moins contradictoire qu'il n'y paraît au regard de l'acception historique du terme puisque, à strictement parler, le terme de gnose, γνῶσις, «connaissance», ne renvoie à soi seul à aucune croyance particulière; les gnostiques par ailleurs étaient loin de constituer un mouvement uniforme en ce qui concerne leurs dogmes qui variaient beaucoup d'un groupe à l'autre) à un agnosticisme (là aussi l'étymologie n'est pas anodine) de surface qui voudrait ne pas toucher à la question métaphysique, en en laissant ainsi le monopole aux religieux de toutes sortes<sup>49</sup>.

Mais si Caraco prend le parti des femmes, il ne nie pas, bien au contraire, les différences entre les sexes. Il s'agit pour lui d'expliquer la domination historique des hommes sur les femmes, que permet d'éclairer ce que l'on pourrait appeler une généalogie sexuelle de la morale: chaque sexe corrompt l'autre par une complexion

---

48 Manuscrit de Berlin 8502, tr. fr. A.Pasquier dans *Écrits gnostiques, op. cit.*, pp. 1661-1670.

49 «Ces hommes et ces femmes [ceux qui ne croient plus] sont à prendre, ils adhèreraient à n'importe quoi de fort, de cohérent et de sublime, ils ont beau calculer au jour le jour, ils ne balanceraient à se donner et fût-ce en y perdant [...]», *MC*, 187.

morale qui lui est propre<sup>50</sup>. Contrairement à la formule de Simone de Beauvoir, pour Caraco on ne devient homme ni femme: on l'est dès la naissance et jusqu'à la mort et malgré les aléas historiques malheureux, homme et femme seront toujours l'un pour l'autre frère et sœur en l'humanité sans laisser que de demeurer foncièrement distincts. Le sexe différencié colle à la nature humaine, à son essence, laquelle est une et la même à travers les générations, et n'est précédée par l'existence mais lui est plutôt simultanée. Caraco récuse toute idée de progrès moral, et l'évolution biologique de l'homme, qu'il ne remet pas en cause, lui semble stagnante depuis quelque trente mille ans, c'est-à-dire, donc, depuis les débuts de l'existence avérée de l'*Homo sapiens sapiens* comme espèce à part entière (encore que certaines datations permettent de supposer une existence beaucoup plus ancienne, remontant à près de 100000 ans<sup>51</sup>); il fait d'ailleurs souvent remarquer que l'histoire, que l'on fait remonter à la naissance de l'écriture quelque cinq mille ans avant l'ère chrétienne, est un moment très récent dans l'existence humaine, et pourrait bien finir par se révéler être une brève parenthèse avant peut-être une éjection de cette temporalité, laquelle n'est peut-être le fait, précisément, que de la domination de l'homme sur la femme, de la morale masculine qui, dans son rapport conflictuel avec la nature, a pu chercher par l'histoire à laisser sur elle une trace de son passage et de son ambition prométhéenne à la maîtriser, sans que cela soit, dans cette hypothèse, le résultat d'un choix délibéré: cela pourrait être un processus évolutif lié à l'état des moyens à ce moment qui aurait rendu plus propice l'établissement d'une morale du conflit. Car si la nature immuable de l'homme tient de ce que Caraco nomme le *persistant*, les moyens relèvent au contraire du *changeant*: ils ne se renouvellent pas à chaque génération en repartant comme l'homme de zéro, ils ne naissent pas mais

---

50 OS, ch. IV, «Touchant le double fondement de la morale», pp. 49-56.

51 Voir Brigitte Senut, «Hominidés» in *Encyclopédie thématique* (25 vol.), Encyclopædia Universalis, 2004, tome 18, p. 2001.

perdurent au fil du temps, rendant le progrès technique possible et aussi, pour une part, le changement de la sensibilité.

La morale de l'un et l'autre sexes tient d'après Caraco dans les stéréotypes traditionnels qui y sont attachés, à ceci près que le jugement de valeur qui s'y mêle d'ordinaire (sexe «fort» et sexe «faible») est sans pertinence: il ne révèle que l'état de fait, qu'il s'agira pour lui d'analyser, de la domination du sexe mâle sur le sexe femelle. Ces stéréotypes, pour contestables qu'ils soient dans leurs conséquences pratiques, n'en sont pas moins révélateurs à ses yeux, et porteurs de sens.

La morale mâle est donc une morale violente et sanglante, tournée vers les œuvres de destruction et de mort avec comme valeur suprême la vertu (*virtus*, de *vir*), tandis que la morale femelle est marquée par la luxure, la mollesse, l'amour charnel et dominée par la valeur suprême du plaisir. Dans un ordre dominé par les hommes, ce sont là précisément autant de fautes morales<sup>52</sup>, ce qui ne manque d'être souligné par les diverses religions issues de cet ordre (parmi lesquelles les monothéismes occupent presque tout l'espace<sup>53</sup>). Il sera d'ailleurs question de déterminer qui de l'ordre ou de la religion engendre l'autre — ce problème se trouve traité notamment dans les *Écrits sur la religion*.

La morale féminine a pour elle une cohérence plus grande: alors que la masculine

---

52 *ibid.*, p. 50: «La paix du monde veut que le principe féminin l'emporte, je n'articule là rien d'extraordinaire, les femmes et la paix s'accordent et même cela parut un motif de mésestime à leur endroit, puisque la guerre a passé pour la source des vertus. [...] La guerre, les vertus et la peuplade, cela compose un tout, ce tout avait la sanction divine et l'on n'imaginait une morale qui pût le transgresser, hors de ce tout régnait l'abjection, là prospéraient les vices, là le chaos et la stérilité se consumaient dans la ruine des valeurs, en l'ombre d'une paix par définition honteuse.»

53 «Je comprends à la rigueur que les hommes soient Juifs ou Chrétiens, et plus encore Musulmans, mais qu'une femme veuille consentir à l'être, au lieu de renvoyer les trois systèmes dos à dos, m'étonne d'autant plus qu'il est des femmes raisonnables et sensibles. Or qu'est-ce qu'elle y trouve à l'avantage de son sexe? Un lot d'insultes proférées par les plus saintes bouches, à commencer par Dieu. Je n'entends pas cela, je n'entends plus la patience ou l'imbécillité de nos compagnes, les consolations qu'elles y cherchent sont des pestes, c'est là qu'on leur enseigne qu'elles sont nées pour souffrir, sans préjudice de l'obéissance qu'à jamais elles nous doivent. Les Écritures sont la charte de leur servitude, on souhaiterait qu'elles la brûlassent et qu'elles se donnassent une foi plus conforme à leurs intérêts [...]. Nous attendons, après trop de prophètes, une prophétesse.» *OS*, p.47, §W.

promeut à la fois la guerre et la paix, qu'elle vise mais sans l'atteindre jamais puisque sa réalisation la rendrait obsolète, voire l'annulerait, puisqu'elle est avant tout tournée vers le conflit, la féminine est tout entière tournée vers la paix, vers l'harmonie et l'acceptation de l'autre<sup>54</sup>; à ce titre cependant, celle-ci ne peut résister à celle-là, puisqu'elle répugne à user contre elle des mêmes armes. L'on pourrait voir dans cette conception une idéalisation de la femme sans pertinence philosophique, un des mythes dont Simone de Beauvoir dresse la liste dans le premier volume du *Deuxième sexe*<sup>55</sup>, mais Caraco se défend de tout penchant de cette sorte et même les récuse comme prétextes au maintien de l'ordre injuste. Ce qu'il interroge, c'est la valeur des valeurs mâles et leur utilité dans un monde qui s'humanise non au sens où il deviendrait plus clément mais, comme nous l'avons évoqué, à la mesure où l'humain lui donne forme de plus en plus universellement par la technique. Or dans un monde doté de la puissance nucléaire, la morale guerrière masculine n'a pas sa place si l'espèce veut perdurer:

«Qu'est-ce qui nous vaudra l'esprit de nos moyens? La domination des femmes. [...] Plus nous nous avisons à ce qu[e le caractère des femmes] nous enseigne, plus nous l'estimons, car il renferme les éléments d'une remise en ordre, j'entends cet ordre que l'esprit des moyens appelle<sup>56</sup>.»

Pour Caraco la morale masculine est pleinement paradoxale, en conflit tant avec elle-même qu'avec l'autre, et c'est en dépit de sa duplicité qu'elle subsiste et qu'elle s'efforce d'empêcher la féminine de se faire jour. L'établissement (ou le rétablissement) d'une morale féminine serait une manière de retournement dialectique, d'*Aufhebung* ou, pour employer une terminologie gnostique, d'apocatastase<sup>57</sup>, qui, en même temps

54 «Manhood and war pair off like womanhood and peace [...]. Lasciviousness is conducive to peacefulness and decency to war, I have nothing against the second, yet I believe future objects to war, so that a change in morals is likely to occur. [...] And why? because we all need rest, yea, languor and I dare to say it: vice, vice being the pursuit of happiness out of the ways of order.» *MC*, p. 92.

55 *Op. cit.*, troisième partie.

56 *OS*, p.51, §5.

57 «L'apocatastase est le rétablissement universel nécessaire à l'accomplissement des fins dernières», Einar Thomassen dans *Écrits gnostiques*, *op. cit.*, Introduction, p. XLIX, note I.

qu'elle permettrait à l'être humain de se hausser à l'esprit de ses moyens, inaugurerait une autre temporalité, une temporalité post-historique en quoi se ramasse le dernier rêve caracien (auquel on ne sait au juste s'il croit vraiment, à moins qu'il se contente de l'agiter à la face de son lecteur pour lui faire sentir plus cruellement sa situation désespérée), rêve d'une synthèse harmonieuse entre l'homme et la femme, l'humain et la nature, l'humain et sa technique, la technique et la nature. Mais avant la survenue d'une semblable parousie, il en faudra passer par l'épreuve de l'embrasement, avec ce risque que l'horizon de la catastrophe (malthusienne, nucléaire: les deux se confondent et aboutiraient au même résultat) puisse se révéler indépassable. «Il faut présenter de manière outrancière les objets dont l'importance est minimisée<sup>58</sup>», annonce Günther Anders au début d'une réflexion sur le danger nucléaire; en cela, Albert Caraco n'aura sans doute pas péché par omission, mais ses avertissements auront-ils été entendus?

Avant de nous pencher plus avant sur les prémisses de cette catastrophe dont le racisme et la misogynie semblent certains des ressorts, nous allons caractériser de manière plus précise deux notions cardinales de l'œuvre de Caraco que nous venons d'évoquer, à savoir le couple du changeant et du persistant et le changement de sensibilité.

---

<sup>58</sup> *Op. cit.*, p.261.

## 3 Changeante sensibilité: l'homme et ses idées

### 3.1 Le changeant et le persistant

#### 3.1.1 Caractérisation générale

L'anthropologie caracienne est marquée par la «dialectique du changeant et du persistant» à l'œuvre dans presque tous les domaines de la vie humaine. L'homme est en effet tiraillé entre ces deux pôles: entre la persistance de sa nature et le changement de sa sensibilité, entre sa stagnation morale et l'évolution de ses moyens — techniques mais aussi intellectuels, car ses idées vivent à travers lui, dépérissent et meurent. La délimitation de ce qui relève de l'une ou de l'autre de ces catégories est un préalable nécessaire pour pouvoir repenser le monde, mais elle se trouve difficile à établir:

«Pour repenser le monde, il faudrait que tout s'arrêtât et que l'on pût chercher l'accord des fins et des moyens, du changeant et du persistant, sans oublier celui des besoins, des valeurs et de la foi, mais ces projets réputés admirables ne sauraient aboutir en l'univers où tout paraît incessamment remis en cause<sup>59</sup>.»

S'il est un caractère spécifique à l'homme, c'est le fait d'apposer sa marque sur le monde en le transformant profondément, en même temps que le monde, duquel il naît et qu'il transforme, le change également dans une certaine mesure, mais d'une manière différente. L'on peut dire en effet que l'homme et le monde relèvent tous deux, selon des modalités différentes, à la fois du changeant et du persistant. Car si l'homme paraît moralement imperfectible, son environnement le pousse à s'adapter en conséquence pour assurer sa survie. Sa sensibilité aussi est variable et donne lieu à la multiplicité des cultures et des modes de vie, sans pour autant que l'homme se révèle fondamentalement

---

<sup>59</sup> *ELEH*, p. 118.

meilleur ou pire à travers le temps et l'espace. Et le monde, d'un autre côté, participe aussi du persistant, en ce qu'il perdure alors que chaque génération humaine doit recommencer à zéro tout son apprentissage de la vie; mais il est changeant pour autant que l'homme le modifie par son passage, transforme profondément les paysages qu'il habite, en exploite les ressources pour se confectionner des outils qu'il lui est loisible de perfectionner grâce à la persistance de la science, conservée comme marque par l'écriture en dépit du passage éphémère des individus. Toute la question est d'établir la synthèse possible de cette dialectique travaillée par la réciprocité, et la première difficulté est de déterminer précisément ce qui relève du changeant et ce qui relève du persistant. Car le sujet prête effectivement à glose, et Caraco ne manque de souligner les implications possibles des ratiocinations sur l'influence réciproque des peuples sur leur environnement:

«Simple demande. À partir de combien de générations un peuple va-t-il ressembler au pays qu'il habite? Les indigènes de l'Amazonie souffraient cruellement de la chaleur, ayant la peau très claire et transpirant fort peu, les Nègres qui les évinçaient parurent faits pour ces provinces-là de toute éternité. [...] Dira-t-on que le génie de ces lieux attendait l'Africain depuis les siècles et les millénaires? [...] Ce que j'avance [...] a dû cent fois se répéter ailleurs: tel peuple — né pour tel pays — a mis des siècles pour l'atteindre; à peine débarqué, les profonds raisonneurs ne manqueront de s'émerveiller de la ressemblance [...]. En poussant le raisonnement jusqu'au sophisme, on prouvera que les tribus émigrent à la recherche d'un pays qui leur ressemble<sup>60</sup>.»

À ce genre de raisonnement captieux qui voudrait accoler une nature immuable aux peuples, Caraco distingue la *sensibilité* de la *nature humaine*, et si celle-ci constitue un invariant, celle-là au contraire est soumise aux fluctuations à travers les temps et les lieux. La sensibilité est ainsi la part de la nature humaine qui relève du changeant. Elle participe à déterminer les objets auxquels appliquer la raison et sur lesquelles celle-ci forme ses idées et, ce faisant, donne une orientation particulière aux canons de la morale

---

60 *TH*, pp.20-21.

à l'honneur pour un temps et un pays, lesquels en sont un signe visible concrétisé par exemple par la forme de l'institution familiale. Mais elle détermine aussi, de manière peut-être moins apparente, le contenu des idéologies religieuses, politiques, sociales, de même aussi que l'orientation de la science vers telle ou telle sorte d'objets. Un des invariants de la nature humaine, relevant donc du persistant, est précisément le caractère changeant de sa sensibilité, qui n'est pas choisi mais subi, et dont le mouvement est comparable à celui d'un système chaotique, sensible à des conditions initiales mal connues, dont une part réside dans les nécessités les plus élémentaires, les plus physiques.

Si la dialectique du changeant et du persistant et les erreurs qui peuvent résulter de la confusion entre ces deux pôles joueront un rôle important dans la compréhension de la question du racisme que traite Caraco notamment dans *Les races et les classes*, le changement de sensibilité à soi seul constitue pour lui «la clef de nos conduites<sup>61</sup>», aussi mérite-t-il qu'on s'y intéresse de manière plus approfondie. Pour cela, il nous semble opportun de donner comme exemple de persistant traversé par des éléments relevant du changeant une figure notable, celle de l'unité de la philosophie telle que Caraco la conçoit.

### 3.1.2 Une figure du persistant: l'unité de la philosophie

L'une des convictions d'Albert Caraco est que la philosophie est une<sup>62</sup>. Si l'on peut dire, elle est une dans son essence, quoique diverse dans ses manifestations. La subjectivité (au sens kantien, c'est-à-dire celle du sujet transcendantal, antérieur au principe d'individuation qui le suppose), étant universelle et, pour reprendre par quelque façon Descartes<sup>63</sup>, «l'entendement se va[lant] partout, à quelques lignes près, la masse

---

61 *ELEH*, p.106.

62 *MC*, p. 48.

63 *Discours de la méthode*, Première partie, Flammarion, «GF», Paris, 2000, p. 29.



des humains étant interchangeable comme s'il s'agissait de billes ou de briques<sup>64</sup>», il n'est ainsi pas étonnant que, dès que l'homme s'ingère de penser, sa raison le mène vers certains sentiers déjà passablement battus. Les différences observables par la suite dans la constitution d'un système philosophique tiendraient pour beaucoup à la diversité des situations concrètes, spatio-temporelles, et aux nécessités morales et pratiques auxquelles les philosophes se sont trouvés confrontés au cours de l'histoire. Ce sont ces conditionnements et ces modalités qui expliquent que telle pensée soit parvenue au grand jour et ait reçu la faveur du public tandis que telle autre soit demeurée dans l'obscurité qui la vit naître. Le conditionnement n'est pas seulement le fait de circonstances extérieures, mais aussi de dispositions internes, et de l'oscillation qui va de l'attachement à soi à l'exigence de vérité. L'on est ici dans une logique par certains côtés platonicienne dans laquelle il s'agit de se détacher du corps et des opinions charnelles pour accéder à la vérité nue et intemporelle<sup>65</sup>. Vérité qui n'est pas cependant celle d'idées au sens platonicien, puisque celles-ci ont une vie et un devenir propres et n'ont rien d'immuable<sup>66</sup>, la vérité fondamentale étant précisément qu'aucun absolu ne remporte l'épreuve de l'histoire (puisque l'histoire, relevant du monde phénoménal, est soumise à ses lois, c'est-à-dire à l'espace, au temps, à la causalité qui en résulte et donc au changement) et que tout ce qui relève des moyens, tant au plan matériel que spirituel et moral, est soumis au changement et au dépérissement, en dépit du désir humain de permanence et de confort intellectuel. De ce conditionnement résulte l'apparente

---

64 *RC*, p.215.

65 «Quel est le moyen de voir juste? de se compter pour rien d'abord et cela n'a jamais été facile. [...] Quand on se penche sur la plupart des auteurs philosophiques, on n'est pas sans le remarquer, ce duel où l'aigreur et l'objectivité s'opposent, en plusieurs — et non des moindres — l'aigreur a le dessus et c'est le cas des polémistes, Jean-Jacques, Schopenhauer, Kierkegaard et Nietzsche, sans oublier Karl Marx, mais les vrais philosophes et les plus admirables, Spinoza [*sic*], Leibnitz, Kant, Hegel et Jaspers, ont surmonté les haines et les peurs, on les lit aussi moins par voie de conséquence, les jeunes gens ne goûtent pas ce genre de sérénité.», *MC*, p. 132.

66 Tout un chapitre est consacré, dans *ER*, pp. 232-240, à «La vie des idées et leur mort»; un autre, dans *ELEH*, pp. 164-175, à la caducité en général et à celle des idées (jusque p. 170) en particulier.

diversité des doctrines et les nuances de leur succès, révélatrices aussi de la visée des différents auteurs en même temps que de leur conception de l'homme. Ainsi, Caraco n'hésite pas à comparer Heidegger avec le Bouddha tandis que Sartre relèverait plutôt du bodhisattva, «lequel renonce à la béatitude et descend en Enfer, dans l'espérance de sauver la masse de perdition, ne fût-ce qu'en détail<sup>67</sup>» : l'un rechercherait la vérité pour elle-même, peu lui important qu'elle passe la compréhension du commun et tant mieux si d'autres, à l'évidence déjà philosophes, parviennent à le suivre sur son chemin escarpé; l'autre au contraire croirait à la possibilité de la mettre à la portée du commun ou d'y hausser celui-ci. Les parallèles et les études comparatives seraient ainsi superflues pour qui a compris qu'il trouvera la même vérité à l'issue de toute recherche approfondie et de bonne foi. Il peut donc être intéressant de se demander où Caraco se situe lui-même dans ce spectre qui va, si l'on peut dire, du stylite au prêcheur de foules.

Par les particularités de son écriture qui supposent que le lecteur accepte de s'y adapter, Caraco s'éloigne de tout ce qui pourrait permettre de le ranger dans la deuxième catégorie, et met un point d'honneur à se tenir éloigné de tout ce qui pourrait faire de lui un écrivain populaire — ce qui, par ailleurs, ne favorisa pas ses affaires personnelles ni ses relations avec ses éditeurs<sup>68</sup>. Mais malgré cette forte idiosyncrasie littéraire et son souci, dans les textes théoriques (notamment *ELEH*, *ER*, *OS* et *RC*) d'analyser précisément l'origine et la généalogie des problèmes auxquels il s'attaque, on ne manque pas de relever dans les textes personnels, non le récit détaillé d'une vie qui, de son propre aveu, ne vaut guère qu'on la raconte, mais la chronique d'un monde en perdition qu'il se plaît à dépeindre et sur l'avenir duquel, miné qu'il est par la somme des problèmes non résolus qu'il traîne avec soi, il ne craint de s'appesantir avec

---

<sup>67</sup> *MC*, p. 85.

<sup>68</sup> *SI*, pp. 64-65.

emphase. À ce propos, peut-être aurions-nous tort de ne pas écouter la leçon de cette voix qui crie dans le désert et que l'histoire ne manque pas de vérifier sur bien des points<sup>69</sup>.

Pour exemple de cette unité de la philosophie malgré les contingences dans lesquelles elle se déploie, l'on peut voir, pour le prix d'un peu d'adaptation lexicale, des parallèles frappants entre des auteurs que, traditionnellement, tout oppose, et qui eux-mêmes s'estimaient rivaux. Ainsi, sans chercher à rapprocher arbitrairement les contraires, est-il possible de trouver des points de rencontre entre l'intuition philosophique de Schopenhauer et celle de Hegel<sup>70</sup>:

«La conscience ne sait et ne conçoit rien d'autre que ce qui est dans son expérience; car ce qui est dans celle-ci, c'est seulement la substance spirituelle, et ce en tant qu'elle est *ob-jet* de son Soi. Mais l'esprit devient *ob-jet*, car il est ce mouvement de devenir à *soi-même* un *autre*, c'est-à-dire son *ob-jet de son Soi*, et de supprimer cet être-autre<sup>71</sup>.»

Plus loin<sup>72</sup>: «Ce qui paraît se dérouler en dehors [de la substance], être une activité à son encontre, est son propre faire, et elle se montre être essentiellement sujet.» Et dans la suite du paragraphe, l'on peut voir une similitude frappante entre ce que Hegel nomme la «clôture de la phénoménologie de l'esprit» et la connaissance de la volonté par elle-même chez Schopenhauer (médiatisée par l'entendement qui n'est qu'un aspect de son phénomène) à la fin du livre IV du *Monde comme volonté et comme représentation*. On assiste à un mouvement exactement de la même nature avec la volonté qui s'objective dans la représentation. La différence tient surtout au vocabulaire:

---

69 *MC*, p. 53 (cité précédemment).

70 «Hegel sera toujours mon préféré, malgré le style de ses œuvres, il est de tous les philosophes dignes de ce nom le plus imbu de l'enseignement de la Gnose, la Gnose forme le soubassement des thèses hégéliennes et si l'on cherchait bien, l'on trouverait quelques idées gnostiques chez son rival Schopenhauer.», *MC*, p. 64.

71 Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Préface, tr. fr. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 2006, p. 82.

72 *Id.* p. 83.

celui de Hegel, est fortement teinté de théologie<sup>73</sup> alors que celui de Schopenhauer et imprégné davantage de l'antiquité gréco-latine et de la pensée indienne des *Upanishads*<sup>74</sup>. On peut voir que ce qu'il nomme «l'Esprit» est pourvu d'attributs qui sont aussi ceux de la volonté schopenhauerienne: tous deux sont la chose en soi, fondement de toute réalité, et le monde phénoménal a pour origine leur réflexion dans le miroir de la conscience, qu'ils produisent et qui médiatise leur rapport à eux-mêmes:

«[C]e qui se montre à [l'individu], à la place de la chose en soi, c'est le phénomène seul, sous les conditions du temps et de l'espace, du principe d'individuation, et sous celles des autres formes du principe de raison suffisante. Et avec cette intelligence ainsi bornée, il ne voit pas l'essence des choses; qui est une; il en voit les apparences, il les voit distinctes, divisées, innombrables, prodigieusement variées, opposées même.[...] Il voit le mal, il voit la méchanceté dans le monde; mais comme il est loin de voir que ce sont là deux faces différentes, et rien de plus, dans lesquelles apparaît l'universelle volonté de vivre<sup>75</sup>!»

Qu'on nous permette encore de citer parallèlement deux passages. Chez Hegel d'abord:

«[...] dans le fait que le monde est *contingent*, est impliqué ceci même, à savoir qu'il est quelque chose qui *s'écroule*, qui apparaît, qui est en et pour soi du *néant*. Le sens de l'élévation de l'esprit est qu'au monde peut bien appartenir un être, mais qui est seulement une apparence, non l'être véritable, non une vérité absolue, que celle-ci, bien plutôt, est au-delà de cette apparition, seulement en Dieu, que Dieu seulement est l'être véritable. En tant que cette élévation est *passage* et *médiation*, elle est tout autant *suppression* du *passage* et de la médiation, car ce par quoi Dieu pourrait paraître médiatisé, le monde, est bien plutôt qualifié comme ce qui a un caractère de néant [...]»<sup>76</sup>

---

73 Ce que relève Caraco, lecteur lui aussi des théologiens, *SI*, p. 74-75: «Les professeurs expliquent assez mal Hegel, ils le ramènent à la philosophie pure au lieu de s'engager dans la théologie et de l'y retrouver.»

74 Par exemple: «Quand l'excitation mentale devant le monde visible [...] se calme et disparaît, seule la condition originelle et unique demeure: la pureté. Lorsque s'achève une grande dissolution cosmique [...] et que toute la création visible a sombré dans le néant, seule demeure la paix. Ce qui existe alors est le non-né, le sans-souffrances, l'Être divin, [...] et c'est lui que l'on déclare être l'Atman suprême, et dont les mondes se détournent, incapables, que seuls les êtres libérés peuvent réaliser, et dont les dénominations, à l'instar des âmes individuelles, sont des identités d'emprunt, non naturelles.» Maha Upanishad, IV, 50-57, in *108 Upanishads*, tr. fr. Martine Buttex, Paris, Dervy, 2012, p.383.

75 *Le monde comme volonté et comme représentation*, tr. fr. A. Burdeau, Paris, PUF, «Quadrige», 2006, pp. 443-444.

76 *Concept préliminaire de la philosophie*, §50, trad. fr. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 1994, pp. 107-109.

Maintenant dans le texte schopenhauerien:

«[...] pour ceux que la Volonté anime encore, ce qui reste après la suppression totale de la Volonté, c'est effectivement le néant. Mais, à l'inverse, pour ceux qui ont converti et aboli la Volonté, c'est notre monde actuel, ce monde si réel avec tous ses soleils et toutes ses voies lactées, qui est le néant<sup>77</sup>.»

Une même vérité est abordée par Hegel et Schopenhauer sous deux angles très différents mis en forme par un vocabulaire qui n'est pas neutre mais chargé de préconceptions qui accentuent leur opposition. Ainsi que le relève Nietzsche dans le paragraphe 257 du *Gai savoir*<sup>78</sup>, Schopenhauer refuse absolument de concéder au monde quelque divinité que ce soit alors que Hegel la voulait maintenir en l'introduisant dans l'histoire. Ce qui revient à dire que l'opposition réelle entre ces deux philosophes tient surtout à leur tempérament qui donna à leurs œuvres respectives leur forme particulière et non à la vérité, une et inchangée, à laquelle ils parvinrent chacun de son côté. La vision de Hegel est optimiste et cherche à conférer au monde un sens, celle de Schopenhauer le lui dénie absolument. Pour Nietzsche enfin, il n'a de sens que celui qu'on veut bien lui donner par l'affirmation inconditionnelle de la volonté.

Dès que l'on parle de «chose en soi», qu'on la nomme «Esprit», «volonté», «Dieu», «Soi», ou «substance», l'on est en présence d'un monisme qu'une définition claire et contextualisée des termes utilisés met en évidence, et par rapport auquel toute forme de dualisme ne s'oppose qu'en vertu d'une hypostase de concepts mal définis, ressortissant au phénomène et hâtivement attribués à la chose en soi — ainsi va-t-il, par exemple, du concept de *substance* matérielle qui devient incompréhensible dès lors qu'on lui attribue des qualités telles que l'étendue et la solidité qui, en tant que formes *a priori* de la sensibilité, ne sauraient lui appartenir. Mais l'on peut discerner ainsi des

---

<sup>77</sup> *op. cit.*, p. 516.

<sup>78</sup> Nietzsche, *Le gai savoir*, tr. fr. Patrick Wotling, Flammarion, «GF», Paris, 2007, pp. 309-314.

liens de parenté très forts, quoique pas forcément très évidents, entre des propositions d'apparences aussi contradictoires que celles, d'une part, de la gnose ou du manichéisme, selon lesquelles Dieu n'a aucun rapport avec le monde, et celles d'un Spinoza, d'un Berkeley, d'un Hegel ou bien encore, pour remonter plus loin, de l'*advaita vedanta* (*vedanta* de la non-dualité), selon lesquelles tout est en Dieu (ou produit par Dieu) ou en l'Esprit: d'une part, considérée abstraitement, la chose en soi n'a en effet rien à voir avec le monde phénoménal en tant qu'aucune des lois de celui-ci ne s'applique à elle; d'autre part, en tant qu'elle est le substrat nécessaire à toute expérience et à toute représentation, et partant le fondement de toute réalité y compris des lois du monde phénoménal auxquelles elle échappe, il n'est pas abusif de dire, de façon imagée, que tout est en elle. Un certain mysticisme n'est pas étranger à ces conceptions, et parmi les premiers textes de Caraco, *Le livre des combats de l'âme*<sup>79</sup> nous présente sous forme poétique un dialogue entre «l'Âme» et «le Seigneur» dans lequel l'influence notamment de Thérèse d'Ávila est sensible; ce mysticisme, Caraco s'emploiera par la suite à le réprimer autant que possible dans son exigence d'objectivité.

Caraco voit, de manière analogue au processus décrit ci-dessus, la sensibilité humaine évoluer dans les bornes plus ou moins resserrées de l'espèce qui constitue son monde. Ainsi s'interroge-t-il:

«L'histoire a-t-elle un sens ou tourne-t-elle dans le cercle? Ma foi nous y trouvons du persistant et du changeant. Le persistant? Les hommes. Le changeant? Les moyens. Et les idées forment la liaison, les moyens les ébranlent, elles varient, les hommes s'en défendent et nous le marquons de nos jours, nous n'avons pas l'esprit de nos moyens, les traditions mêmes s'y refusent et l'ordre ne se passe d'elles, il en attise volontiers les dispositions les moins avouables<sup>80</sup>.»

---

79 Éditions de Boccard, Paris, 1949. P.218: «tout l'Être est en chacun de nous et dans le mouvement de tout ce qui se meut de la pensée à l'étendue, mais son engagement n'est qu'immolation.»

80 *JA*, p.370.

L'étude et la décortication de cette dialectique du changeant et du persistant lui permet de comprendre les rouages de l'histoire humaine, et l'entreprise dans laquelle il se lance dans *Le tombeau de l'histoire* relève d'une technique généalogique (au sens nietzschéen), mais ne donne de sens à l'histoire que celui de la tentative sans cesse recommencée de l'homme qui cherche à maîtriser le monde qui l'entoure, tentative qui semble d'autant plus vouée à l'échec qu'elle en est la cause première de complexification, qui ne fait que l'éloigner de la portée humaine individuelle. Par conséquent, si le monde, métaphysiquement, peut être réduit à une essence indivise, l'histoire met au contraire en scène, dans l'indéfinie durée qu'est le devenir et l'incessant roulement des événements singuliers, l'homme aux prises avec la nature dont il est un pan qui s'ignore, et avec lui-même dans un combat où il se pose résolument comme son propre antagoniste. L'histoire est pour Caraco le récit du chaos d'où l'ordre émerge, précaire, pour y entrer à nouveau en un cycle apparemment infini. C'est cette question de la sensibilité et de son changement, thème récurrent tout au long de l'œuvre caracienne, que nous allons aborder plus avant.

## **3.2 Le changement de sensibilité**

### **3.2.1 Caractérisation générale**

À la source de toute pensée réside la sensibilité des corps, qui informe celle des âmes. Les besoins élémentaires des corps sont de manière évidente à l'origine des modes de production, de commerce, d'économie, et partant des constitutions politiques qu'ils nécessitent. De même la morale procède de la même nécessité. Pour Caraco, les valeurs de l'ordre moral et social traditionnel ne sont plus en fait qu'apparentes: leurs

fondements sont sapés par ce changement de sensibilité qui entraîne leur déplacement vers d'autres objets, et qui relève d'une certaine forme d'adaptation aux changements dans l'état du monde, dont beaucoup (si ce n'est presque tous) sont le résultat même de l'activité humaine. Ce changement, selon lui, s'est opéré très lentement au cours du temps et ses conséquences, au moment où il écrit, commencent à peine à être perceptibles: *L'ordre et le sexe* paraît en 1970 et les événements de Mai 68, dont Caraco approuve l'esprit bien qu'ils lui paraissent assez anecdotiques, le confortent dans son idée. Ce changement s'est développé à une lenteur extrême en réaction à la barbarie engendrée par l'ordre selon les hommes et la morale «patriste» (c'est-à-dire masculine patriarcale, qu'il oppose comme nous l'avons vu à la morale «matriste», féminine matriarcale), dont la pertinence dépendait d'un état du monde antérieur mais que l'état présent rend caducs. Les premiers signes de ce changement n'ont eu lieu que chez les êtres les plus sensibles, dans le domaine intellectuel: en est l'œuvre par exemple le système scientifique et les conceptions religieuses et philosophiques de Giordano Bruno, dont les thèses proposent de résoudre le dualisme traditionnel de la théologie chrétienne entre esprit et matière, bien et mal, finitude et infinité. Cette attitude, qui va à l'encontre d'une pensée du conflit et de la limite telle que le dualisme, est un premier signe de l'affaiblissement de l'emprise de la morale dominante masculine, au moins sur les esprits les plus élevés. Ce processus se poursuit dans la pensée avec Spinoza, Schopenhauer, et particulièrement Nietzsche<sup>81</sup> avec qui les limites bien distinctes du monde se dissolvent face à une réalité dynamique et mouvante dont le flux est aussi

---

81 La misogynie notoire des deux derniers n'est pas forcément un obstacle au changement de sensibilité qui, avant de se manifester au grand jour dans les mœurs, opère de manière souterraine dans la pensée: «un philosophe ou [...] un prophète ignore la nature de ce feu qui l'anime à se déclarer au monde, l'intelligence du ressort profond le condamnerait à la sécheresse, il est le porte-voix de la Nécessité, la Nécessité veut un instrument aveugle et la grandeur consiste à lui fournir ce qu'elle nous demande», *OS*, p.54, §11. Que cela soit une façon pour Caraco de se racheter de sa propre misogynie qui s'exprime dans certains passages de ses journaux intimes, nous n'oserons l'affirmer.



celui d'une pensée agissante et mobile qui ne se contente plus d'observer et de quantifier un réel qui lui serait extérieur et donné.

Un tel changement se ressent bien entendu dans la société, avec un certain retard du fait d'un temps de pénétration plus lent dans des esprits qui ne sont habitués à la réflexion (ainsi que nous l'avons évoqué plus haut, Caraco, comme Schopenhauer avant lui et bien des philosophes antérieurs, éprouve un mépris certain pour la plèbe, dont il déplore la massification à l'instar de Jung dans *Présent et avenir*<sup>82</sup>). Mais les revendications sociales — celles de Mai 68 notamment — relèvent d'une tension entre le changement de sensibilité et un ordre qui se cristallise sur des valeurs ressenties comme caduques<sup>83</sup> par les individus. Cette tension, Caraco estime qu'elle parvient à notre époque à un paroxysme qui ne se peut résoudre que par une catastrophe, seule capable d'opérer un retournement dialectique et un changement de paradigme des fondements de l'ordre.

Car l'humain tend à l'ordre, quoique que le mouvement de son histoire soit stochastique: en physique, un mouvement chaotique peut sembler régulier si on le considère sur une période relativement courte, mais à l'étendre on peut observer son caractère aléatoire et désordonné. L'histoire a dans une certaine mesure cette même sensibilité aux conditions initiales qu'un système dynamique chaotique. L'ordre ne s'en

---

82 C.G.Jung, *Présent et avenir*, tr. fr. Dr Roland Cahen, Le Livre de Poche, 2012; cf. not. p.58: «Les chiffres de la population ne baissent pas mais au contraire augmentent sans cesse. Les distances se raccourcissent et s'estompent et le globe terrestre rétrécit comme une peau de chagrin. Nous ne voyons déjà que trop bien ce que l'on peut obtenir par des organisations de masse. Il n'est que grand temps de revenir à la question fondamentale et de se demander ce que l'on réunit dans de telles organisations, c'est-à-dire de quelle nature est l'homme, je veux dire l'homme réel, individu vivant et non numéro interchangeable et statistique. Il ne semble guère possible d'atteindre ce but autrement que par une nouvelle réflexion et une prise de conscience de soi-même.»

83 «Our moral ideas are not transcendent, our moral ideas are historical and History obeys to changing Aions, we feel that ours is fading and no authority can enforce confidence rooted in what no power includes: in Sensibility itself. To every Aion a new Sensibility adheres and to each sensibility an other Aion is related, sin is nowhere, we only see abuse and worst among abuses, the delusion of sin as such. I wish to reconcile Spirit to Nature and Liberty to Lust, yea, even morals to what we deem still obnoxious.» *MC*, p. 92.

maintient qu'en passant par des phases de crise, de désordre, où s'épuisent des forces contenues trop longtemps, avant de pouvoir revenir à un état stable:

«Tout ordre se défend, le meilleur à l'égal du pire, et c'est le pire qui se défendra le mieux, parce qu'il ne regarde aux moyens qu'il emploie. Notre morale ayant partie liée avec la démesure, ne reculera devant rien et notre changement de sensibilité l'ébranlera sans qu'elle en soit émue [...].

Notre morale tombera, non pas sous les assauts de la luxure [...], mais par l'effet de la ruine générale, à quoi nous nous acheminons [...].

Voici le moment ou jamais de faire l'anatomie de cet ordre, qui fut en réputation d'être inspiré selon les uns et naturel selon les autres, mais dont nous savons qu'il est historique et partant provisoire, n'importe les nuées qu'il masse à l'entour de ses raisons d'être ou les orages dont il nous menace<sup>84</sup>.»

Il importe donc, arrivés que nous sommes à ce point de notre histoire, charnière entre un ordre dont les valeurs fondatrices aboutissent invariablement à un déchainement de violence (les exemples les plus souvent sollicités par Caraco sont l'Inquisition espagnole et les deux Guerres mondiales) et la possibilité d'un anéantissement total que nos moyens (atomiques, chimiques) mettent à notre disposition, et un nouvel ordre fondé sur un paradigme moral différent et dominé par une tournure d'esprit qui serait cette fois propre aux femmes et non plus aux hommes, de repenser le monde. L'une des raisons qui amènent Caraco à estimer que nous sommes parvenus à un stade aussi critique est la question de la surpopulation qui le préoccupe particulièrement. La surpopulation est selon lui une conséquence directe de la morale masculine «peuplante», qui promeut la fécondité en ne laissant que d'interdire la jouissance. La résolution d'un problème tel que celui de l'écart entre une population toujours plus nombreuse et des ressources naturelles dont le caractère limité se fait de jour en jour plus sensible ne peut se faire par des mesures qui ne s'ingèrent que de ces conséquences et non de leurs causes:

---

84 OS, ch. VI, §§ IV, V et VII, pp. 63-34.

«Il est plaisant de gémir sur les conséquences en refusant de toucher à la cause, il est plaisant de maintenir une morale ayant la guerre pour objet en foudroyant ceux qui le disent, il est plaisant de nous prêcher l'amour et de persévérer dans un enchaînement de vertus et de crimes, il est plaisant d'éterniser l'incohérence et de l'envelopper de dogmes, de l'orner de légendes et de l'armer de mystères, jamais l'on a mieux cimenté l'inavouable, c'est le chef-d'œuvre de l'iniquité<sup>85</sup>.»

Le changement de sensibilité est comparable à l'apocatastase des gnostiques en ce qu'il serait un retour à une mentalité et un ordre antérieurs à l'ordre actuel dominé par les hommes au détriment des femmes et marqué par la minorité de l'être massifié par rapport à ses moyens, en quoi se ramassent à la fois les œuvres de la technique et les idées, mais le résultat de ce retour serait différent de l'état initial du fait du passage par l'ordre selon les hommes, et marqué par cette temporalité spécifique. La référence au gnosticisme est toujours en filigrane derrière une conception de l'histoire non pas tellement cyclique mais périodique: l'ordre violent menant à la guerre et la guerre au massacre de masse, il suit presque inmanquablement d'un paroxysme de barbarie une période d'accalmie propice à ce changement de la sensibilité que Caraco souhaiterait voir à l'œuvre sans toutefois trop s'illusionner à son sujet. L'exemple des Trente Glorieuses peut être avancé, quoique avec circonspection puisque, selon la vision de Caraco, le «*baby boom*» est le signe le plus patent de l'échec des générations d'après-guerre dans l'accession à l'esprit des moyens, qui aurait consisté, au contraire, à maintenir un taux de natalité et d'accroissement naturel très bas afin de conserver une disproportion positive entre l'humain et ses moyens: autrement dit de concevoir un monde dans lequel l'humain serait rare mais les moyens surabondants et où, paradoxalement peut-être, les conséquences de l'avancée technologique seraient plus aisément contrôlables.

La question de la surpopulation, qui est un leitmotiv de l'œuvre de Caraco sur

---

<sup>85</sup> LM, p. 170.

lequel nous allons nous pencher plus avant, est désormais un problème qui intéresse le grand public après avoir été pourtant longtemps méprisé pour les conclusions alarmistes des tenants du malthusianisme, jugées exagérées par leur opposants. Caraco, pour avoir vécu intimement la promiscuité qu'impose la résidence en une ville souffrant à la fois de surpopulation et d'indigence<sup>86</sup>, ne pouvait se féliciter de la généralisation de cet état de fait qu'il voyait se profiler. Ainsi, malgré l'apparence de marginalité qui affecta Caraco et son œuvre, ses préoccupations et ses réflexions n'ont rien d'une spéculation absconse ni d'une rêverie métaphysique sans rapport avec la réalité. Bien au contraire, sa pensée est marquée par un profond souci de comprendre le monde que nous habitons et dont nous sommes pour une large part les auteurs: ce sont les ressorts de l'«*Imago Mundi*» et les contradictions que celle-ci véhicule qu'il s'agit de mettre au jour, et l'on peut à ce titre parler à bon droit, pour qualifier la méthode de Caraco, de phénoménologie.

### 3.2.2 Du naturel établissement d'une morale de type malthusien

Le malthusianisme est une doctrine qui n'est guère à l'honneur actuellement, et ce pour plusieurs raisons. La première, sans doute aussi la plus forte, est que le principe de population, défini par Malthus dans son essai du même nom, semblait avoir été infirmé par le développement de la production industrielle et de l'agriculture de masse. Ce principe, selon lequel la population croît de manière géométrique, c'est-à-dire exponentielle, alors que la production de nourriture croît seulement selon une fonction

---

86 «Je me demande quel est le pays que je hais davantage? Peut-être l'Argentine a-t-elle cet honneur [...]. Imaginez la capitale située à la hauteur d'un fleuve empli de boue et d'immondices, sous le ciel le plus lourd qui soit, où durant plusieurs mois nul vent ne souffle, où l'humidité fait pourrir les morts le lendemain de leur décès, tant et si bien qu'on les enterre presque tièdes, où les ordures, que l'on brûle là-bas en tas dans les fours et jusqu'en nombre de maisons empestent l'air de cent côtés et forment des nuages au travers desquels le soleil perce. Imaginez un sol où la vermine grouille et dont les blattes montent, inlassables, envahissant étage par étage, les maisons qu'on achève de bâtir et figurez-vous des rues trop souvent étroites et jamais bordées d'arbres, presque toujours les mêmes et n'ayant ni commencement ni fin, où l'œil s'épuise à chercher des repères et ne découvre l'ombre d'un seul monument. [...] Les Argentins sont [...] l'un des peuples les plus malheureux qui soient.» *MC*, p. 78.

arithmétique<sup>87</sup>, a en effet paru obsolète dès lors que les nouvelles technologies ont permis une production beaucoup plus importante et ainsi éloigné la crainte de la pénurie; il peut être bon, néanmoins, de souligner que l'évolution de la population mondiale, *a contrario*, n'a jamais cessé de confirmer les prévisions du clergyman anglais<sup>88</sup>. Une autre raison de l'impopularité des thèses malthusiennes tient en leurs évolutions postérieures et à l'interprétation dont elles furent l'objet par des idéologies qui ont imprimé sur la mémoire collective de mauvais souvenirs. Les reprises eugénistes, qui sont apparues très tôt avec le souci d'améliorer la qualité de la population plutôt que sa quantité irréfléchie, ont laissé le champ libre aux fantasmes de création d'un homme nouveau, fantasmes encouragés par la suite par la mécompréhension du concept d'*Übermensch* nietzschéen qui donna lieu (ou servit de prétexte) à la folie du nazisme. Il faut ajouter que, très tôt, le malthusianisme a fait lui aussi l'objet d'une mécompréhension: il apparaît en effet que la natalité des classes populaires est presque toujours plus forte que celle des classes aisées; une réduction de la population impliquerait donc en priorité (mais non pas exclusivement) une réduction de la natalité des plus pauvres, ce qui a naturellement été perçu comme un projet visant à asservir encore davantage une classe déjà considérablement accablée. L'application de la politique de l'enfant unique en Chine a bien paru conforter cette opinion, bien que

---

87 T.R.Malthus, *An Essay on the Principle of Population*, Oxford University Press, 2008 (texte de l'édition de 1798), p.48, note 1.

88 Cf. Y.Charbit et M.Gaimard, *La bombe démographique en question*, PUF, Paris, 2015, p.4 figure2: la représentation graphique de l'évolution estimée de la population mondiale entre 10000 avant l'ère chrétienne et 2011 est parfaitement explicite: la courbe est en passe, pourrait-on dire, de «crever le plafond». L'on peut voir aussi sur cette figure que l'accroissement exponentiel de la population n'est en aucun cas un fait nouveau mais semble s'être amorcé au cinquième millénaire avant l'ère chrétienne, autrement dit, et cela est très significatif si l'on veut mesurer la pertinence éventuelle de la réflexion de Caraco, au moment de l'invention de l'écriture et donc de l'entrée dans le temps historique. Avant cela, d'après les estimations de Charbit et Gaimard — qui, bien sûr, s'appuient sur les travaux d'autres démographes (et aussi, pour la population mondiale actuelle, sur la *World PopClock Projection*, US Census Bureau, 2014, URL de la version maintenue à jour: <http://www.census.gov/popclock/>, dernière consultation le 31/03/2015) et ne prétendent pas à l'exactitude pour des périodes si reculées —, la population humaine aurait été stagnante.

son récent assouplissement de 2013 fasse parfois place à un bilan plus mitigé parmi la population<sup>89</sup>. À l'écart de ces condamnations et de ces polémiques, il nous semble opportun de considérer strictement, d'une part, la position de Malthus lui-même, et d'autre part certains éléments de l'histoire contemporaine afin de déterminer s'ils contredisent ou non cette position, et, que la réponse soit affirmative ou négative, dans quelle mesure.

Pendant plus de trente ans, Albert Allen Bartlett (1923-2013), professeur de physique à l'Université du Colorado à Boulder, a sillonné les États-Unis et le monde en prononçant inlassablement la même conférence, «Arithmetic, Population and Energy<sup>90</sup>». Selon lui, la source de la plupart des problèmes auxquels l'humanité fait face à notre époque tient en une absence de compréhension de la fonction exponentielle, fonction selon laquelle croît la population mondiale, fait que Malthus avait mis au jour. Mais à l'époque de Malthus, une excuse demeurerait pour refuser cette évidence: le monde était

---

89 À titre d'illustration, cf. Hannah Beech, «Why China Needs more Children», *Time*, 2 décembre 2013, p. 18: «“The economic cycle is broken”, says Wang, who constantly hustles to find workers. He now pays wages that are 35% higher than five years ago — and this for workers who often leave after a few months because of better offers from other employers.». Où l'on voit qu'un ralentissement de la croissance démographique semble pouvoir, au moins dans quelques cas, favoriser les couches modestes d'une population. Autrement dit, lorsqu'on se demande pourquoi la Chine a besoin de plus d'enfants, il ne faut pas entendre dans cette question, dans une perspective caracienne, «pourquoi les Chinois...», mais «pourquoi les entreprises chinoises ont besoin de plus d'enfants»: «nous multiplions les déserts à force d'épuiser le sol, nos fleuves ne sont plus que des sentines et l'océan entre à son tour en agonie, mais la foi, la morale, l'ordre et l'intérêt matériel s'unissent pour nous condamner à la peuplade: il faut aux religions des fidèles, aux nations des défenseurs, aux industriels des consommateurs, c'est-à-dire qu'il faut des enfants à tout le monde, n'importe ce qu'ils deviendront, adultes» (BC, p.59). Il va sans dire que la génération née sous le régime de l'enfant unique, qui a souvent bénéficié d'une meilleure éducation du fait que ses parents n'avaient pas à financer l'entretien d'autres enfants, est moins encline à se satisfaire de conditions de vie misérables et d'emplois désagréables et mal payés. Si le calcul paraît trivial, son résultat est néanmoins édifiant: plus un grand nombre doit se partager une même ressource et plus les parts individuelles sont minces (dans une configuration où l'on suppose que toutes les parts sont égales, ce qui est loin de se vérifier toujours en pratique), et par conséquent plus la misère est générale. Bien sûr, il convient de rester prudent dans les conclusions à tirer de ces faits et de prendre en compte à long terme les effets que l'abandon de cette politique entraînera.

90 Un compte-rendu de cette conférence est disponible à l'adresse: [http://www.albartlett.org/presentations/arithmetic\\_population\\_energy\\_transcript\\_english.html](http://www.albartlett.org/presentations/arithmetic_population_energy_transcript_english.html) (dernière consultation le 08/08/2014). On peut par ailleurs en visionner un enregistrement vidéo à l'adresse: <https://www.youtube.com/watch?v=vII-GxsrR2c> (dernière consultation le 09/09/2014).

encore riche de terres inexplorées dont la colonisation permit, à chaque fois pour un temps relativement court, de diminuer la pression démographique. Ce n'est désormais plus le cas et le seul véritable désert subsistant est l'Antarctique, qui peut-être finira lui aussi, dans un avenir proche, par être veiné d'autoroutes traversant des forêts de gratte-ciel. Le sacerdoce de Bartlett, qui a pris fin en 2007, avait pour but de faire comprendre les conséquences naturelles de notre négligence du principe de population:

«Present population growth, so ardently advocated by the many in the older generations, is putting our children and grandchildren at risk. For centuries, parents have worked so their children could have better lives and opportunities than they had. We may now be doing just the reverse. We may be guaranteeing that our children will not have the resources, opportunities and environment that we have enjoyed<sup>91</sup>.»

Dans sa conférence, Bartlett s'appuie exclusivement sur la loi mathématique qu'est la fonction exponentielle et décrit en peu de mots les conséquences auxquelles nous nous exposons si nous prenons le parti de la négliger. Ainsi qu'il le rappelle, une fonction exponentielle se présente sous la forme d'une augmentation de  $x\%$  pour une durée donnée, et a pour conséquence un temps de doublement de la quantité considérée calculable en divisant 70 par  $x$ . Par exemple<sup>92</sup>, pour une augmentation de la population ne serait-ce que de 0,5% par an, on obtient un temps de doublement de 140 ans. Autrement dit, si la population mondiale augmentait seulement de 0,5% par an, s'élevant en 2012 à plus de 7 milliards d'individus, elle s'élèverait à plus de 14 milliards en 2152. D'après les estimations de l'ONU, le taux d'accroissement naturel mondial était en 2012 de 1,1%<sup>93</sup>. Le temps de doublement serait donc d'un peu moins de 64 ans.

91 Albert A. Bartlett, «Is there a population problem?», article publié dans *Wild Earth*, Richmond, Vermont, États-Unis, Vol. 7, N°. 3, automne 1997, pp. 88-90, disponible en ligne à la page: <http://www.albartlett.org/articles/art1998sep09.html> (dernière consultation le 08/09/2014).

92 Bartlett précise pour les non mathématiciens (dont nous sommes): «Well, you might ask, where did the 70 come from? The answer is that it's approximately 100 multiplied by the natural logarithm of two. If you wanted the time to triple, you'd use the natural logarithm of three», «Arithmetic, Population and Energy», *op.cit.*

93 D'après l'*Annuaire démographique*, 2013, Nations Unies, New York, 2014, p.57. Disponible en ligne: <http://unstats.un.org/unsd/demographic/products/dyb/dybsets/2013.pdf> (dernière consultation le

Il est par là évident que le pourcentage d'accroissement de la population, même d'apparence très faible, a des répercussions globales dont l'importance nous dépasse complètement et dont il nous est difficile de prendre la mesure. Même s'il est à noter que le taux d'accroissement de la population mondiale tendrait depuis quelques années à diminuer, et donc que le temps de doublement commencerait à s'allonger, nous sommes encore éloignés du taux d'accroissement de 0% qui assurerait le strict renouvellement des générations. Une application minimale du principe de précaution consisterait à cesser dès maintenant toute politique et toute incitation natalistes avant de se demander si une dénatalité est souhaitable et possible ou s'il convient mieux de poursuivre dans la voie que nous avons empruntée et de s'exposer à l'éventualité, qui n'est peut-être pas si fantaisiste, d'une catastrophe malthusienne (c'est-à-dire une hausse brutale et massive de la mortalité due à l'intensité du décalage entre la population à nourrir et la faiblesse des ressources: d'aucuns estiment que c'est ce qui s'est produit sur l'île de Pâques<sup>94</sup> peu de temps avant sa découverte, ou, plus près de nous, au Rwanda en 1994<sup>95</sup>).

Néanmoins — et c'est ce qui rend le problème de population si délicat — nous demeurons réticents à prendre des mesures pour réduire la natalité. Cette frilosité peut s'expliquer par plusieurs facteurs qui rendraient une telle application problématique. L'une des raisons avancées par les démographes pour refuser tout recours à la dénatalité est le vieillissement de la population<sup>96</sup> qui n'est pas sans entrainer de nombreux problèmes tels qu'en connaissent l'Espagne ou le Japon en matière de prise en charge

---

26/03/2015).

94 J.Diamond, *op. cit.*, ch. 2, «Twilight at Easter», pp.79-119.

95 *Id.*, ch.10, «Malthus in Africa» (cité précédemment). Voir aussi M.Verpoorten, «Leave None to Claim the Land, A Malthusian Catastrophe in Rwanda?», LICOS Discussion Papers, LICOS — Centre for Institutions and Economic Performance, Université catholique de Louvain 29111. URL: <http://feb.kuleuven.be/drc/licos/publications/dp/dp291.pdf> (dernière consultation le 14/04/2015).

96 G.Durand, «La gauche peut-elle être malthusienne?», *L'enjeu démographique*, Paris, Éditions de l'A.P.R.D. (Association Pour la Recherche et l'information Démographique), 2005. Disponible en ligne: [http://www.population-demographie.org/pdf/gauche\\_malthusienne.pdf](http://www.population-demographie.org/pdf/gauche_malthusienne.pdf) (dernière consultation le 09/09/2014).



des personnes malades et dépendantes notamment. Il s'agit là uniquement de raisons économiques, qui certes ne sont pas sans pertinence. Un autre versant du problème est moral, et c'est sous cet aspect moral qu'Albert Caraco l'aborde dans plusieurs ouvrages, où l'on peut s'étonner de trouver tantôt un plaidoyer pour la libération des mœurs, la défense de l'homosexualité et la condamnation du mariage traditionnel préjudiciable à la femme-utérus dans une veine très soixante-huitarde (notamment dans *La luxure et la mort*, publié en 1968 et qui se clôt par des «Éléments pour un code de morale» rétrospectivement visionnaires, si ce n'est prophétiques, avec comme troisième proposition: «Le mariage entre personnes du même sexe est déclaré légal. Les lois protégeront les couples et séviront contre les offenses par l'amende et par l'emprisonnement.») et tantôt d'austères légitimations de l'abstinence, du célibat, de la virginité tant masculine que féminine, et par-dessus tout de la stérilité. Ces valeurs, aussi opposées qu'elles paraissent, visent clairement à permettre par leur application de réduire la pression démographique, mais il importe, pour comprendre leur survenue et leur rôle dans l'œuvre de Caraco, de bien voir contre quoi elles sont proposées et pour quelles raisons.

S'agissant de la population mondiale qui, comme nous venons de le voir, dépasse chaque année, chaque jour même, son propre record, et ce depuis environ la fin de la peste noire au XV<sup>e</sup> siècle, la loi de Malthus sur l'augmentation exponentielle de la population n'est pas infirmée. Une autre thèse exprimée par son *Essay on the Principle of Population* est que la population, ne pouvant évidemment pas augmenter indéfiniment sans nourriture, se trouve donc nécessairement maintenue dans des limites qui sont, en premier lieu et très évidemment, la production effective de nourriture, mais en second lieu ce que Malthus nomme les moyens de contrôle préventifs et positifs<sup>97</sup>,

---

97 T.R.Malthus, *op. cit.*, pp.31-36.

remèdes que la nature s'administre à elle-même par des règles somme toute assez simples. Parmi les moyens positifs se rangent les guerres, maladies et famines qui exercent donc une action positive sur la mortalité (par opposition à une mortalité naturelle de vieillesse). De toute évidence, le monde que nous habitons n'est pas avare de conflits ni de pandémies: grippe espagnole, Shoah, terrorisme, génocides, virus Ebola, VIH, conflits quasi permanents aux Proche et Moyen Orient, etc. sont les plus notables. Mais il est particulièrement intéressant de considérer les moyens de contrôles préventifs: Malthus note qu'une conséquence de la surpopulation, qui appelle donc, naturellement et nécessairement, des moyens pour faire diminuer cette pression, est ce qu'il nomme le vice. Le vice et la misère<sup>98</sup> sont des conséquences de la surpopulation et ont eux-mêmes pour conséquence attendue la diminution de la pression démographique. Malthus nomme «vice» ce qui outrepassse la morale sexuelle de son Église, ce qui rassemble en réalité toutes les pratiques n'ayant pas la reproduction pour objet premier et débordant les limites du mariage: ainsi en font partie le concubinage, la prostitution, l'homosexualité — diverses choses dont certaines ne sont plus illégales mais sont au contraire tolérées ou légitimées dans les sociétés modernes occidentales actuelles. Il est en effet intéressant de voir qu'en même temps que la population explose de manière fantastique depuis le XX<sup>e</sup> siècle, les mentalités et critères moraux ont sensiblement évolué. Pour en donner un exemple frappant (sans entrer dans quelques considérations politiques ou morales que ce soient mais à s'en tenir strictement à l'examen des faits), il suffit de rappeler comment la légalisation du mariage homosexuel s'est généralisée dans les pays occidentaux au cours des deux dernières décennies. Ainsi, depuis que les Pays-Bas ont inauguré l'officialisation juridique de cette révolution morale (car c'en est bien

---

98 *Id.*, p.45: «To these two great checks to population, in all long occupied countries, which I have called the preventive and the positive checks, may be added, vicious customs with respect to women, great cities, unwholesome manufactures, luxury, pestilence, and war. All these checks may be fairly resolved into misery and vice.»

une au regard des derniers siècles de l'histoire, occidentale à tout le moins) en 2001, c'est près d'une vingtaine de pays d'Amérique, d'Europe et d'Afrique qui lui ont emboité le pas: la Belgique en 2003; l'Espagne et le Canada en 2005; l'Afrique du Sud en 2006; la Norvège et la Suède en 2009; le Portugal, l'Islande et l'Argentine en 2010; le Danemark en 2012; la France, l'Uruguay et la Nouvelle-Zélande en 2013; le Royaume-Uni (moins l'Irlande du Nord) et le Luxembourg en 2014; aux États-Unis, ce sont vingt États, depuis le Massachusetts en 2004 jusqu'à l'Oregon, la Pennsylvanie et le Wisconsin en 2014, et au Mexique cinq États entre 2011 et 2014. Malthus verrait là la confirmation de ses thèses (mais peut-être pas des canons moraux de l'Église de son époque): les lois de la nature étant ce qu'elles sont, la population finit d'une manière ou d'une autre par trouver les moyens de sa régulation. Mais le «vice» est la méthode douce, non-violente mais plus lente, qui œuvre à limiter la natalité. L'autre moyen de régulation consiste en la «misère», c'est-à-dire en l'augmentation de la mortalité. Et l'on voit alors un contraste saisissant: la plupart des pays refusant le «vice» sont aussi ceux qui ont les taux de mortalité générale les plus élevés; c'est le cas de la plupart des pays d'Afrique subsaharienne (qui ont aussi les taux de natalité les plus élevés) et des pays de l'ex-Union soviétique (la Russie, qui a l'espérance de vie la plus basse parmi les pays d'Europe<sup>99</sup>, interdit formellement la prostitution et n'autorise pas le mariage homosexuel); c'est là la rançon de ce que Caraco nomme les «morales peuplantes». La Chine quant à elle, nous l'avons évoqué, avait jusqu'à récemment choisi une autre voie, pour aboutir aux fins qu'indirectement la reconnaissance de l'homosexualité comme socialement valable ne manquera peut-être pas de produire, c'est-à-dire un ralentissement de la croissance démographique. Il sera certainement intéressant de

---

<sup>99</sup> D'après des statistiques de l'INSEE, URL: [http://www.insee.fr/fr/themes/tableau.asp?reg\\_id=98&ref\\_id=CMPTEF02216](http://www.insee.fr/fr/themes/tableau.asp?reg_id=98&ref_id=CMPTEF02216), dernière consultation le 13/03/2015.

mesurer à long terme les effets des mesures récentes d'assouplissement de cette politique.

Il nous paraît utile de souligner la rapidité de cette évolution: en à peine une décennie, presque la moitié du monde a changé de regard sur ce qu'elle tenait pour une perversion ou un péché, quand ce n'était pas pour un crime passible des peines les plus lourdes. Nous assistons en temps réel à ce que Caraco nomme un changement de sensibilité: il le voyait s'amorcer en 1968, il fut déçu des résultats immédiats mais il avait pressenti qu'il ne s'arrêterait pas là. C'est tout un pan de la morale dite judéo-chrétienne qui vient ainsi de se renverser, et la raison, pour Caraco, en est très simple: cette morale patriarcale et pastorale, qui raisonne en termes de lignée<sup>100</sup>, de tribu et de troupeau<sup>101</sup>, qui enjoint de «croître et multiplier<sup>102</sup>» n'était plus tenable face à l'état démographique du monde, lequel nécessiterait plutôt pour Caraco en la matière, et au vu des faits rappelés plus haut, une morale purement évangélique, celle de l'eunuque volontaire<sup>103</sup>, ou celle de l'Évangile des Égyptiens (réputé apocryphe) dans lequel Jésus aurait dit: «Je suis venu détruire les œuvres de la femme<sup>104</sup>» (c'est-à-dire la procréation). Pour montrer à quel point le changement de sensibilité auquel nous assistons est peut-être profond, l'on peut relever le fait que certains des courants religieux américains les plus fondamentalistes, tels les différents groupes que l'on appelle «évangéliques», se

---

100 Se reporter au foisonnement de généalogies des Écritures hébraïques, entre autres Genèse XI,10-32, 25; XXXVI,9-43.

101 Par exemple Genèse XIII,2 et surtout 5-6; Job I,2-3.

102 Genèse IX,7. À ce sujet Cioran écrivait dans *Le mauvais demiurge* (in *Œuvres*, Gallimard, «Quarto», Paris, 2007, p.1174): «L'injonction criminelle de la Genèse: *Croissez et multipliez* — n'a pu sortir de la bouche du dieu bon. Soyez rares, aurait-il suggéré, s'il avait eu voix au chapitre. Jamais non plus il n'a pu ajouter les paroles funestes: *Et remplissez la terre*. On devrait, toute affaire cessante, les effacer pour laver la Bible de la honte de les avoir recueillies.» L'influence gnostique, commune à Cioran et à Caraco, est très sensible dans ce texte, au titre d'ailleurs éloquent.

103 Évangile selon Matthieu, XIX, 10-12.

104 Ainsi que le rapporte Clément d'Alexandrie dans les *Stromates*, livre III, ch. IX («ἡλθον καταλῦσαι τὰ ἔργα τῆς θηλείας») et que cite Caraco notamment dans *RC*, «De la peuplade», «L'énoncé du problème», §2, p. 105: «Les vrais spirituels ont préféré la continence à toute fornication et beaucoup eussent approuvé certain raisonnement de J.-C. dont les Chrétiens ne sonnent mot et qui résume toute sa philosophie: “Les hommes seront malheureux, tant que les femmes les mettront au monde, mais moi, je suis venu détruire l'œuvre de la femme.”»

laissent entrainer eux aussi progressivement par le mouvement général d'acceptation des unions homosexuelles, chose encore impensable pour beaucoup moins d'une décennie plus tôt<sup>105</sup>.

Ainsi pouvons-nous donc caractériser et exemplifier cette notion cardinale de la pensée caracienne qu'est le changement de sensibilité. S'il est vrai que, considérée pour elle même, la question démographique se révèle très complexe et que la seule «loi de population» de Malthus ne permet pas de rendre pleinement compte de la multiplicité des facteurs qui la déterminent, il est intéressant de noter la grande lucidité avec laquelle Caraco l'aborde: il sut voir en effet que la contradiction foncière entre l'augmentation effrénée de la population et la limitation des ressources naturelles ne pouvait se résoudre que par l'inversion de cette croissance (et donc par la mutation des valeurs qui en sont l'une des causes principales) ou par l'extinction de l'espèce causée par son aveuglement. Mais Caraco n'est pas un démographe et ne s'arroge pas de prétentions scientifiques. Il constate seulement que ce qui vaut dans le domaine de l'économie vaut aussi, malheureusement, dans le domaine moral: le nombre des travailleurs dévalue leur force de travail et les rend économiquement équivalents et, partant, jetables, remplaçables; et il en va de même de la valeur morale et ontologique des êtres indépendamment de leur situation économique. Leur rareté, selon lui, assurerait à chacun sa place non comme un élément indifférencié de la masse, une «brique» issue du même moule que les autres, mais comme une personne dans la «république des gens de bien».

Comme nous l'avons vu, nous assistons bien à un changement assez radical, au regard de l'histoire, de certaines valeurs tenues pour fondamentales et, dans le même

---

105 Cf., à titre d'illustration, Elizabeth Dias, «A Change of Heart», *Time*, 26 janvier 2015, pp.30-34.

temps, l'on constate un ralentissement de la croissance démographique (ce qui reste loin d'en être une inversion). Si ces deux faits sont encore trop récents pour que leur corrélation soit clairement établie, ils sont néanmoins suffisamment significatifs pour être signalés, dans le même temps que se durcissent certains fanatismes dont l'esprit, selon une expression de Caraco, est resté «à vau de route». Il s'agit de se demander laquelle de ses hypothèses, du changement de sensibilité ou de la «catastrophe», nous voulons vérifier, si tant est que nous ayons encore un quelconque pouvoir sur le cours des évènements qui paraissent assez souvent nous porter plutôt qu'être dirigés par une volonté éclairée. En quoi nous serons probablement renseignés par l'avenir.

## 4 Figures de la misanthropie: l'humanisme problématique

Nous avons jusqu'ici présenté à grands traits quelques uns des thèmes essentiels de la pensée de Caraco, en cherchant à en montrer la pertinence philosophique et, par des citations prises en divers endroits de ses textes, littéraire. Nous espérons, ce faisant, œuvrer pour le rétablissement d'un auteur de langue française qui nous paraît majeur pour notre époque, autant pour les thèses qu'il soutint et que l'histoire récente a vérifiées pour un certain nombre d'entre elles, que pour son apport stylistique à une langue dont il est coutumier de rappeler le délitement sans pour cela travailler vraiment à y remédier. Cependant d'une part nous ne souhaitons pas faire prendre à notre étude la forme de l'apologie, elle nous paraîtrait manquer ce faisant à l'exigence d'une analyse académique de l'œuvre caracienne qui lui fait encore à ce jour défaut, à elle qui ne reçut jusqu'à présent que le silence ou l'enthousiasme; d'autre part nous estimerions rendre un bien piètre hommage à l'exhortation de Caraco même à lui être infidèle, ce qui fait la marque des philosophes authentiques soucieux de mener leurs frères humains à penser par eux-mêmes. On peut en effet lire dans *Ma confession*, p.173:

«À tous ceux qui me lisent et m'estiment je donne le conseil suivant: ne déifiez sous aucun prétexte ni l'homme ni la femme et moins encore l'animal, admirez l'œuvre en oubliant l'auteur, soyez ingrats, vous serez libres, que l'admiration ne vous enchaîne pas à sa trop misérable cause, la cause ne mérite point votre admiration rampante. Le plus saint d'entre les mortels et le plus hautement doué ne doit pas vous faire oublier qu'il est ce que vous êtes et que la différence ne suffit à compenser votre abandon. Si vous divinisez votre prochain, vous resterez des bêtes et vous ressemblerez aux chiens pour qui les hommes sont des dieux.»

Aussi nous ferons-nous un devoir d'être quelque peu ingrat, et de ne passer sous silence d'aucuns traits qu'il eût pourtant été commode et charitable de taire. Nous nous efforcerons dans le même temps de les expliquer, sans chercher pour cela à les excuser.

## 4.1 Le racisme

Outre la rigueur classique du style et la vision du monde pour le moins désespérante que véhicule l'œuvre de Caraco, un autre aspect de sa pensée et de sa personnalité permet d'expliquer qu'il soit demeuré si longtemps un auteur perçu comme infréquentable par les critiques (si l'on en juge par leur silence sur cette œuvre alors que Caraco ne manquait pourtant d'envoyer des exemplaires de ses livres à la presse, dont le peu d'échos n'était pas pour le laisser indifférent<sup>106</sup>), si ce n'est inavouable par certains de ses lecteurs: il s'agit de la question du racisme<sup>107</sup>. Il serait certainement commode de faire passer cela pour un accident de parcours, ou une bizarrerie biographique, née peut-être de la nécessité, ainsi qu'on peut être amené à éluder ce genre de problème qui laisse aussi perplexe que celui des rapports de Heidegger avec le nazisme ou de Nishida avec l'ultranationalisme japonais. Néanmoins, dans le cas d'Albert Caraco, ce problème ne paraît si facilement dissociable de son œuvre puisque l'on trouve sous sa plume à la fois un racisme personnel indéniable qui s'exprime dans ses écrits intimes, et une analyse réelle et approfondie de ce qu'est en soi le racisme, qui se trouve être en totale opposition avec le précédent type de propos. Comment alors concilier les saillies racistes qui apparaissent fréquemment dans les journaux et semainiers<sup>108</sup> et la

---

106 «Mon premier livre sur les Juifs, le *Plaidoyer pour les Indéfendables* [première édition Paris, Fischbacher, 1957, réédité dans *Apologie d'Israël*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 2004], nous l'envoyons à MM. de la presse, il part, il part, ces MM. le liront et n'oseront le commenter deux fois sur trois ou trois sur quatre. Et que voulez-vous qu'ils en disent? Ces brutes n'ont en général ni cœur, ni foie, ni tripes, ni cervelle. Qu'est-ce qu'un journaliste? Voyez les feuilles qu'ils publient. Je me refuse à les connaître et je le paye, on passe toujours par ces faquins-là, ces maraudeurs ont les clés en main, ils ne les lâcheront pas, les auteurs les courtisent.», *Journal d'une année*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 2006 (abrégé désormais en *JA*), p.15. Caraco n'avait en effet que très peu d'estime pour les journalistes, qu'il nomme le plus souvent «gazetiers», auxquels il reproche notamment d'ignorer l'histoire et de rouler sur les événements sans les comprendre.

107 «Si je suis passé à côté de lui, comme beaucoup d'autres, c'est que ses propos racistes m'insupportaient et que la préciosité de son style me déconcertait.», écrit par exemple Roland Jaccard sur son blog personnel dans un article du 8 avril 2013, «Le nihilisme apocalyptique d'Albert Caraco», URL: <http://www.rolandjaccard.com/blog/?p=3487>, dernière consultation le 20/08/2013.

108 Ou même dans *Ma confession*, p. 141: «Je suis Raciste et je suis Colonialiste, je crois en l'inégalité des hommes et je professe la nécessité de les réduire en servitude, quand ils sont déplaisants, barbares, ignorants ou pauvres.»



dénonciation de ce même racisme dans les textes théoriques (en particulier dans *Les races et les classes*, tout entier consacré à ce sujet)? S'agit-il vraiment d'une contradiction? Nous nous sentons incapable de chercher à défendre les premières, mais néanmoins nous pensons qu'elles méritent qu'on cherche à les expliquer à la lumière de la seconde plutôt que de condamner globalement leur auteur sans un examen aussi poussé que possible.

Il nous paraît important, en premier lieu, de ne pas confondre ensemble les textes spéculatifs que publia Caraco de son vivant et les écrits personnels édités de manière posthume. Il est à noter que si les seconds présentent effectivement des considérations odieuses et indéfendables — qui sont parfois l'image spéculaire de bouffées xénophobes de la vie parisienne des premières décennies d'après-guerre, dont le cosmopolitisme faisait se rencontrer la bourgeoisie française de vieille souche avec de nouvelles populations venues des anciennes colonies — les premiers, prenant le racisme comme un fait empirique à étudier, sont nettement plus distancés d'avec ces mouvements d'humeur, et, au contraire, analysent froidement le racisme comme une idée, certes fautive, mais constituant un invariant de l'histoire humaine. Il faut garder à l'esprit que Caraco est mû par un très fort désir d'objectivité dans la réflexion et qu'il se veut le miroir fidèle de son époque, reflet impitoyable de tous ses traits, les plus mesquins comme les plus sublimes. Les textes intimes — qui ne sont pas précisément «intimes» si l'on entend par là des journaux qui raconteraient par le menu la vie de leur auteur — n'ont pas, en tant que tels, à répondre aussi strictement à ce critère d'objectivité, n'étant pas directement destinés, pour autant que nous pouvons le dire, à la publication (même si l'on peut conjecturer qu'ils étaient destinés à être lus puisqu'on y trouve fréquemment des apostrophes au lecteur), et Caraco s'y laisse aller parfois à donner le fond de son sentiment. Or précisément, selon lui, le philosophe n'a pas à

laisser cours à son sentiment lorsqu'il s'occupe de raisonner. Ainsi nous paraît-il faire lui-même une distinction nette entre les textes qu'il fit publier et les autres, sachant que ces derniers n'exigeaient pas de lui l'ascèse de l'objectivité à laquelle il s'efforçait dans les premiers, reconnaissant même qu'il n'était pas exempt, en son for intérieur, de certaines erreurs qu'il s'employait à dénoncer:

«Il ne faut s'étonner de rien, l'incohérence paraît générale et frappe également les dindons et les aigles, nous participons tous de cette infirmité, moi — qui vous parle — le premier, sauf au moment où je m'efforce de vous éclairer sur elle et de vous prémunir contre l'entraînement qui nous engage, au déçu de nous-mêmes<sup>109</sup>.»

Dans les textes théoriques (parmi lesquels nous avons porté particulièrement notre attention sur l'*Essai sur les limites de l'esprit humain*, les *Écrits sur la religion*, *L'ordre et le sexe*, *La luxure et la mort* et *Les races et les classes*), le nationalisme et le racisme (qui sont souvent présentés ensemble mais nettement distingués lorsqu'ils sont étudiés pour eux-mêmes) sont rangés parmi les idées fausses, lesquelles sont un moyen par lequel l'ordre gouverne les masses. Il ressort de l'étude menée dans *Les races et les classes* que le racisme est une constante de l'humanité qui atteint son paroxysme dans des situations limites, ce que furent évidemment des événements comme la Shoah et le génocide rwandais, mais qui existe toujours de manière souterraine, latente; et ainsi, dans ce texte, on ne trouve pas de tels propos hors de la mise en scène de dialogues opposant les antagonistes<sup>110</sup>, et le racisme y est étudié froidement, et présenté comme ce qu'il est vraiment, c'est-à-dire une grille de lecture du monde à la portée des simples qui n'osent réfléchir par eux-mêmes ou à qui on ne le permet pas, qu'on frustre de leurs droits et qu'on pourvoit ainsi de privilèges fantasmés, d'une supériorité imaginaire

---

109 RC, p.178.

110 Tel, pp.167-168, le dialogue entre le «Nérophobe» et le «Nérophile» qui ouvre le chapitre capital (à lire très attentivement et en intégralité, faute de quoi l'on s'expose assurément à en manquer la visée véritable et la profondeur) qui a pour titre «Des métis et du métissage».

fondée sur des prétextes physiologiques et qui les dissuade de réclamer ce qui devrait leur revenir s'ils se mêlaient d'être des hommes et non plus des automates (selon la formulation caracienne).

C'est cela qui pousse Caraco à dire qu'une des causes du racisme est l'égalité de droit, qui contredit l'inégalité de fait dans sa promotion de la tolérance et aboutit ainsi à un déplacement du ressentiment (la référence, presque toujours implicite, à Nietzsche et en particulier à la *Généalogie de la morale* est clairement identifiable) des plus humbles qui, cherchant où mordre, se reporte sur l'objet le plus facilement identifiable, c'est-à-dire celui qu'on peut différencier physiquement:

«L'on ne mépriserait personne si l'on avait de la grandeur de reste [...]. La source du mépris est en le mécontentement et les prêcheurs de tolérance oublient ce détail-là, leurs sermons font crédit aux insolubles, la plupart des humains ayant pour capital les préjugés et les nuées<sup>111</sup>.»

Et plus haut:

«Parler de tolérance à celui qui n'est rien et dont l'avoir consiste à se juger muni de privilèges illusoires, c'est le forcer à rendre gorge. Est-ce merveille que l'intéressé résiste et qu'il défende pas à pas l'estime qu'il se porte, reposât-elle sur l'absurde et s'appuyât-elle de l'iniquité la plus barbare<sup>112</sup>?»

Le racisme odieux dont fait preuve Caraco dans ses semainiers et journaux nous paraît être surtout, en premier lieu, une expression particulière de sa misanthropie foncière, encore qu'il n'aurait pas qualifié lui-même de misanthropie la haine d'êtres qui, par nécessité ou par paresse, renoncent à se rendre humains, c'est-à-dire personnels et donc universels et, par la force des choses, demeurent individuels, c'est-à-dire atomisés, massifiés<sup>113</sup>. Mais c'est aussi, en lui-même (parce que, même si en tant que

---

111 RC, p. 60

112 RC, p. 43

113 «Mon prochain n'est pas un insecte aveugle et sourd, mon prochain n'est pas davantage un automate spermatique, mon prochain ne sera jamais un anonyme en proie à des idées obscures et confuses, ce sont là les divers avortements de l'homme et nous les laisserons confondre dans la nuit leur joie et leur

philosophe il s'emploie à se détacher des erreurs collectives, il se trouve de fait, en tant qu'homme, conditionné par le temps et le lieu qu'il habite, et quoiqu'il s'en rende conscient, il demeure nécessairement sous l'empire des lois naturelles et sociologiques dont il cherche à expliciter l'action sur la mentalité des peuples au travers de son travail), la conséquence de ce qu'il met au jour et dénonce, à savoir la surpopulation (cf. *TH*, p. 50-51, cité plus haut) d'une part, et, donc, l'égalité de droit d'autre part. Que l'égalité soit une cause du racisme peut apparaître éminemment contradictoire, et pourtant cela peut s'expliquer lorsque les simples plébéiens (puisque c'est de cela qu'il s'agit), égaux en droit aux élites, voient pourtant celles-ci dominer sur elles et donc mettre en évidence une inégalité de fait: le privilège qu'on leur refuse, ils le gagnent en imagination, par l'affirmation d'une supériorité sur l'autre, celui dont l'extérieur est différent, par l'aspect physique ou la religion. La surpopulation rend nécessaire l'établissement de l'égalité de droit qui produit à son tour le racisme: l'accroissement d'une population pauvre et nombreuse la rend dangereuse pour ses gouvernants, la masse est une force aveugle dont il ne faut éveiller la colère, et qu'il convient donc de flatter d'une manière ou d'une autre pour lui donner en rêve des droits qu'on lui refuse par ailleurs (l'on a un peu affaire, *mutatis mutandis*, au mécanisme qui consiste à idéaliser la Femme rêvée dans un modèle abstrait pour subjuguier les femmes réelles). D'où l'égalité de droit, que contredit le fait, et qui oblige à offrir en pâture à cette masse un objet qu'elle puisse persécuter et sur lequel décharger le fruit de sa frustration en toute impunité. En réalité, bien sûr, les simples d'un pays, d'une couleur, d'une religion, ont plus en commun avec ceux d'autres pays, couleurs, religions — en cela qu'ils sont réduits à la même servitude ou minorité —, qu'avec leurs propres élites avec lesquelles,

---

douleur également absurdes.» *BC*, p. 60.

pourtant, ils estiment partager des traits distinctifs<sup>114</sup>. Caraco suggère que le racisme, même s'il est injustifiable philosophiquement, est un ordre au même titre qu'un autre: sa vertu est de rendre les peuples gouvernables, fût-ce au prix de l'absurdité la plus horrible. Et les gouvernants, les habiles (les «psychiques» selon la catégorisation gnostique), s'en appuient parce qu'ils savent que l'idée de race, qui se fonde sur une «vérité charnelle», celle de la différence physique, entre mieux dans les esprits simples que les distinctions plus fines. Le bon sentiment communiste qui voudrait unir les ouvriers par-delà les frontières s'y heurtera toujours, et qui plus est au détriment même de ces masses qui finissent par le refuser et lui préfèrent l'idée de nation:

«Tranchons le mot: le Racisme est un faux problème, mais il divisera les hommes et comme tel, il les rend gouvernables, il oppose à des malheureux les malheureux qui se retourneraient contre une domination le plus souvent injuste, il permet aux victimes de jouer les victimaires en leur offrant d'autres victimes sans défense. Ainsi les persécutions autorisées suppléent aux droits que les persécuteurs n'attrapent, les Pauvres Blancs restent des gueux, la couleur de leur peau les payant de leur gueuserie et leur persuadant qu'ils ont les vertus les plus rares. L'on voit ici les avantages du système, le supprimer d'un trait de plume est impossible [...]»<sup>115</sup>.

L'on pourrait croire qu'il y a chez Caraco comme une sorte de théorie du complot, d'après laquelle les élites établiraient ainsi un ordre injuste à peu de frais. Mais d'une part les termes de «complot» ou de «conspiration» ne sont pas notablement fréquents sous sa plume (la seule «cabale» qu'il vise explicitement dans ses textes intimes est celle des «gazetiers» qui font silence autour de son œuvre), et d'autre part cet état de fait est selon lui beaucoup moins artificiel. S'il plaint une fois ou deux la jeunesse de 1968 en laquelle il voit une forte aspiration vers l'esprit contre l'ordre moral et institutionnel en place, l'on chercherait en vain dans ses écrits quelque trace d'apitoiement pour ces populations qui consentent si bien au joug, et même le recherchent en s'accroissant au-

---

114 JA, p.307.

115 RC, «Les faux problèmes et les vérités charnelles», §1, p. 37.

delà de leurs moyens de subsistance convenable, alors qu'il leur suffirait de préférer le plaisir stérile à la fécondité:

«Le nombre et le mal se confondent, ceux qui ne peuvent être seuls avec eux-mêmes je les appellerai des vers. Le Nationalisme et le Racisme sont des vomissements, le sage ne sait lequel mépriser d'abord, ce sont des pestes ravageant le monde et précipitant les damnés dans le néant, leur but n'est que de dépeupler et si les misérables cessaient d'engendrer à la façon des rats, ces deux fléaux s'éteindraient, faute de vermine à consumer<sup>116</sup>.»

Pour Caraco, l'ordre surgit naturellement du chaos à la manière dont le conscient, d'après Jung, émerge de l'inconscient, et la pensée rationnelle des tréfonds pulsionnels de l'âme<sup>117</sup>. Le racisme, pour Caraco, relève de la même logique que la religion et rend l'humanisme problématique parce que, précisément, il est le fait d'êtres incomplets qui recherchent leur complétude dans des idées facilement assimilables mais fausses. Or, la complétude ne peut être atteinte par ce genre de facilités, et l'homme entier, plus vivant que ses idées (ce qui n'est pas le cas des êtres parcellaires qui sont au contraire mus par elles), dédaigne les grilles de lecture et se confronte au monde tel qu'il est, dans sa complexité. Et l'objet de l'humanisme est un être complet et non un individu atomisé privé d'identité et de personnalité; cet objet est l'homme universel mais qui ne relève en réalité que du cas d'espèce, de l'exception favorisée par des circonstances particulières.

Caraco ne prétend pas toujours appartenir à cette sorte d'homme, et s'il estime son œuvre et son mode de vie, s'il se voit ainsi qu'une «âme pneumatique» échouée dans la glèbe du monde et qu'il ne se reconnaît dans la plupart des êtres qui l'entourent, un

---

116 RC, p.97.

117 Cette émergence de l'ordre du sein du chaos pourrait très bien être représentée, toutes choses égales par ailleurs, par la «Représentation schématique des quatre fonctions de la conscience» que propose Jung dans *Psychologie et Alchimie*, tr. fr. Dr Roland Cahen, Buchet/Chastel, Paris, 1970, figure 49, p.161. Dans ce schéma, la sensation et l'intuition ressortissent pour une part au domaine conscient, pour une autre à l'inconscient: l'on pourrait dire que, de même, l'ordre pour se maintenir fait appel à des forces d'origine chaotiques — de même également que, chez Freud, le surmoi tire l'énergie qui lui permet d'exercer son contrôle sur le moi du fonds pulsionnel du ça. Caraco était parfaitement au fait des œuvres de Jung et de Freud (avec apparemment une préférence pour le premier), aussi la métaphore psychanalytique ne nous semble pas outrée pour tenter d'explicitier son propos.

doute sur le bien-fondé de ses choix l'assaille en certains endroits, et il sait qu'une partie de son œuvre doit son existence à l'amertume de n'avoir pas été reconnu. Ainsi, dans *Ma confession*, peut-on lire parfois une manière d'aveu:

«Et moi, moi qui prétends à l'objectivité, suis-je bien assuré d'être objectif, mes déceptions n'empoisonnent-elles quelquefois mes thèses? Si j'avais dès l'abord trouvé l'éditeur, que je cherche, et les critiques providentiels, qui m'eussent découvert, sans parler des lecteurs admiratifs et complaisants, aurais-je médité sur une décadence au lieu de profiter de ses derniers éclats<sup>118?</sup>»

Peut-être n'est-il donc pas exagéré d'attribuer à ces déceptions quelques uns des propos les plus insoutenables des écrits intimes, en gardant à l'esprit que l'amertume mise à part, Caraco est d'abord affligé d'un tempérament par ailleurs très misanthrope. Ce qu'il hait par-dessus tout, c'est la plèbe, la populace, celle à laquelle il se confronte au cours de ses promenades dans la capitale, et il se trouvait que les populations de Paris les plus affligées par la pauvreté, dans les décennies suivant la guerre et les affres de la décolonisation, étaient composées d'immigrants venus du Maghreb et d'Afrique subsaharienne. Confronté à cette masse populeuse en particulier, c'est sur elle que Caraco déverse son fiel. Car sa haine n'est jamais dirigée vers l'étranger en tant que tel, en lequel d'ailleurs il se reconnaît, lui qui fut davantage citoyen d'une langue que d'un pays. Caraco goûte la société de gens cultivés, n'importe leur origine ethnique, qu'il a pourtant peu d'occasions de fréquenter. Cela peut sembler curieux après ce que l'on vient de dire, mais Caraco aime la diversité des caractères, les meilleurs souvenirs dont il offre le récit en sont richement colorés, et c'est au contraire la grisaille des foules vulgaires qu'il abhorre:

«Je me promène en ce moment rue de la Grande Armée, Maillot, saint Ferdinand, boulevards de Ceinture et Malakoff. Rues sales, maisons noires, édifices hideux et gens ignobles à plaisir, on se croirait au fond de Buenos-

---

118 *MC*, p.133.

Ayres, beaucoup de restaurants et peu de librairies, nombre infini de magasins de pièces de rechange<sup>119</sup>.»

Ou encore:

«L'on se déplace à cette heure en troupeau sous la houlette d'un berger, et c'est le meilleur moyen d'apprendre à ne voir que ce que l'on vous montre. Quel amoureux du beau se hasarderait-il jamais à suivre les brebis en marche<sup>120</sup>?»

L'on peut ajouter que Caraco n'épargne vraiment à aucun groupe ethnique son acrimonie lorsqu'il lui paraît la mériter<sup>121</sup>: bien qu'étant lui-même blanc, juif et l'auteur de textes rassemblés sous le titre d'*Apologie d'Israël*, il n'hésite à dire son dégoût du tour vulgaire que prennent à ses yeux certains Juifs qu'il a rencontrés au cours de sa jeunesse errante ou au nombre des fréquentations de ses parents, si ce n'est certains membres de sa propre famille, ainsi qu'en témoigne ce passage du *Journal d'une année*:

«Les gens de ma famille maternelle étaient des Youtres russes [...]; une cousine nihiliste, paraît-il, lançait des bombes au fond de la Moscovie; M. le Père de ma mère était un déserteur [...]. Le frère de Madame Mère? Un personnage d'un ghetto de Scholem Ash, un malheureux petit bourgeois, imprévoyant, désordonné, rêveur et comme ses pareils lugubre s'il n'était frivole, frivole s'il n'était lugubre, laid, ayant une femme laide, des amis laids et vivant laidement dans une rue plus laide. Je n'aimais pas cet oncle, ce que l'on mangeait à sa table me donnait la nausée, il me rendait antisémite, mais je lui dois beaucoup, il me servit de repoussoir, il me montra ce qu'il ne faut pas être: un déchu languissant à la surface de soi-même au lieu de se couper la gorge.<sup>122</sup>»

Les traits physiologiques à l'honneur ne dépendent que de la domination politique du moment, celle d'un peuple favorisée par les circonstances. Ainsi Caraco, pressentant la possibilité pour la Chine d'un avenir favorable sous cet aspect, commente:

«Je pense qu'un Blanc chauve et poilu comme un ours, muni de barbe et de moustache, avec de gros sourcils, un grand nez et beaucoup de rides est le plus

---

119 *JA*, p.46.

120 *MC*, p.62.

121 Dans la table des matières de *RC*, abondamment pourvue de résumés des parties qui composent l'ouvrage, l'on peut lire (p.403) au sujet du chapitre «Sur l'inégalité des races»: «La masse des humains, n'importe la couleur, se vaut, c'est un ramas de pauvres avortons.»

122 *Op. cit.*, p.229.



laid des hommes: il faut, pour l'admirer, infiniment de complaisance et malgré ce, la bête n'a jamais manqué d'admirateurs, elle en aura sans doute moins, si les Chinois deviennent quelque jour les maîtres<sup>123</sup>.»

Un peu plus loin et dans la même veine, il moque le ridicule des préjugés racistes et montre avec quelle facilité ils se peuvent retourner:

«L'on sait que les Blancs puent et plus précisément qu'ils sentent le cadavre, les Noirs ont un relent de graisse, les Jaunes et leurs cousins d'Amérique paraissent souvent inodores: cela confère à ces derniers un brevet d'aristocratie, que ne démentent le grain de leur peau ni la finesse de leurs mains. On parut l'ignorer, quand ils étaient faibles, ils nous rafraîchiront peut-être la mémoire en temps et lieu, nous nous étonnerons de bonne foi de le rapprendre, ces détails subalternes ont de l'importance, la masse des humains y paraît très sensible, [...] elle se voue à mériter un châtement qui ne lui manquera jamais<sup>124</sup>.»

Ainsi Albert Caraco, dans l'intime de ses journaux, se montre sous le jour d'un raciste virulent, mais condamne par ailleurs le racisme en tant qu'idée et système de pensée intenable: c'est une «vérité charnelle» mais qui advient nécessairement parce qu'elle adhère à l'animalité de la nature humaine. Elle est un prétexte à la haine et, en tant qu'homme, Caraco y est en proie et n'en fait pas mystère; en tant que philosophe cependant, il s'efforce à l'objectivité et ainsi à la contradiction de son penchant naturel.

Pour remédier au racisme, s'ouvrent deux possibilités. La première, et de loin la meilleure selon lui, consiste en le métissage universel; la deuxième en l'étanchéité des frontières, chaque peuple vivant replié sur lui-même en vase clos. Malheureusement, cette dernière option n'est plus possible dans un monde «œcuménique», c'est-à-dire, selon la terminologie caracienne, mondialisé, globalisé, dans lequel les peuples sont irrémédiablement en contact et amenés à des échanges économiques, culturels et migratoires permanents. Et quant à la première, tous s'y refusent, préférant l'esprit

---

123 RC, p.191.

124 RC, pp.191-192.

provincial tourné vers ses particularismes plutôt que l'esprit universel reconnaissant à l'être méritant sa valeur indépendamment de son aspect et de son origine. Ainsi languissons-nous toujours à mi-chemin de l'humanisme véritable, et Caraco pointe à cet égard l'échec patent des religions à unir les hommes, et de l'Église catholique au premier rang, dont il n'a de cesse de faire remarquer que son antisémitisme (ou anti-judaïsme ainsi que l'on préfère parfois en parler charitablement) disqualifiait d'office sa prétention à l'universalité<sup>125</sup>, talonnée en cela par l'Islam. Les religions chrétienne et musulmane sont en effet dans une situation problématique en tant qu'elles sont issues du judaïsme et prétendent s'y substituer, mais ne réussissent à l'anéantir. Elles tiennent pour Caraco d'un mélange mal réussi entre le judaïsme et le paganisme et sont en cela vouées à échouer. Caraco en effet, Juif par ascendance mais que sa réflexion sur l'histoire et l'humanité a rendu foncièrement athée, estime qu'un retour au paganisme originel est souhaitable pour sortir ces deux religions de l'équivoque dans laquelle elles évoluent et qui les fait manifestement manquer le but qu'elles se proposent, c'est-à-dire unir l'humanité sous la bannière d'une même foi, car l'humanité incline davantage à la foi en les «vérités charnelles», ces «détails subalternes» qui frappent l'œil et se voient ainsi revêtues d'une substantialité qui manque aux dogmes abstraits et aux vertus impraticables.

## 4.2 La misogynie

«Les femmes qu'on voit à Paris, à quoi ressemblent-elles? À rien, et depuis qu'elles ont cessé d'être élégantes, leur charme s'est évanoui. [...] Qu'est-ce qu'une "petite femme"? Une guenon, cela cherche à vous éblouir à coups de fards, de draperies savantes et de grimaces empruntées<sup>126</sup>[...].»

---

125 «L'Église fut toujours raciste, elle n'osa jamais figurer Jésus ni Marie en Juifs, cette prudence ne lui sera jamais pardonnée, mît-elle des Juifs à sa tête: elle a mieux fait que Pierre, elle a renié non pas trois, mais plusieurs millions de fois la Maison de Jésus, ses reniements et sa substance se confondent.» *RC*, p.267.

126 *JA*, p.34.

C'est là un autre aspect de la personnalité déroutante de Caraco, un autre paradoxe de son œuvre qui a certainement peu de chances de la rendre populaire à l'heure des *gender studies*. Il faut pourtant ici introduire la même distinction que nous avons établie pour la question du racisme entre les textes proprement philosophiques et les textes personnels, et il n'est pas toujours aisé de séparer clairement les deux, puisque les textes intimes préparent les œuvres philosophiques et ces dernières sont à leur tour ré-envisagées dans les premiers. S'agissant de la misogynie de Caraco, l'on pourrait être tenté de soumettre son œuvre à la psychanalyse en s'appuyant des poèmes en prose de *Post mortem*, où apparaissent les sentiments ambigus et contradictoires de l'auteur pour sa mère, afin d'en faire une grille de lecture commode pour décrypter les soubassements de *L'ordre et le sexe*, de *La luxure et la mort* ou encore du *Supplément à la Psychopathia sexualis*. Mais il nous paraît hasardeux (bien que cela puisse éventuellement être pertinent dans une autre perspective) de nous soumettre à cet exercice dans le cadre d'une introduction à la pensée caracienne: en premier lieu parce que la personnalité d'un auteur déborde évidemment ce qu'il en veut bien livrer dans ses textes, ensuite parce que Caraco lui-même était loin d'être ignorant en matière psychanalytique, ayant volontiers pratiqué les travaux de Freud et Jung, qui plus est dans le texte original, et n'ayant manqué de lucidité sur sa propre psyché (il lui arrive parfois, dans les journaux et semainiers, de livrer le récit de rêves qu'il fait suivre de leur analyse<sup>127</sup>, ou bien en effet, dans *Post mortem*, de se pencher assez froidement sur le rôle que sa mère put jouer dans sa construction intellectuelle<sup>128</sup>).

La misogynie de Caraco peut être vue du même œil qu'une partie de son racisme, à savoir comme une simple occurrence particulière de sa misanthropie d'ordre général.

---

127 Cf. par exemple *JA*, p.11.

128 *PM*, p.71, par exemple.

Mais plus encore que cela, elle constitue un lien de parenté très fort, que nous avons déjà évoqué, avec le gnosticisme: moins qu'une dépréciation des femmes, c'est davantage une dépréciation de la sexualité et de la procréation qui informe son dédain et sa hargne. Sa misogynie n'est pas moins virulente (et parfois terriblement grossière dans son raffinement stylistique) que sa haine des pères de famille besogneux, doublement coupables à ses yeux d'être pauvres et d'infliger leur pauvreté à leur progéniture qui s'en serait bien passée. Très souvent aussi, ce dégoût est mêlé d'une teinte de pitié condescendante pour les êtres qui se trouvent sous l'emprise d'un instinct implacable que leur intelligence échoue à reconnaître comme tel et après lequel ils pendent comme la marionnette à ses fils:

«On me reprochera de n'avoir pas aimé, ce qui ne semble pas faux et Stendhal dirait que j'ai l'âme "atroce" et des vertus "comiques". L'amour est une folie approuvée, les passions sont bonnes (au dire de MM. les rabbins, très désireux de voir multiplier le peuple élu sans lassitude) et voilà ce qui m'en éloigne, je sens le nez de l'ordre — le plus militant! — après le maujoint de ces dames, l'amour est "SOZIAL", la queue et le devoir marchent sur une même ligne, on couche à trois où l'on fut deux et le troisième veille! Ou l'on est seul ou légion, la solitude à deux n'existe pas.<sup>129</sup>»

Car l'individu, s'il lui était loisible d'y réfléchir, verrait bien plutôt que son intérêt privé serait de rester sourd aux sollicitations de la chair qui souvent lui valent de se retrouver responsable de la subsistance d'une famille alors qu'il lui était déjà difficile d'assurer la sienne propre. La procréation, indépendamment des considérations proprement démographiques abordées plus haut, apparaît aux yeux de Caraco comme un gaspillage de l'énergie et du talent, l'esprit se dissolvant dans la multiplication des corps. Car la continence est aussi pour lui un acte de rébellion de l'individu contre ce qui le nie, à savoir lui-même en temps qu'il est un corps. Il ne peut donc s'affirmer que contre lui-même lorsqu'il s'affirme contre l'espèce et par conséquent la liberté,

---

129 *JA*, p.227.

paradoxale selon cette caractérisation, est un acte à la fois négatif et douloureux, désespéré puisqu'il se sait vain, et en ce sens tragique. Mais c'est aussi la manière la plus radicale de s'affirmer comme humain, comme être complet. Si le salut est dans le refus de la chair, dont nous sommes faits et dont nous échouons à sortir, il est éminemment contradictoire, voire n'a aucune existence, et d'ailleurs Caraco finit par le récuser complètement comme figurant au nombre des idées fausses: il n'y a pas de salut. Alors pourquoi s'infliger l'ascétisme? Pour celui qui par sa complexion naturelle se trouve être lucide malgré soi, pour le philosophe ou le saint, pour celui en somme qui veut «se rendre personnel» et met en ce dessein sa raison de vivre, l'ascétisme est la seule option, car il le sait, les raisons de vivre valent mieux que la vie même, mais sa lucidité l'empêche d'embrasser celles que lui proposent les idéologies de masse. Caraco ne préconise pas du tout pour la masse le renoncement et la continence qu'il fit siens et qui ne valent que parce qu'ils sont librement choisis. Pour la masse, ou bien elle adoptera une nouvelle morale qui ne comprimera pas ses pulsions par un ascétisme qu'elle ne peut mettre en pratique, ou bien elle se rendra fanatique, les pulsions inassouvies nécessitant un dérivatif et, se rendant fanatique, laissera le champ libre à une nouvelle catastrophe, à la mesure de ses moyens cette fois, c'est-à-dire très probablement définitive.

Aussi l'objet du désir sexuel apparaît comme une menace pour l'homme qui s'attelle à la voie de l'esprit, mais au contraire Caraco estime qu'une femme philosophe gagne dans l'érotisme (l'érotisme et non la sexualité reproductrice) ce qu'un penseur mâle y perd en s'y dissolvant:

«Femme qui sent, femme qui pense; femme qui pense, femme qui voudrait bien sentir. De là ce refus que nous opposâmes tant de générations à leurs lumières et l'obligation que nous leur fîmes de paraître aveugles, de vivre en-deçà d'elles-mêmes et de vieillir inconsolables.

[...] Droit et plaisirs se tiennent infailliblement, quand nous parlons des femmes, nous nous sommes punis de les avoir mutilées, nous avouons qu'il est plus de sagesse en leurs plaisirs qu'en nos renoncements, plus de mesure et plus d'économie, et que le monde paye avec usure ce que les hommes se retranchent<sup>130</sup>.»

Les haines de Caraco sont ainsi loin d'être univoques, il les cultive et les réprime tout à tour, la clarté perdant parfois ce qu'elle cède à la profondeur dans l'élaboration d'une vision de l'univers aussi complexe que son objet. Il importe tout à la fois de ne pas les prendre à la légère et de ne pas s'empêcher non plus de voir derrière l'outrance des formules la pertinence des analyses.

### 4.3 Les formes comme remède

«[L]a politesse est mon climat [...]. On n'imagine à quel point je me vide de moi-même en abordant les autres, cela me permet de les écouter sans lassitude et comme la plupart éprouvent la démangeaison de parler inlassablement de leur personne, se plaignant, s'épanchant, se vantant, s'exhalant, s'approuvant et se contemplant, j'ouvre à leur complaisance une carrière sans limites. Aucun ne m'a jamais sondé, ma politesse les désarme et tellement que ceux qui formaient dessein de me connaître, oublient que je suis là, pour ne plus m'entretenir que de leur monade, enfin je me sens, malgré moi, leur confesseur et quand ils m'ont rassasié de platitudes, ils pensent que j'ai de l'esprit<sup>131</sup>.»

Après un tel exposé de l'estime en laquelle Caraco tient l'être humain, il peut sembler on ne peut plus paradoxal d'insister sur ce thème de la politesse qui revêt pour lui, peut-être étonnamment, une importance capitale. Mais ce n'est là qu'une fausse impression. En effet, si l'humanité est à ce point misérable en son fond même, la politesse, la courtoisie, les bonnes manières — c'est-à-dire les formes — en sont un remède possible, un pis-aller qui peut rendre la vie en société, sinon paisible ou agréable, du moins supportable. L'intérêt des formes est qu'elles n'engagent à rien, qu'elles ménagent les sentiments et le for intérieur, qu'elles n'exigent pas pour être

---

130 *LM*, p.27.

131 *MC*, p.58.

pratiquées d'implication émotionnelle ni sentimentale: pour le dire de manière triviale, elles ont l'efficacité d'un cache-misère, elles sauvent les apparences, et lorsque les êtres n'ont aucune profondeur, ne peuvent-elles se substituer à un salut impossible? C'est ce qui fait préférer à Caraco une courtoisie rigide, voire quelque peu froide ou affectée, à une éthique impossible de l'amour du prochain. Ainsi admirait-il la Chine des Ming qui porta à son sommet la ritualisation du protocole courtisan, et préférerait-il le diptyque extrême-oriental de l'honneur et de la honte au modèle judéo-chrétien qui oppose la vertu au remords. L'intérêt de la politesse est qu'elle permet la tolérance sans jamais le céder à la complaisance vers laquelle elle aurait tendance à glisser, car sa fin n'est pas la franchise mais au contraire l'ordre et, selon Caraco, l'ordre le moins injuste qui se puisse concevoir puisque les formes ne préjugent des opinions des particuliers, quelles qu'elles soient, ni de leur nature. Il décrit la politesse comme l'art de garder les hommes à distance, qui les prend comme ils sont, et vise à les ménager les uns les autres. La véracité et la sainteté n'ont rien à y voir. Du confucianisme, Caraco retient le caractère pragmatique qui prend l'homme tel qu'il est, un être soumis d'abord à ses désirs<sup>132</sup> et qu'il convient de tenir en respect si l'on veut l'harmonie sociale qui lui offre la possibilité de se montrer sous son meilleur jour et de faire s'épanouir les arts et les sciences. Ainsi, l'impression d'une contradiction chez Caraco entre son désir d'objectivité (celui de s'en tenir à l'homme réel et non à l'homme rêvé en une abstraction métaphysique) et sa haine du genre humain tel qu'il y est confronté, peut être tempérée par cette valorisation des formes pour elles-mêmes dans lesquelles il voit finalement l'une des meilleures réalisations de l'esprit humain dans son effort pour composer avec le réel.

---

132 Cf. par exemple *Les entretiens de Confucius*, IX, 18, tr. fr. P. Ryckmans, Gallimard, Paris, 1987: «Le Maître dit: "Je n'ai jamais vu quelqu'un qui aimât la vertu autant que le sexe."».

Cette accent mis sur la civilité peut néanmoins se voir comme un pendant au rejet des valeurs démocratiques et à la nostalgie d'un modèle de société hiérarchisé du type de celle d'Ancien Régime. L'un des torts de la démocratie, à ses yeux, est de tromper les masses en leur proposant des espoirs irréalisables de bonheur et de liberté par l'égalité, laquelle ne peut prétendre à autre chose qu'à demeurer un vœu pieux. Caraco estime qu'il ne faut pas illusionner les simples, sans quoi on les voue à la barbarie (c'est ce mécanisme qui d'après lui conduit notamment, nous l'avons vu, au racisme et au fanatisme); pour lui les simples se doivent de rester humbles, mais la simplicité ne se doit déduire que de la hauteur de leur sensibilité (laquelle s'exprime dans les œuvres qu'elle produit) et non de leur origine sociale, qui leur échoit par accident. Il consacra à la question de la politesse un ouvrage entier, *Le galant homme: un livre de civilité*<sup>133</sup>, malheureusement épuisé à ce jour. Mais l'on trouve dans ses autres textes des réflexions précieuses sur le sujet, comme les notes «Sur l'art de vivre» disséminées dans le *Semainier de l'incertitude*. En 1968 en effet, s'il n'approuvait pas vraiment les désordres en sachant cependant qu'ils advenaient nécessairement, il se désolait assez de voir dans les universités des jeunes gens désargentés et quelquefois assez bien pourvus d'esprit face à des élites que le leur ne justifiait pas toujours de la position qu'elles occupaient. Néanmoins, il ne faut pas voir en lui un héraut de la lutte sociale:

«Je me résume: ou l'on consent, ou l'on ne consent pas, le philosophe est l'homme qui ne revendique rien, les droits de l'Esprit lui suffisent, il laisse au rêveur son "Pourquoi pas moi?" suivi du "Que feriez-vous si vous étiez moi?", le philosophe admet la différence, en fût-il la victime, le philosophe n'aura pas besoin d'être sauvé, car il sait mourir à temps et vivre comme s'il devait toujours mourir, ce sont deux bagatelles dont les rêveurs ne s'aviseront pas.<sup>134</sup>»

La récusation de l'idée de salut paraît finalement un axe capital sur lequel

---

133 Neuchâtel, À la Baconnière, 1967; rééd. Lausanne, L'Âge D'Homme, 1979. Les deux éditions sont malheureusement introuvables à l'heure où nous écrivons.

134 *SI*, p.37.



s'articule presque toute la philosophie de Caraco. Ne voit-il pas en effet dans le salut ce fil d'araignée pendant de la porte des enfers et narguant les damnés qui, depuis le fond des ténèbres, s'entre-déchirent pour s'en saisir dans le vain espoir d'échapper à leur condition? Son anticléricalisme voit en lui la racine des excès de la religion, le vent qui souffle sur le feu des besoins des êtres de chair, le tenseur des ressorts sanglants de l'histoire. Mieux vaudrait frapper d'anathème cette folie et organiser l'enfer: la gnose de Caraco prend des atours lucifériens, car il est inutile de tourner encore ses regards vers le paradis perdu. L'idée du progrès, qui n'est qu'un avatar de l'idée du salut, oppose ses rêves au réel et y appose sa marque en ne parvenant à améliorer l'homme; autrement dit, il est un échec sans cesse renouvelé.

L'on se trouve ici en présence, avec le thème des formes, de conceptions qui rappellent beaucoup le principe stoïcien du rôle que chacun doit tenir selon les forces qu'il découvre en soi et qui déterminent la place que la nature lui assigne<sup>135</sup>, et la mort de Caraco n'est pas sans rappeler celle de Zénon telle que Diogène Laërce la rapporte<sup>136</sup>. Ne pas s'accrocher à sa vie au-delà du temps nécessaire à la réalisation de son rôle, telle est la suprême politesse selon Albert Caraco. C'est aussi le sens profond de la formule redondante dans les textes caraciens, «se rendre personnel». Se rendre personnel, ce n'est pas seulement se cacher derrière un masque mal ajusté (*persona*), au niveau duquel on peine à se hausser et qu'on s'épuise psychologiquement à maintenir en place face à la société, c'est surtout trouver le bon masque, celui de son propre rôle que l'on endosse volontairement, dans lequel on trouve des raisons de vivre et que l'on est prêt à jouer jusqu'à son terme. Le rôle tient de l'archétype, et celui que Caraco fit sien, non

---

135 Cf. Épictète, *Entretiens*, II, vi, 3: «Il est bien de connaître tes facultés et tes propres forces, pour garder ton calme et ne pas être mécontent si d'autres te sont supérieurs en des activités pour lesquelles tu n'es pas fait.», tr. fr. É.Bréhier revue par P.Aubenque, in *Les stoïciens*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1962, p.893.

136 VI, 28, *op. cit.* p.809.

sans une certaine souffrance, fut donc, nous pensons pouvoir l'affirmer sans exagération, celui du «seul contre tous» qui est, comme le dépeint M.Philippon,

«un *Imprécateur*: il vocifère inlassablement à contre-courant, il s'oppose frontalement et insolemment à un *Zeitgeist* qu'il exècre, il s'époumone à proclamer des valeurs que l'on dirait aujourd'hui "inaudibles" pour une masse qui ne pourra que l'écraser, le ridiculiser, l'oublier. Mais qu'importe: il ne peut pas se taire. Il s'adresse avec hostilité à un public qui est radicalement hostile; il en appelle avec virulence aux hommes, contre ce que ces mêmes hommes sont devenus. Posture très inconfortable qui tient du prophète solitaire et du Savonarole sans soutiens<sup>137</sup>.»

---

137 M.Philippon, «Seul contre tous», communication faite au séminaire «Parrhésia» de V.Laurand le 16 mai 2013 à l'Université BordeauxIII, URL: <https://sites.google.com/site/lesitedemichelphilippon/seul-contre-tous>. M.Philippon envisage trois exemples de la figure du «seul contre tous» (Rousseau, Bloy et Céline) dont Caraco nous paraît pouvoir être un cas très significatif, d'après les éléments que nous venons d'évoquer à son sujet.

## **5 Conclusion provisoire**

Nous ne saurions nous montrer trop prudent en concluant cette étude, essentiellement introductive, sur Albert Caraco, le commentaire de cette œuvre n'en étant encore qu'à son prélude. Nous avons cherché à en présenter les traits qui nous paraissent les plus significatifs, les plus notoires, ceux qui en premier lieu frappent l'attention du lecteur et parfois le choquent, ceux qui, partant, peuvent le pousser à rejeter sans plus d'examen ces textes dont on admettra aisément qu'ils soient, pour certains, à même de susciter une réaction de dégoût si l'on ne s'en tient qu'au fragment que l'on a sous les yeux sans prendre la peine de le considérer comme un élément dans l'économie totale d'une pensée complexe, riche et unifiée mais aussi terriblement exigeante, qui requiert en premier lieu une certaine patience dans la lecture qui suppose que l'on en accepte les particularités (lexicales, grammaticales, mais aussi celles de la ponctuation, qui se révèle quelquefois déconcertante, des périodes dont elle se compose) pour accéder enfin à son fond substantifique, qui lui aussi tend à heurter les convenances, non sans raisons. Caraco se voulait à sa manière un héritier de Nietzsche; n'ayant de son vivant rencontré presque aucun auditoire, il s'attendait à ce que sa pensée demeure incomprise de ses contemporains mais aussi à ce que l'avenir la conforte, la postérité lui offrant les lecteurs et critiques qu'il eût souhaité d'avoir. Et certes, la pérennité d'idées fausses telles que les thèses racistes et les fanatismes de toutes sortes qui naissent de leurs multiples déclinaisons, en même temps que la détérioration constante du monde naturel, ne sont pas pour lui ôter une certaine légitimité, même si l'on tient à lui reprocher parfois le mauvais goût de quelques unes de ses formules.

Philosophie, littérature et prophétisme: chacune de ces trois dimensions de l'œuvre

caracienne mériterait, à la vérité, une étude à part entière, mais nous espérons avoir donné une idée aussi précise que possible de la place qu'elles y occupent. Prophète ou visionnaire, Caraco le fut en un certain sens, dans son refus de tout engagement qui lui permit d'embrasser l'histoire et le monde, d'en contempler la marche depuis la retraite qu'il s'imposait et, de cette hauteur, d'en distinguer un horizon effroyable qu'il dépeint à l'envi dans son *Bréviaire du chaos*, manuel de désespérance qu'il réservait à une époque — la nôtre — où les ressorts du devenir, tendus par tant de siècles de course folle et absurde, seraient au moment d'exploser en une formidable apocalypse qui mettrait un terme à l'histoire, d'une manière ou d'une autre. Et ainsi que les listes de malédictions et de bénédictions du Deutéronome (ch. XXVIII), il laisse entrevoir une ouverture: ou bien l'anéantissement, ou bien l'apocatastase, retournement dialectique à un état pré-historique, l'esprit humain rentrant en soi-même et mettant fin à l'opposition conflictuelle entre le changeant et le persistant, entre lui-même et la nature et, en lui-même, entre la femme et l'homme. Caraco y croyait-il vraiment? Sa fin permet d'en douter.

S'agissant de l'aspect littéraire de l'œuvre, nous nous sommes efforcé de donner un aperçu de la causticité incisive et impitoyable du style caracien. Amoureux de la forme classique, Caraco voyait d'un œil défavorable l'évolution de la langue qu'il s'était choisie, elle lui semblait une déliquescence, et ses textes sont peut-être le dernier exemple de maîtrise parfaite et, il est vrai, plutôt mécanique, d'un idiome autrefois épris d'objectivité; l'on peut comparer son jugement à celui de Cioran<sup>138</sup> ou de Leopardi<sup>139</sup>, qui voyaient dans ce caractère plutôt une limite de la langue artificiellement construite par le Siècle des Lumières que la suprême expression de son génie ainsi qu'il apparaît à

---

138 Cf. par ex. *Histoire et utopie*, in *Œuvres*, op. cit., pp.979-980.

139 Par exemple dans *Zibaldone*, tr. fr. B.Schefer, Éditions Allia, Paris, 2003, pp.[46] ou [50] dans la numérotation originale.

Caraco, et certainement le rapport entre une langue et la pensée qui y prend forme n'est-il pas anodin. Mais, en dépit de ce désir de se vider de soi-même dans l'écriture, on ne peut manquer d'être frappé de l'affirmation farouche de cette individualité façonnée par le plurilinguisme et le voyage forcé, par une pathologique lucidité et une ambition déçue. Une étude littéraire académique trouverait peut-être quelque profit à s'intéresser à cette œuvre et à en analyser la forme.

Nous renoncerons pour l'heure à faire entrer de force Albert Caraco dans quelque une des traditions philosophiques de la période contemporaine. Il n'adopte véritablement le jargon d'aucune école, son langage lui est tout à fait propre, et si l'on relève de temps à autre l'influence de tel ou tel, force est de constater que la rumination par laquelle il lui fallut passer lui aura fait prendre un tout autre aspect et qu'elle aura été soigneusement intégrée à l'univers complexe qu'est la mécanique intellectuelle caracienne. Nous nous bornerons à former le vœu que d'autres veuillent bien nous assister dans sa décortication et dans l'examen de ses rouages.

## 6 Bibliographie

### 6.1 Œuvres de Caraco par ordre alphabétique (avec abréviation des titres) utilisées pour cette étude

- *BC: Bréviaire du chaos*, Lausanne, L'Âge d'Homme, «Revizor», 2014 (première édition 1982).
- *ER: Écrits sur la religion*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1984.
- *ELEH: Essai sur les limites de l'esprit humain*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1982.
- *JA: Journal d'une année (octobre 1957 – octobre 1958)*, L'Âge D'Homme, Lausanne, 2006.
- *LCA: Le livre des combats de l'âme*, Éditions de Boccard, Paris, 1949.
- *LM: La luxure et la mort*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1968.
- *MC: Ma confession*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1975.
- *OS: L'ordre et le sexe*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1970.
- *PM: Post mortem*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2012 (première édition: 1968).
- *RC: Les races et les classes*, L'Âge D'Homme, Lausanne, 1967
- *SI: Semainier de l'incertitude*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1994.
- *TH: Le tombeau de l'histoire*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1976 (première édition À La Baconnière, Neuchâtel, 1966).

### 6.2 Articles et sites Internet consacrés à Albert Caraco

- Deniel-Laurent (B.), «Caraco, l'imprécateur», septembre 2001, URL:

<http://albertcaraco.free.fr/caracolimprecateur.htm>, dernière consultation le 12/10/2013.

- Jaccard (R.), «Le nihilisme apocalyptique d'Albert Caraco», 8 avril 2013, URL: <http://www.rolandjaccard.com/blog/?p=3487>, dernière consultation le 20/08/2013.
- Lambert (L.), «Philosopher... sur le mode despotique», source inconnue, URL: <http://albertcaraco.free.fr/philosophermodedespotique.htm>, dernière consultation le 12/10/2013.
- Nucéra (L.), «Les agonies d'un réprouvé», *Le Monde*, vendredi 4 mai 1984, URL: <http://albertcaraco.free.fr/agoniesdunreprouve.htm>, dernière consultation le 12/10/2013.
- Saenen (F.), «Albert Caraco, entre nausée et gnose», communication prononcée dans le cadre du colloque sur le thème «Le dégoût. Histoire, langage, politique et esthétique d'une émotion plurielle», organisé par le Centre Interdisciplinaire de Poétique Appliquée de l'Université de Liège et qui s'est tenu les 23 et 24 mai 2013, URL: <http://albert-caraco.blogspot.fr/2015/01/albert-caraco-entre-nausee-et-gnose.html>, dernière consultation le 29/01/2015.
- Silberstein (J.), «Nous roulerons unis dans les ténèbres», (extrait de *La promesse et le pardon*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1986), URL: <http://albertcaraco.free.fr/silberstein.htm>, dernière consultation le 12/10/2013.
- «La sexualité selon Caraco», texte publié dans *Le Matin* du jeudi 25 août 1983 par JPI-A, URL: <http://albertcaraco.free.fr/sexualiteseloncaraco.htm>, dernière consultation le 12/10/2013.
- *Studia caracoana*, site internet de P. Billé (bibliothécaire au département

Langues, littératures et civilisations ibériques et ibéro-américaines de l'Université Bordeaux Montaigne), rassemblant études, extraits d'œuvres de Caraco et traductions de passages depuis l'espagnol et l'anglais. URL: <http://caraco.canalblog.com/>.

- *Société des lecteurs d'Albert Caraco*, créé et administré par B.Daniel-Laurent et F.Saenen dans le même but, où l'on trouvera la plupart des articles précités. URL: <http://albert-caraco.blogspot.fr/>, dernière consultation le 29/01/2015.

### 6.3 Autres ouvrages et articles

- Anders (G.), *L'obsolescence de l'homme, Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, tr. fr. C.David, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances et Éditions Ivrea, Paris, 2002. On peut rapprocher de ce texte l'*Essai sur les limites de l'esprit humain* dans lequel Caraco, partant d'un constat semblable à celui d'Anders au sujet de l'écart entre l'humanité et les produits de la technique, en tire des conclusions fort différentes, presque optimistes, quoique dans une perspective assez éloignée.
- Avery (J.), «Malthus's Essay on the Principle of Population», Institut H.C.Ørsted, Université de Copenhague, article du 31 mai 2005, URL: <http://www.learndev.org/dl/MalthusEssay-Avery.pdf> (dernière consultation le 05/02/2015). Pour une vue d'ensemble de la constitution de la pensée de Malthus, appuyée de quelques exemples qui semblent la confirmer (notamment le cercle vertueux socio-économique de la Scandinavie lié à un faible taux de fécondité).
- Bartlett (A.A.), «Is there a population problem?», article publié dans *Wild Earth*, Richmond, Vermont, États-Unis, Vol. 7, No. 3, Automne 1997, pp. 88-90, URL:



<http://www.albartlett.org/articles/art1998sep09.html> (dernière consultation le 08/09/2014).

- Beauvoir (S.de), *Le deuxième sexe I*, Gallimard, Paris, 1976.
- Beech (H.), «Why China Needs more Children», *Time*, 2 décembre 2013, p. 18.
- Buttex (M.) (tr.), *108 Upanishads*, Dervy, Paris, 2012 (première traduction française intégrale des Upanishads).
- Charbit (Y.) et Gaimard (M.), *La bombe démographique en question*, PUF, Paris, 2015. Les auteurs affirment vouloir écarter les thèses malthusiennes et néo-malthusiennes mais accumulent curieusement nombre d'arguments qui paraissent plutôt les conforter. Les raisons qu'ils avancent pour expliquer la baisse de la fécondité (en Iran notamment, cf. ch.3) pourraient très bien être vues comme la confirmation d'un changement de sensibilité au sens où l'entend Caraco, dans l'effort de l'homme pour se hausser à l'esprit de ses moyens.
- Cioran (E.), *Œuvres*, Gallimard, «Quarto», Paris, 2007. On portera une attention particulière à *La chute dans le temps* (pp. 1069-1158) et au *Mauvais démiurge* (pp. 1167-1259), dans lesquels l'influence gnostique, dont on trouve la coloration sous la plume de Caraco, est très sensible.
- Descartes (R.), *Discours de la méthode*, Flammarion, « GF », Paris, 2000.
- Diamond (J.), *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed*, Penguin Books, New York, 2011 (première édition 2006). Voir spécialement les chapitres 2, «Twilight at Easter», pp.79-119, et 10, «Malthus in Africa», pp. 312-328.
- Dias (E.), «A Change of Heart», *Time*, 26 janvier 2015, pp. 30-34. Autre possible exemple contemporain de changement de la sensibilité.

- Dupré (J.), *Catharisme et chrétienté, la pensée dualiste dans le destin de l'Europe*, La Clavellerie, Chancelade, 1999. Le chapitre 14, «Du judaïsme à Jésus, par le dualisme essénien», particulièrement, illustre l'amorce d'un changement de sensibilité et sa répression par l'ordre «mondain».
- Durand (G.), «La gauche peut-elle être malthusienne?», *L'enjeu démographique*, Paris, Éditions de l'A.P.R.D. (Association Pour la Recherche et l'information Démographique), 2005, URL: [http://www.population-demographie.org/pdf/gauche\\_malthusienne.pdf](http://www.population-demographie.org/pdf/gauche_malthusienne.pdf) (dernière consultation le 09/09/2014).
- Freud (S.), *Le malaise dans la culture*, tr. fr. D. Astor, Flammarion, Paris, 2010.
- Hadot (P.) et Tardieu (M.), «Gnostiques», *Encyclopédie thématique* (25 vol.), Encyclopædia Universalis, 2004, volume 4.
- Hegel (G.W.F.), *Phénoménologie de l'esprit*, tr. fr. B.Bourgeois, Vrin, Paris, 2006.
- Hegel (G.W.F.), *Concept préliminaire de la philosophie*, tr. fr. B.Bourgeois, Vrin, Paris, 1994.
- Jung (C.G.), *Psychologie et Alchimie*, tr. fr. Dr R.Cahen, Buchet / Chastel, Paris, 1970.
- Jung (C.G.), *Présent et avenir*, tr. fr. Dr R.Cahen, Le Livre de Poche, Paris, 2012.
- Kant (E.), *Qu'est-ce que les Lumières?*, tr. fr. J.-F.Poirier et F.Proust, Flammarion, Paris, 1991, rééd. 2006.
- Krafft-Ebing (R. von), *Psychopathia sexualis*, tr. fr. É.Laurent et S.Csapo d'après la huitième édition allemande, Camion Noir, 2012. C'est ce texte qui est

contrefait avec humour par le *Supplément à la Psychopathia sexualis* (cf. supra).

Au chapitre III, observations 8 et 9, sont présentés du point de vue médical deux exemples d'«enkratisme» semblable à celui des gnostiques et que Caraco, l'appliquant à soi-même, prône assez souvent sans toutefois le nommer ainsi.

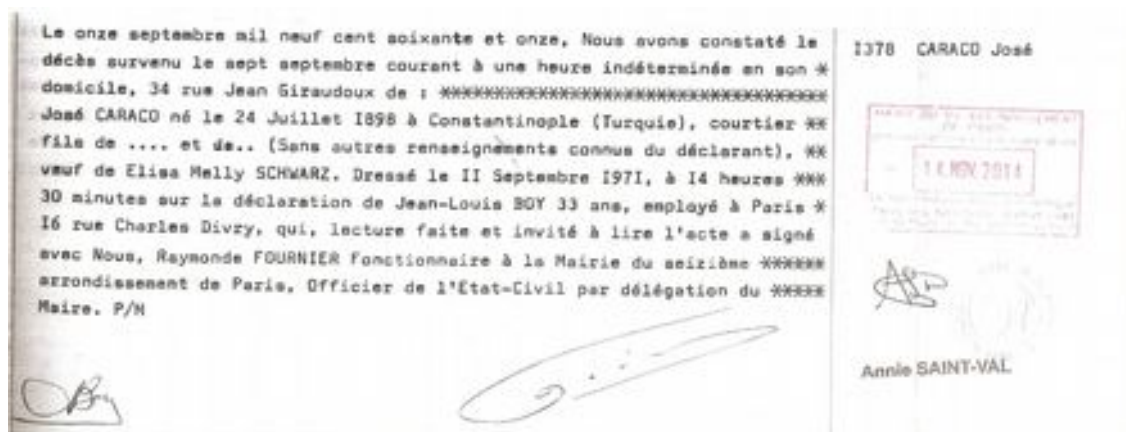
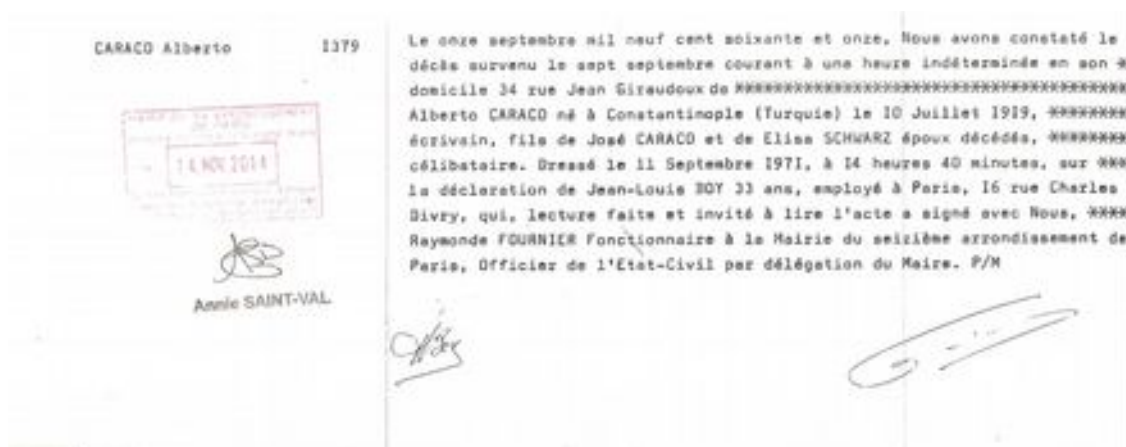
- Laërce (D.), *Vies et doctrines des philosophes illustres*, tr. fr. sous la direction de M.-O.Goulet-Cazé, Le Livre de Poche, Paris, 2009. Voir II, 93 sq, pp. 301-303 et l'Introduction au livre II, pp. 194-196: en-dehors de l'«égalitarisme social» propre aux hégésiaques, le portrait pourrait convenir également pour Caraco.
- Leopardi (G.), *Zibaldone*, Éditions Allia, tr. fr. B.Schefer, Paris, 2003. Un exemple du pessimisme le plus radical, dont on a dit qu'il était précurseur de celui de Schopenhauer, peut être lu, à titre de comparaison avec celui de Caraco, aux pages [4174-4177] (pagination originale).
- Mahé (J.-P.) et Poirier (P.-H.) (dir.), *Écrits gnostiques, la bibliothèque de Nag Hammadi*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 2007. Spécialement, au sujet de l'enkratisme (tendance ascétique qui rejette toute sexualité, y compris au sein du mariage, et condamne par-dessus tout la procréation, œuvre du démiurge imparfait et tyrannique, au motif qu'elle précipite et maintient les esprits dans la matière corruptible et mauvaise), l'*Évangile selon Thomas* (pp.297-332), *Exégèse de l'âme* (pp.467-486; pour ces deux textes, tr. fr. J.-M.Sevrin), le *Livre de Thomas* (pp.487-508; tr. fr. R.Kuntzmann) et, sur les trois races d'âmes (hylique, psychique et pneumatique) le *Traité tripartite* (pp.109-204; tr. fr. L.Painchaud et E.Thomassen), avec leurs notices et l'apparat critique.
- Malthus (T.), *An Essay on the Principle of Population*, Oxford University Press, Oxford, 2004 (texte de la première édition, 1798). Pour le texte de la deuxième

édition, très enrichi, nous nous sommes servi de la traduction française de P.Theil dont on trouve une édition numérique sur le site Classiques des Sciences Sociales, où il semble qu'une erreur se soit glissée sur la page de titre qui indique 1798, alors qu'il s'agit bien de la traduction du texte de 1803. URL: [http://classiques.uqac.ca/classiques/maltus\\_thomas\\_robert/essais\\_population/principe\\_de\\_population.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/maltus_thomas_robert/essais_population/principe_de_population.pdf) (dernière consultation le 14/04/2015).

- Nations Unies, *Annuaire démographique, 2013*, New York, 2014, URL: <http://unstats.un.org/unsd/demographic/products/dyb/dybsets/2013.pdf> (dernière consultation le 26/03/2015).
- Niel (F.), *Albigeois et cathares*, PUF, «Que sais-je?», Paris, 1955, rééd. 2010.
- Nietzsche (F.), *Ainsi parlait Zarathoustra*, tr. fr. G.-A.Goldschmidt, Le Livre de Poche, Paris, 2010.
- Nietzsche (F.), *Le gai savoir*, tr. fr. P.Wotling, Flammarion, «GF», Paris, 1997, rééd. 2007.
- Philippon (M.), «Seul contre tous», communication faite au séminaire «Parrhésia» de V.Laurand le 16 mai 2013 à l'Université BordeauxIII, URL: <https://sites.google.com/site/lesitedemichelphilippon/seul-contre-tous>.
- Schiffter (F.), *Le charme des penseurs tristes*, «Haïr la vie à en mourir», Paris, Flammarion, 2013, pp. 111-130.
- Schopenhauer (A.), *Le monde comme volonté et comme représentation*, tr. fr. A.Burdeau, PUF, «Quadrige», Paris, 1966, rééd. 2006 (MVR). En particulier le livre IV et les chapitres XXXVIII, XLIV et XLV des Suppléments.
- Schuhl (P.-M.) (dir.), *Les stoïciens*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1962..

- Senut (B.), «Hominidés» in *Encyclopédie thématique* (25 vol.), Encyclopædia Universalis, 2004, tome 18, p. 2001.
- US Census Bureau, *World PopClock Projection*, 2014, URL de la version maintenue à jour: <http://www.census.gov/popclock/>, dernière consultation le 31/03/2015. À titre d'illustration.
- Verpoorten (M.), «Leave None to Claim the Land: A Malthusian Catastrophe in Rwanda?», LICOS Discussion Papers, LICOS – Centre for Institutions and Economic Performance, Université catholique de Louvain 29111, 2011. URL: <http://feb.kuleuven.be/drc/licos/publications/dp/dp291.pdf> (dernière consultation le 14/04/2015).

## Annexe 1: actes de décès



Actes de décès d'Albert Caraco et de son père José, aimablement communiqués par la mairie du XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris (où l'on remarque que le prénom enregistré par l'administration est *Alberto*). La cause de la mort nous est indiquée par la note préliminaire de Vladimir Dimitrijević qui figure au début de *Ma confession*, p.10:

«[L]a mort de son père le décide à l'acte qu'il avait envisagé depuis bien longtemps. Au mois de septembre 1971, dans la nuit qui suivit la disparition de son père, Albert Caraco s'est suicidé.

Cette fin, qu'il avait inscrite dans la ligne de sa conduite de mandarin solitaire aux gestes mesurés et impassibles, cachait l'ardeur abyssale de son sentiment tragique de la vie.»

## Annexe 2: ébauche d'un index de l'œuvre caracienne

Abréviations des titres:

- AI → *Apologie d'Israël*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 2004
- BC → *Bréviaire du chaos*, Lausanne, L'Âge D'Homme, coll. «Revizor», 2014
- DS → *Le désirable et le sublime: phénoménologie de l'apocalypse*, Neuchâtel, À La Baconnière, copyright 1952, imprimé en 1953
- ELEH → *Essai sur les limites de l'esprit humain*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 1982
- ER → *Écrits sur la religion*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 1984
- JA → *Journal d'une année*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 2006 (noms propres uniquement)
- LM → *La luxure et la mort*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 1968
- MC → *Ma confession*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975 (écrit en 1970, cf. p. 180)
- OS → *L'ordre et le sexe*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 1970
- PM → *Post mortem*, Lausanne, L'Âge D'Homme, coll. «Revizor», 2012
- RC → *Les races et les classes*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 1967
- SI → *Semainier de l'incertitude*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 1994 (écrit en 1968)
- SPS → *Supplément à la Psychopathia sexualis*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 1983
- TH → *Le tombeau de l'histoire*, Lausanne, L'Âge D'Homme, 1976

*Nota:* Les nombres correspondent aux numéros des pages dans les éditions susmentionnées. Cet outil étant en cours d'élaboration, on ne saurait trop insister sur son incomplétude et sa perfectibilité. Il est possible que manquent certaines occurrences de concepts opératoires particulièrement fréquents (*e.g.* pour la notion d'*ordre*, omniprésente, nous nous sommes généralement limité aux passages qui la caractérisent spécifiquement); lorsqu'un chapitre entier porte sur de telles notions, plutôt que de noter chaque occurrence, nous indiquons simplement en italique les pages sur lesquelles s'étend le chapitre. Lorsque c'est un ouvrage entier qui porte sur des notions particulières (*e.g.* le racisme dans RC, le judaïsme et Israël dans AI), nous indiquons seulement les initiales de l'ouvrage, même si cela peut paraître de peu d'utilité.

Par ailleurs, Caraco fait un nombre important de références implicites qu'il n'est pas toujours aisé de décrypter. Lorsque nous en identifions une, nous l'indiquons en faisant figurer le numéro de la page entre parenthèses; lorsqu'elle nous semble prêter à caution, nous la faisons suivre d'un point d'interrogation.

- |  |  |
|--|--|
| Abdul-Hamid: RC, 175   | 200, 204; RC, 217                            |
| abjection: BC, 37, 40, 69, 102; LM, 59-77, 186; RC, 165, 195   | Abraham: RC, 152, 154                        |
| absolu: DS, 51, 55-56; ELEH, 17-18, 37-40, 57, 88-90, 93-94, 99-100, 112, 134, 183-184, 186, 188, 224, 244, 249-250, 252, 255, 257 | Acosta (J.): RC, 154                         |
| absurde, absurdité: BC, 9, 18, 43, 45, 58, 63, 77, 86, 101, 106, 108; MC, 69,  | Adam: LM, 237-238                            |
|  | âge d'or: LM, 257; RC, 50                    |
|  | Agnel: JA, 42                                |
|  | agnosticisme: MC, 187                        |
|  | agriculture et élevage: OS, 187-191; TH, 112 |

- Alain (É. Chartier): MC, 24; JA, 40  
 Albalia (famille): JA, 67  
 Alemán (M.): RC, 157, 190  
 d'Alembert: ER, 239  
 Alexandre le Grand: RC, 210  
 aliénation: BC, 61  
     et épanouissement: LM, 128-130, 132, 134-135, 137-139  
 Almeida Garrett: RC, 175  
 Ambroise: JA, 70; LM, 159  
 Amérique du Sud: MC, 54  
 amour: LM, 36, 40-47  
     du prochain: RC, 135  
     refus de l': RC, 136  
 anarchie, -ste(s): BC, 72, 74, 103-105, 124; ELEH, 253; LM, 76, 128; MC, 142, 174, 187, 204; OS, 15; RC, 86  
 Ancien Régime: ELEH, 121-122, 124, 232; RC, 100-102  
     nouvel...: ER, 229  
 an deux mil: BC, 117  
 Andraë (T.): JA, 25  
 Antar: RC, 175  
 anthropologie: BC, 52  
 antisémitisme, antisémite: RC, 145  
 Antokolski (M.): JA, 68  
 apocatastase: LM, 229  
 Araquistain (L.): RC, 122  
 aristocrate: RC, 200  
 aristocratiser la foule: MC, 142  
 Aristophane: ELEH, 77; MC, 226  
 Aristote: ELEH, 41, 72, 135, 180, 185; ER, 9-10, 321, 323; LM, 54; MC, 68; RC, 90  
 Arnauld (A.): RC, 23  
 art(s): LM, 129; RC, 217  
     de vivre: SI, 37, 40-41, 46, 48-49, 51-52, 55-58, 61-62, 67-68, 72-73, 76-77, 95, 99-100, 109, 117-118, 172-173  
 Assurbanipal: JA, 52  
 astrologie, astrolâtrie: ER, 312-313; LM, 161; MC, 39-40, 60, 129  
     athéisme, athée(s): ELEH, 50, 131, 174, 231-236; ER, 121, 198, 204, 239, 244, 278, 293, 303, 325-326, 330, 333; LM, 184, 189, 215; MC, 21, 130; SI, 53, 134; RC, 154, 208-209  
     Augustin d'Hippone: ELEH, 106, 159; ER, 239, 244; LM, 159, 192; MC, 158; RC, 94, 201, 230, 237  
         automate(s) (spermatique(s)): BC, 15, 17, 51, 57, 60, 71, 98; ELEH, 40, 48-49, 66, 86, 90, 92, 98, 107, 110, 112, 117, 125-126, 134, 139, 160, 162, 164, 190, 207, 219, 221-222, 233, 239; ER, 154, 183-184, 200-201, 247, 249, 256, 282, 290, 303, 330; LM, 10-12, 35, 41-42, 55, 57, 88, 96-97, 103-104, 109, 121, 125, 140, 145, 148, 155, 159, 161-162, 198, 200, 228, 255; MC, 40, 58, 65, 170; RC, 17, 75-76, 96, 165, 186, 212, 214, 236; TH, 185  
         autorité: ELEH, 127-137  
         avenir (refus de l'): RC, 209  
         Avicenne: RC, 174  
         d'Ávila  
             Jean: RC, 190  
             Thérèse: RC, 157, 190  
         Aymé (M.): JA, 42, 65  
         Baal: LM, 75, 133  
         Babeuf (G.; F. Noël dit): ELEH, 123; JA, 63  
         Bagramian: JA, 51  
         Bahram Gor: JA, 72  
         Bakst (L.): JA, 68  
         Balzac (H. de): JA, 60  
         barbarie: BC, 37, 41, 45-46, 51-52, 67; ELEH, 7, 13, 15, 22, 47, 105, 118, 160, 214, 223, 256; TH, 177; ER, 147-158, 181, 235, 252, 285, 290, 294, 301, 320, 323-324, 331, 341; LM, 28, 81, 100, 126, 145, 163, 174, 186, 188, 191, 193, 210, 234-236; MC, 49, 51-52, 61-63, 131; RC, 26, 53, 61, 72, 83, 106, 166, 172, 210, 230, 242  
         baroque: ELEH, 13  
         Baroja (P.): JA, 40  
         Barrès (M.): LM, 237; MC, 222; RC, 175  
         Baruch: JA, 67  
         Baudelaire (C.): JA, 51  
         Baudin: JA, 23  
         Bayle (P.): ER, 268; MC, 60, 250  
         béatitude(s): BC, 7; RC, 236-239  
         Beethoven (L. van): JA, 62  
         Berg (A.): JA, 63  
         Bergson (H.): JA, 12, 62; MC, 29, 48,



- 182, 228  
 Berkeley (G.): SI, 171  
 Berquin: JA, 35  
 Biaggi: JA, 45  
 Bible, Écriture(s): ELEH, 182; ER, 121, 123, 207, 218, 277; LM, 113, 197, 230; MC, 68, 73, 86; RC, 8, 135, 143, 154, 235; SI, 47  
 bien et mal: LM, 217-218, 252-253, 257  
 biens de fortune, richesse: ELEH, 121-126  
 Bloy (L.): JA, 218  
 Blum (L.): JA, 61, 68  
 Boccard, de (éditeur): JA, 68  
 Boehm (J.): JA, 52  
 bogomiles: DS, 12  
 Boileau (N.): MC, 222  
 bonheur: BC, 7  
 bon sauvage: RC, 194  
 bon sens: LM, 125-131  
 Borgès (?): JA, 79  
 Borlenghi: JA, 45  
 Bossuet: ER, 237; JA, 55; RC, 23  
 Bouddha: JA, 19, 24; LM, 44; MC, 85  
 bouddhisme: BC, 120; RC, 174  
 Boulainvilliers: (H. de) RC, 121  
 Bourbon: RC, 168  
 Bourget (P.): JA, 11-12  
 Boutang (P.): JA, 19, 22  
 Bouthoul (G.): JA, 17, 24, 29  
 Bragance: RC, 168  
 Brahms (J.): RC, 183, 190  
 Brillat-Savarin: JA, 71  
 Buber (M.): JA, 69  
 cabale, -iste(s): ELEH, 68-76; ER, 309  
 caducité: ELEH, 164-175  
 Caillois (R.): JA, 42, 79; MC, 168  
 Calderón de la Barca (P.): LM, 242  
 Campinchi: JA, 87  
 Camus (A.): JA, 12, 29, 40  
 Cano (A.): RC, 157, 190  
 capitalisme: ELEH, 115-116, 124; RC, 242  
 Carrel (A.): JA, 16  
 castes: RC, 127-129  
 castration, eunuques: ER, 142, 163; LM, 250-251, 255-256; MC, 52, 116; RC, 226  
 eunuque(s): ELEH, 92; ER, 310; LM, 204, 246, 251  
 catastrophe: BC, 13, 17-18, 22, 30, 34, 36-37, 47, 50, 58-59, 64, 69, 73, 75-76, 83, 94, 96, 99-100, 107, 121-122; ELEH, 158, 161; LM, (194); MC, 244, 258; RC, 109-112, 211, 220, 224, 239  
 catholicisme, catholique (Église), Rome [en ce sens]: DS, 13, 16; ELEH, 129-130, 132-133, 145, 197, 206-208, 218, 222, 225-227, 237, 249-252; ER, 205-217, 218-222, 234-235, 245, 254, 258, 260-262, 264, 267, 272-273, 275-277, 279, 284, 289, 293, 302, 309-310, 313-314, 321, 338, 345; LM, 14, 20-21, 64, 83, 96, 109, 114-115, 124, 126, 182, 193, 195, 201-202, 210, 217-218, 229-230, 233, 242, 246, 252-254; MC, 11, 17, 27, 29, 36, 40-42, 45, 49, 51, 59, 64, 78, 82, 88, 99, 100, 121, 131, 138, 143, 226, 241-242, 248; RC, 10, 111, 128, 136, 153, 156, 169, 170, 174, 177, 208, 224, 237; TH, 178  
 célibat: MC, 22  
 Céline (L.-F.): JA, 42, 64, 87  
 Cervantès: RC, 157, 174, 183, 190  
 César: RC, 211  
 chair: → corps  
 changeant et persistant: BC, 67; ELEH, 57, 82, 112, 118, 128, 145-146, 169, 18-187, 190, 209; ER, 27, 55, 127, 130, 226, 241-251, 305, 312; LM, 192, 218-219; MC, 177, 226; OS, 34-39; RC, 22-24, 151; TH, 139  
 chaos: BC; LM, 195, 210, 222-223, 250; MC, 20, 65, 88, 251-252; RC, 151, 157, 171, 176, 210, 215, 217, 226, 228  
 Chapelain (J.): JA, 12  
 Chardonne (J.): JA, 40, 65  
 charité: BC, 40, 42, 51, 114; DS, 53; ELEH, 139, (149); ER, 62-63, 91, 256, 308; LM, 167, 196, 252-253; MC, 80, 234; RC, 154, 156, 164, 202, 233  
 Charron (P.): LM, 117  
 chasteté: BC, 126; ELEH, 101-102, 104; ER, 143, 206; LM, 239, 246, 250, 257; MC, 68, 200, 234; OS, 15; RC, 223, 239; TH, 178  
 Chevallier: JA, 62  
 Chine, Chinois: ELEH, 176, 182, 202,

- 218, 220; LM, 242; MC, 39, 44; RC, 22, 190-191, 193, 208, 219, 224
- christianisme, chrétien, -ne(s): BC, 16, 97-98; LM, 82, 109, 115, 118-120, 157, 159, 193, 201, 203, 217, 236, 249, 251, 256; MC, 14, 62, 82; RC, 20, 119, 131-132, 136, 142, 157, 221-222, 237
- ciel: LM, 15, 194, 201, 206-207, 211, 222, 254
- Cioran (E.): JA, 47, 54, 65, 78
- civilité: RC, 211
- classicisme: ELEH, 13, 44, 88, 127-128; ER, 11, 319; LM, 45; MC, 209; RC, 110
- Claudiel (P.): ER, 237; MC, 231
- Clémenceau (G.): JA, 57
- Cocteau (J.): JA, 42
- cohérence: BC, 29; ER, 273-274
- Colomb (C.): RC, 218
- communication: BC, 66
- communisme: ELEH, 131, 185, 249-250, 254-255; LM, 83, 115, 118, 126, 193; MC, 40, 45, 51, 135, 139, 143, 173, 196, 235, 238, 240-242, 248; RC, 65, 130, 223, 237, 242
- complaisance: RC, 99-100, 184, 195, 197, 208, 239
- Comte (A.): ER, 121; JA, 51
- concupiscence: RC, 179
- Condillac (É.B. de): ER, 268
- confort intellectuel: BC, 111; ELEH, 8, 19-20, 30-31, 58, 229, 238, 251; LM, 223; RC, 59, 152, 175, 180, 195, 215, 227
- Confucius: MC, 198; SI, 64
- conscience: BC, 107; ER, 60, 178-180
- consommation, consommateur: BC, 59
- société de...: ER, 138, 202
- conspiration: ER, 308
- continence: BC, 106; JA, 47; LM, 12, 250; MC, 22, 101, 174, 255 →chasteté
- Coppello [*sic*] (S.): JA, 45
- Coran: LM, 113; MC, 140
- Coré: JA, 69
- Corneille (P.): ELEH, 184; MC, 149
- corps, chair (flesh): LM, 225, 238, 250; MC, 93; RC, 199, 217-231
- vérité charnelle: LM, 242
- courage intellectuel: RC, 230
- Coze (P.): JA, 23
- culpabilité, coupable: BC, 117; DS, 42; RC, 235, 237
- Custine (A. de): JA, 67
- cynisme, cynique(s): LM, 130; RC, 213
- Cyprien: LM, 201
- Daladier: JA, 86
- Daniel-Rops: JA, 69
- Dante: LM, 145
- Darquier de Pellepoix (L.): JA, 90
- Darwin (C.): RC, 172
- défauts des qualités: ELEH, 167
- Deffand (marquise du): MC, 68
- Degrelle: JA, 84
- démésure: BC, 31, 58, 71, 78, 98; LM, 196-201, 210, 227, 240; MC, 90, 204, 251; RC, 187, 228
- Démétrius: RC, 183
- démocratie, démocrate: ELEH, 121; LM, 198, 200; RC, 83, 101, 108, 184, 200
- Démosthène: LM, 40
- Deniker (J.): JA, 23
- dépopulation, dépeuplement: BC, 75, 92, 112, 114; RC, 113-115, 224
- Descartes (R.), cartésianisme: ELEH, 106-107, (159), 180; MC, 20, 149, 221; RC, 21, 49
- désespoir: BC, 22, 30
- désir: BC, 79; LM, 35-39, 40
- et peur: LM, 10-11
- désordre: BC, 43, 73, 85, 97, 105, 109; ELEH, 202-210, 242
- despotisme: ELEH, 122, 124; RC, 107, 215-216
- devenir: ELEH, 135; LM, 45
- devoir: LM, 12-13, 146-147, 196, 226-227
- diable: BC, 111; LM, 87, 89
- dialectique: BC, 30, 62, 64, 67, 71; ELEH, 18, 33, 41-47, 71, 77, 80, 83-84, 108, 112, 123, 127, 138-139, 144, 148, 172, 185, 188-189, 199-200, 203, 209, 243, 246; ER, 322; LM, 53, 65-66; MC, 73; RC, 116, 201
- Diderot (D.): ER, 268, 309; MC, 154, 196, 250; JA, 67
- Digène Acritas: RC, 175
- Diop (A.): JA, 51
- Dior: JA, 46
- discipline: BC, 63; LM, 75-77; RC, 196

- diversité: ELEH, 199-201  
 dogmatisme: DS, 52  
 Doumergue: JA, 86  
 doute: ELEH, 137; ER, 170; TH, 147  
 drogues: ELEH, 88-94; MC, 72  
 dualisme: ELEH, 29, 148, 238; RC, 46  
 éclectisme: ELEH, 71-73  
 écologie, écologue(s): BC, 115; MC, 90  
 égalité: ELEH, 218-219, 241; LM, 30, 197-198; RC, 89-90, 203, 205, 214  
     des nations: ELEH, 177  
 Ehrlich: JA, 24  
 Eisenhower (D.): JA, 28, 38, 63  
 engagement: ELEH, 25; ER, 337  
 Émile-Bayard: JA, 80  
 Empédocle: ELEH, 156; RC, 242  
 empirisme: LM, 233-234; MC, 40  
 enfer: BC, 11-12, 15, 19, 38, 49, 91, 100, 103; LM, 11, 15, 67, 90, 145, 156, 169-172, 174, 191, 194, 196, 201, 206-207, 209, 222, 249, 254, 257; MC, 53, 61, 82, 85, 175, 185, 194, 203; RC, 110, 128, 130, 238  
     éon (nouvel): LM, 209; RC, 105  
     Épicure: ER, 117; LM, 105; TH, 133  
     érotisme: ELEH, 99-105; ER, 132-146; LM, 133, 158-159, 162, 167, 194, 203; MC, 61, 99, 100  
     esclavage: RC, 194  
     Escoffier (A.): JA, 60  
     Esdras: LM, 114, 120  
     Espagne, Espagnol-e(s): ELEH, 176-177, 191, 206; LM, 114; MC, 36, 64; RC, 189-190, 156-157, 208, 210, 235, 240  
     espérance: LM, 45, 188, 194  
     Espiasse: JA, 79  
     esprit: BC, 83, 116; DS, 55; LM, 75, 85-87, 131, 148, 164, 176, 195, 207, 209, 217, 222-224, 237-238, 240; MC, 36-37, 39, 69, 101, 207; RC, 13, 70, 84, 97, 230  
         bon, mauvais...: ELEH, 186  
         ...de critique / d'examen / d'analyse: ELEH, 9-10, 79, 95-98, 132, 136-137, 157; ER, 156-157, 160, 191-192, 225, 233, 269, 277, 313, 336; TH, 180  
         ... des nations: RC, 206, 207-210  
         pêcher contre l'...: ELEH, 231  
         ... Saint: RC, 155  
         ...tragique: ELEH, 244  
     esthétique: RC, 191  
     État: LM, 11; MC, 36; RC, 239-241  
     Eugénie de Montijo: JA, 60  
     eugénisme: ER, 154-155, 307; RC, 17, 64-65  
     Europe: MC, 37, 51, 55, 61, 220, 222, 238-239, 243, 260; RC, 218-219, 226-227  
     Évangile(s): MC, 36; RC, 67, 128  
     Ève: LM, 238  
     existentialisme: ELEH, 61, 66; ER, 318; MC, 85  
     extase: LM, 51-55, 57, 196  
     extermination: BC, 122; ER, 173, 202; RC, 237  
     Fabre-Luce (A.): MC, 73  
     faim: RC, 235  
     fait(s) accompli(s): ELEH, 142, 212  
     famille: RC, 224  
     fanatisme, fanatiques: BC, 74, 97, 107; ELEH, 50, 55-56, 119, 228; ER, 168-172, 174-175, 223, 285; LM, 75, 82, 120; MC, 36; RC, 83, 84-87, 94, 97-98, 101, 108, 119, 145, 158, 185, 187, 193, 203-204, 218, 220, 222-223, 243  
     Fargue (L.-P.): JA, 77  
     fascisme: TH, 177  
     fatalisme, fatalité, destin, prédestination: BC, 10, 50, 64, 71, 77, 86, 91, 105, 124; DS, 25, 31; ELEH, 8, 18, 22, 45, 66, 107, 121, 148, 156, 210, 217, 238; ER, 48, 82, 115-116, 168, 184, 203, 231, 264, 293-294, 331; LM, 126, 219, 225; RC, 22, 106-107, 199, 206, 210, 216, 221; TH, 145, 147  
     fécondité: BC, 106-126; RC, 228  
     féminin (principe): BC, 26, 28, 30, 74; MC, 201  
     Ferdinand le Catholique: RC, 175  
     Fichte (J.G.): ER, 237; RC, 49  
     Fiévée (J.): MC, 230  
     finesse (esprit de): ER, 317-328  
     Fischbacher: JA, 16  
     Flaubert (G.): JA, 51, 60  
     foi: BC, 21, 25, 38, 63, 69, 81-83, 105, 110; LM, 56, 194-195, 222, 224, 227, 257; RC, 96, 118, 210, 221-222, 237  
     bonne...: BC, 73, 80, 86, 107;

- ELEH, 11, 26, 28, 33, 42, 45, 47, 129, 151-152; ER, 191-192, 210-211, 250, 269, 270, 276; LM, 28; RC, 166, 197, 243  
 de l'avenir: LM, 209 → religion de l'avenir  
 mauvaise: BC, 17, 31; LM, 234  
 fornication, forniquer: RC, 158, 220  
 France (A.): JA, 12  
 Francé (?): JA, 23  
 franc-maçonnerie: ER, 222  
 Franco: JA, 85  
 fraternité: RC, 218  
 Freud (S.): JA, 70; MC, 57; TH, 171  
 Freppel (C.-É.): JA, 62  
 frivolité: BC, 90  
 Gaillard (F.): JA, 46, 66  
 Gambetta (L.): JA, 90  
 Gardet: JA, 25  
 Gaudet-Demombynes: JA, 25  
 Gautier: JA, 25  
 Gaxotte (P.): JA, 40, 42  
 géométrie (esprit de): ER, 317-328  
 George (S.): MC, 136  
 Gide (A.): JA, 67  
 Giraudoux (J.): MC, 195, 230  
 Gluck: JA, 62  
 Gnose, gnostique(s): BC, 10; ELEH, 40, 86, 108, 123, 161, 235, 237-238, 252; ER, 7, 61, 122, 135, 136, 206, 293, 310; LM, 14, 72, 128, 130, 142, 148, 191, 218; MC, 53, 61, 64, 69, 77-78, 82, 85, 138, 158-159, 203, 234; RC, 40, 153, 201, 204; SI, 54, 113; TH, 8, 145  
 ... juive: RC, 152  
 Gobineau: RC, 123  
 Goethe (J.W. von): ELEH, 117, 184; JA, 51; MC, 14, 19, 198; RC, 182  
 Goldziher (I.): JA, 25  
 Gourmont (R. de): JA, 41  
 grâce: DS, 19; ELEH, 98, 136-137; LM, 37, 56-57, 67, 69-70, 83, 182; MC, 85; RC, 20, 40, 89, 115, 201-202, 206; TH, 177  
 Graham (B.): JA, 63  
 grande année: ER, 283-297  
 Guani: JA, 43  
 Guelfe: RC, 168  
 Guérin: JA, 55  
 guerre: LM, 14-15  
 Guitton (J.; 1901-1999) ER, 268  
 haine: RC, 195-196, 215, 222-223, 226, 233, 237  
 hasard: ER, 101, 345  
 Hegel (G.W.F.): ELEH, 30, 41-42; ER, 27, 304; MC, 36, 48, 55, 64, 68, 104, 132, 189; RC, 209; SI, 74-75, 113, 155, 183-184, 187  
 Heidegger (M.): MC, 85, 158, 250  
 Heine (H.): JA, 51  
 Héraclite: ELEH, 42, 57, 135, 157; TH, 133  
 Herder (J.G.): RC, 194  
 hérédité: RC, 160-161, 199-216  
 hérésie, hérétique: BC, 110  
 hermétisme: ER, 119  
 héroïsme: LM, 205  
 Heydrich (R.): RC, 177  
 hiérogamie: BC, 76, 99; ER, 135; LM, 206  
 Hindenburg (P. von): JA, 38  
 hindouisme: RC, 152  
 histoire: BC, 54, 64, 66-67, 69, 76, 86, 88, 90, 93, 95, 100, 117; DS, 57-88; ELEH, 185; RC, 21  
 arrêt de (ou fin de / fermer) l'...: BC, 50, 53, 84; ELEH, 160  
 sainte: DS, 53-54  
 sens de l'...: ELEH, 158-163  
 tombeau de l'...: BC, 76  
 Hitler (A.): JA, 32, 50, 61, 82, 86  
 Hobbes (T.): LM, 160; MC, 158; RC, 209  
 Hoffet (F.): JA, 71  
 d'Holbach: JA, 67  
 honte: LM, 241  
 Hugo (V.): JA, 51; MC, 230  
 humaine (nature): RC, 21  
 humanisme: BC, 29, 61, 67; DS, 27, 42; ER, 197-204, 223; LM, 166, 209; MC, 61, 142, 150-151; RC, 17, 63, 83, 90, 150, 160, 205, 221, 245-260  
 hypocrisie: ER, 187-196  
 Icare: BC, 46  
 idéal: BC, 102; LM, 82; RC, 137, 220, 240-241  
 idéalisme: BC, 64; ELEH, 38, 105; ER, 166; RC, 52, 67, 69, 119, 137-138

- idée(s): BC, 17, 21, 88, 101, 122-123; ELEH, 59, 164-170, 174, 178, 188, 214; ER, 232-240, 256, 330, 334; LM, 157, 166, 185, 187, 226, 230, 240; MC, 64; RC, 97, 192, 221, 227, 243
- claires et distinctes: BC, 110, 116, 121; DS, 37; LM, 185, 188; RC, 62, 70, 151, 192, 201
- fausse(s): BC, 40, 62, 82, 126; ELEH, 243-248; LM, 131, 135, 234; RC, 111, 115, 230
- fixe(s): ELEH, 126; LM, 144, 160; RC, 119, 185
- obscur et confuses: BC, 60, 70
- identité: ELEH, 183, 190; MC, 222
- idéologie: RC, 241, 242-243
- idola fori: ELEH, 62-67
- idolâtrie: BC, 8; ELEH, 35-36, 165; LM, 42
- illusion remontante: ELEH, 182-192
- immoralité: BC, 41
- imago mundi: DS, 8, 14-15, 26, 48, 52; ELEH, 249-257; ER, 14-15, 107
- impératif catégorique: BC, 52, 64; ELEH, 102, 118; ER, 78, 79, 82-83, 157, 177; LM, 105, 241; RC, 137, 167
- inceste: LM, 28, 210-211, 236, 238, 245-246; MC, 100
- incohérence: BC, 51, 54, 58, 71, 78, 85; ELEH, 13, 15, 16, 193-198; RC, 197, 242
- inconscient collectif et barbarie: TH, 117
- Inde: ELEH, 211, 218; LM, 114
- inégalité(s): RC, 190-192, 194-196, 205, 209
- injustice: RC, 196
- innocence: DS, 42; RC, 236
- Inquisition: RC, 181
- instinct: ELEH, 37
- intégrité: BC, 8
- intouchables: RC, 129-133
- ironie: ELEH, 78-79
- islam, mahométan(s), musulman(s): DS, 12; ELEH, 26, 86, 130, 132, 169, 185, 191, 195, 197, 206-208, 211, 218, 227, 249-252; ER, 111, 114, 140, 162, 183, 220, 235, 241, 249-250, 252-253, 258, 261, 264, 277-278, 280, 290, 297, 305, 309, 313, 345; JA, 25; LM, 68, 82-83, 115-116, 182, 195, 218-219, 236; MC, 40, 62, 88, 140, 143, 167, 240-241; RC, 55, 119, 129-131, 142, 144, 173-174, 208, 223, 226
- Israël: *AI*; LM, 42; MC, 27, 40, 55, 59, 62, 157, 167; RC, 22, 152, 156-157, 224; TH, 183
- Ivan le Terrible: JA, 32
- Jacques: JA, 61
- Japon: ELEH, 176; RC, 164, 208
- Jaspers (K.): MC, 132
- Jaurès (J.): MC, 188
- Jeanselme: JA, 32
- Jefferson (T.): JA, 89
- Jérôme: LM, 159, 201
- jésuites: RC, 8
- Jésus-Christ (J.C.): BC, 26; DS, 12-13, 55; ELEH, 26, 130, 145, 182, 187-188; ER, 56, 121-123, 126, 136, 144, 149, 167, 206-208, 210, 219-220, 265, 305, 310, 323, 345; JA, 19, 29-30, 35, 44, 48, 52-54, 69; LM, 42, 44-45, 72, 109, 113-114, 117-118, 130, 159, 167, 192, 201-202, 208, 238; MC, 14, 203, 101, 173; RC, 10, 18-19, 105, 114, 153-155, 157, 190, 224
- Job: JA, 23
- Josué: JA, 20; RC, 235
- Joubert (J.): MC, 189
- Jouhandeau (M.): JA, 42, 64
- jouissance: LM, 55-57, 97
- journalisme, -iste(s), gazetier(s): BC, 20; MC, 52, 90
- judaïsme, Jui-f-ve(s): *AI*; DS, 13-14, 53; ELEH, 26-27, 29-31, 108, 114, 123, 130, 132, 145, 178, 180, 182, 194, 201, 251-252; ER, 9-10, 79-80, 82-83, 94, 110, 113-114, 120, 121-124, 126, 131, 136, 150, 161-163, 166, 171-172, 175, 179, 183, 185, 195, 206-210, 215-216, 219-223, 226, 237-239, 241, 245, 249-250, 255, 258, 265, 275, 277, 284, 286, 290, 293, 296-297, 305, 309-311, 313-314, 322, 345; LM, 14, 69, 82, 93, 113-115, 119-120, 153, 182, 193, 195, 202, 236, 242; MC, 11, 12, 27, 36, 40, 42, 45, 59, 62, 70, 98, 103, 121, 135, 157, 167, 211, 227, 236, 243, 254; RC, 8, 10, 18, 20, 22, 50, 52, 54-55, 78, 117, 128, 130, 132, 141-147, 149, 152, 154, 156-157, 174-

- 175, 177, 181, 189-191, 240; TH, 132-133, 138, 141, 183  
 Jugement (dernier, jour du...): BC, 55, 81  
 Juin (A.): JA, 23  
 Julien l’Apostat: LM, 224  
 Jung (C.G.): JA, 11, 16; MC, 57, 138; OS, 190  
 justice: RC, 12, 239-241  
 Juvénal: RC, 189  
 Kafka (F.): JA, 51  
 Kant (E.): ELEH, 180, (201); ER, 27, 88-89, 345; LM, 11, 102-103, 105, 159; MC, 64-65, 132, 189; RC, 48 →impératif catégorique  
 Khrochtchev [sic] JA, 51  
 Kierkegaard (S.A.): MC, 132; SP, (29)  
 Klages (L.): MC, 138  
 La Bruyère (J. de): MC, 133, 190  
 Lacretelle (J. de): JA, 66  
 Lagarde (P. de): RC, 175  
 laideur: LM, 35-37; RC, 17  
 Lainez (D.): RC, 157  
 Lamennais (H.-F.R. de): ER, 237  
 Lammens: JA, 25  
 La Roque: JA, 86  
 Las Casas (B. de): RC, 158, 159-165  
 Laval: JA, 84  
 Lavelle (L.): JA, 62  
 laxisme: RC, 138  
 Léautaud (P.): MC, 211  
 légitimité: LM, 245  
 Leibnitz [sic] (G.W.): ELEH, 15, 117, 180; JA, 57; MC, 132, 198; RC, 23, 48, 209; SI, 184; TH, 181  
 Lénine (V.I.): JA, 26, 29, 32; RC, 174, 186, 189; SI, 171  
 Lessing (T.): MC, 138; RC, 182  
 lettre et esprit: ER, 180  
 Lévi-Strauss (C.): JA, 24-26  
 Lévitane [sic] (I.): JA, 68  
 Ley: JA, 72  
 libéralisme: MC, 61  
 liberté: BC, 11, 29, 63, 66; RC, 107, 128, 147-148, 201-202, 205, 215, 222, 238  
 libertin-e(s): LM, 254-255  
 lieux communs: ELEH, 138-143, 188-189  
 Liger-Belair: JA, 37, 41  
 Ligne (C.-J. de): MC, 133  
 Lincoln (A.): JA, 89  
 logique: LM, 40  
 loisir: ELEH, 114-120  
 Lope de Vega (F.) ELEH, 184; RC, 157, 183, 190  
 Louis de Léon: RC, 157, 190  
 LouisXIV JA, 57, 71-72  
 Lucain: RC, 189  
 Lucrèce: MC, 133  
 Lukacs (G.): JA, 68  
 Lumières: RC, 21, 90, 148, 150, 164 →siècle des...  
 Luther (M.): DS, 55; JA, 44; RC, 8, 143  
 lutte des classes: RC, 229  
 Machado: JA, 41  
 Machiavel, machiavéliens: ELEH, 158  
 Maeterlink: JA, 23  
 Maeztu (R. de): RC, 175  
 Magellan (F. de): RC, 218  
 magna mater: BC, 26  
 Mahomet: DS, 55; ELEH, 182; JA, 25, 44, 48; LM, 116, 118, (194); MC, 203, 235; RC, 52, 157, 207, 224; TH, 182  
 MahometII: JA, 72  
 Maïmonide: ELEH, 30, 168  
 Maintenon: MC, 149  
 maintien de ce qui nous tue: ELEH, 116, 133; ER, 227-228, 281, 284-285, 323; LM, 26  
 Mai68: MC, 83, 211, 229, 238  
 Maier: JA, 68  
 Maistre (J. de): ER, 200; MC, 100, 149, 158, 208; RC, 224  
 mal: RC, 216  
 Malaparte: JA, 68  
 Malebranche (N. de): ELEH, 180; ER, 237  
 Mallarmé (S.): MC, 48  
 Mallea: JA, 79  
 Malraux (A.): JA, 40  
 Malthus (T.): BC, (81); OS, 53; RC, (235)  
 Mandel: JA, 26, 83  
 Mani, manichéisme: DS, 12; ELEH, 28-29, 148, 218; ER, 126, 210; RC, 204  
 Marañon: JA, 32  
 Marat (J.-P.): JA, 63

- Marc-Aurèle: LM, 120; MC, 164  
 Marcel (G.): ER, 268  
 March (M.): RC, 190  
 Marcion, marcionites: RC, 128  
 mariage: LM, 12, 40, 241  
     des prêtres: ER, 134-135  
     du chaos et de la mort: BC, 56  
     du ciel et de la terre: BC, 26  
 Marie (de Nazareth): JA, 27  
 Marinot: JA, 60-61  
 marranes: RC, 178  
 Martial: RC, 189  
 Martin-Bâton: JA, 40  
 martyr, martyr-e(s): LM, 251  
 Marx, marxisme: ELEH, 42, 66, 123, 189; ER, 90, 184, 234, 261, 263, 290, 304, 310; JA, 16, 24, 26, 29, 40, 44, 55; LM, 11, 44, 128-129, 131, 137, 139; MC, 69, 132, 142, 208, 235, 240, 248; RC, 7, 40-41, 55, 101, 121-124, 140-141; RC, 190, 200, 242; SI, 150, 171, 186; TH, 171  
     massacre: RC, 219  
     masse de perdition: BC, 22-23, 25, 27, 33, 35-36, 38, 49, 51, 56-58, 60-61, 68-70, 78-79, 83, 88, 107-108; ELEH, 125, 193; ER, 315; LM, 11, 32, 42, 77, 130, 146, 191, 229; MC, 61, 76, 82, 199, 234; RC, 83, 106, 114, 201, 205  
     Massignon (L.): JA, 25  
     masturbation, onanisme [-ste(s)]: BC, 37, 115, 126; LM, 68-72, 73, 114-115, 128, 144, 246; RC, 223  
         spirituelle: LM, 143  
     matérialisme: BC, 121; LM, 160, 234; RC, 208-209  
     matière: LM, 98-99  
 Matthyssens (Y.): JA, 82-84  
 Maulnier (T.): MC, 182  
 Mauriac (F.): JA, 65; MC, 86  
 Maurras (C.): JA, 85; LM, 233; MC, 43, 182, 188, 195, 216-217, 222, 238; RC, 155  
     mauvaise foi: DS, 35  
     méchanceté, méchant: RC, 194, 197  
 Méjan (F.): JA, 88  
 mémoire: ELEH, 95-98; LM, 207  
 Mena (J. de): RC, 190  
 Mendel (G.): RC, 167  
 Mendeleïeff (D.): JA, 68  
 Mendès (P.): JA, 23, 66  
 Merleau-Ponty (M.): JA, 68  
 Merson: JA, 35  
     messianisme, messianique, messie: ELEH, 44, 86, 123; LM, 45, 160; MC, 175, 248; RC, 59, 69, 75, 111, 124, 194, 196  
     mesure: BC, 80; LM, 240; RC, 204, 206, 233, 243  
         demi-...: RC, 219  
         esprit de...: RC, 83  
     métaphysique: BC, 33, 44, 115; LM, 189; MC, 72, 82; RC, 193, 203  
         de notre avenir: ELEH, 217-223  
 Metchnikoff (É.) JA, 68  
 métissage: RC, 167-188  
 meurtre du père: ER, 249  
 Mikoyan: JA, 51  
 Milch: JA, 50, 72  
 Miller (A.): JA, 74  
 minorité: ELEH, 84-87  
 minorités: ER, 56  
 misanthropie: MC, 12  
 misère: BC, 35, 46, 82; RC, 233-243  
 misogynie: LM, 85-97, 159; MC, 50  
 Mithra, mithraïsme: LM, 208  
 Moïse: ELEH, 182; JA, 20, 69; LM, 14, 114, 119; RC, 152  
 Molière: ELEH, 77  
 Mollet: JA, 28  
 Moloch, molochisme: LM, 15, 75, 133, 156, 202  
 monarchie: LM, 199  
 monde:  
     humain / inhumain: ELEH, 7, 10  
     prince de ce...: DS, 37; LM, 43-45, 108, 130, 193  
     repenser le...: BC, 11, 17, 23, 25, 31, 98, 115, 124; ELEH, 8, 10-11, 53, 57, 116, 128, 205, 210, 220, 233-234, 237, 241; LM, 97, 185, 188, 205, 216; MC, 197, 207; RC, 25, 53, 112  
     transparent: ER, 102, 104-105  
 monisme: ELEH, 29, 238  
 Montaigne (M. de): LM, 117, 241; MC, 210; RC, 82, 194  
 Montandon: JA, 68  
 Montemayor (J. de): RC, 157, 190

- Montesquieu: ELEH, 168; LM, 117; MC, 187
- morale(s): RC, 233  
 et foi: BC, 92-93  
 et religion: ER, 107, 108, 148; LM, 82-83  
 matriste et patriste: LM, 173-178, 190  
 mouvement: RC, 15  
 moyen âge: BC, 10; ELEH, 232; MC, 40, 208; RC, 108, 208, 218  
 moyens: BC, 13, 15, 23, 32, 42, 52, 66, 73, 80, 88, 91, 97, 112, 114, 121; DS, 35; ELEH, 13-14, 23, 45-46, 48, 53-54, 57-59, 81, 111, 118, 139, 153, 155, 158, 160, 164, 181, 193, 196-197, 199, 211, 214, 220, 226, 228-229, 235, 240, 251-253, 256; ER, 59, 95-96, 127, 129, 151, 153, 176-177, 181-184, 190, 201, 229, 233, 246, 248-249, 258, 271, 274, 284-285, 290, 294-295, 301-302, 305-306, 324-325, 327-328, 331, 336, 338; LM, 56, 77, 117, 126, 138, 145, 154, 157, 161, 164-166, 185-186, 188, 189, 193, 195, 211, 216, 220, 223, 226, 235, 238, 257; MC, 88; RC, 53, 72, 99, 101, 107, 116, 118-119, 131, 186-188, 215, 221, 228-230, 234, 241-243; TH, 152, 170, 176  
 esprit des...: BC, 46, 71, 93, 104; ELEH, 9, 12, 159, 164, 220, 227, 234, 241, 253, 256; LM, 81, 145, 189, 219, 233; MC, 143, 257; RC, 25-26, 73, 136, 187, 242
- Mozart (W. T.): RC, 174, 183, 190
- Musset (A. de): JA, 51
- Mussolini (B.): JA, 32, 81-82
- mysticisme, mystique(s): DS, 15-16; LM, 63, 67, 69-70, 204; RC, 223
- Nagel (éditeur): JA, 68
- Napoléon<sup>I</sup><sup>er</sup>: JA, 32, 60; RC, 211
- narcissisme: RC, 24
- nationalisme: RC, 183
- néant: RC, 243
- nécessité: DS, 29; LM, 11
- Nietzsche (F.): JA, 56, 60; LM, 254; MC, 132; RC, (229); TH, 159
- nihilisme: BC, 103-105, 124; ELEH, 41, 101, 154-155, 214-215; ER, 94, 95, 121, 173, 203, 330, 336; LM, 82, 144; MC, 90, 188
- Nimier: JA, 42
- objectivité: BC, 17, 22, 29, 30, 39, 71 115; ELEH, 12, 21-22, 26, 34, 50, 52-61, 70, 79, 87, 89, 91-93, 100, 117, 120, 135, 137-138, 152-153, 156, 162, 181, 185-186, 207, 209-210, 215, 218, 222, 227-228, 236, 238-239, 245, 247; ER, 177-186, 237, 270, 272, 285, 305, 323, 333; LM, 185, 216; RC, 46-52, 55, 80, 99, 107, 162, 178, 184-185, 190, 214, 228; TH, 171-178, 180, 183
- œcumène, œcuménisme: BC, 13, 19, 27, 42, 56, 75, 91, 98, 116, 119; DS, 48; ELEH, 34, 181, 213, 251, 255, 257; ER, 10, 125, 126, 127, 215, 223, 272, 313, 338-339; LM, 32, 95, 188-189, 226, 235; MC, 49, 70; RC, 27, 157, 215-216, 227, 229, 241-242
- optimisme: BC, 10, 46, 64, 113; ELEH, 121; MC, 225, 248-249
- ordre: BC, 11-14, 16, 18, 22, 27, 37-40, 45, 48-50, 54, 57-58, 63, 72, 74-75, 82, 104-105, 108-109, 114, 118, 120; LM, 194-195, 223, 226-227, 239-240; MC, 72, 90; RC, 94-96, 118, 120, 151-152, 179-180, 184, 188, 194-196, 204-205, 209, 217, 228, 237, 241
- chrétien: LM, 203
- et bien: ER, 185, 210, 213
- et désordre: LM, 190-195; MC, 152
- et femme: LM, 12-13
- et histoire: ER, 91, 213; TH, 168
- et mal (/ barbarie): ER, 147, 152, 213; LM, 74, 193
- et nécessité: LM, 74
- nouvel...: LM, 221-230
- ...pour la mort: BC, 34-35, 110, 118, 123
- ...prévenant: RC, 163
- Origène: LM, 159
- Orphée: JA, 69
- Ortega y Gasset (J.): MC, 250
- orthodoxie: ELEH, 169; RC, 129
- Ozeraie (M.): JA, 83
- pacte: ER, 228
- paganisme, payens [*sic*]: BC, 97, 106; LM, 76, 115, 120, 190, 195, 203, 217,



- 228, 252; MC, 62, 101; RC, 237  
 paix: LM, 14-15, 230, 235  
     perpétuelle: BC, 12, 26, 41;  
     ELEH, 175  
 pape: RC, 154  
 Papillault: JA, 87  
 parallèle de situation: TH, 180-186  
 parasitisme, parasite(s): RC, 142-146  
 Parménide: ELEH, 106, 180  
 Pascal (B.): ER, 13, 141, 237-238; JA, 20; LM, 139-141; MC, 14, 66, 149, 158, 203, 228; RC, 65, 82; SI, 17; TH, 131  
 passion: RC, 154  
 pasteurs, pâtres: RC, 225  
 Paul de Tarse: ER, 143; ELEH, 114; JA, 44, 53, 69, 73; LM, 192, 226  
 paupérisme: RC, 235  
 péché(s) (sin): MC, 94-95  
     capitiaux: LM, 243  
     originel: LM, 197, 225, 228; RC, 179  
 Péguy (C.) JA, 61; MC, 196  
 pénitence: LM, 250-251  
 Perón: JA, 45, 82  
 persécution: ER, 165-176  
 personnel (être, se rendre): LM, 61  
 pessimisme: LM, 14; MC, 209, 225, 248, 250; RC, 95; SI, 183  
 Pétain (P.): JA, 12, 38, 61  
 peuplade, peuplant-e: BC, 59; RC, 105-116, 204, 228-229  
 Peyrefitte (R.): JA, 65  
 Phaéton: BC, 46  
 Philippe-Auguste: JA, 91  
 Philon d'Alexandrie: ER, 206  
 PielX: JA, 61  
 Pierre (apôtre): JA, 73  
 Pilate (P.): JA, 20  
 Pinay (A.): JA, 14, 16, 23, 28  
 plaisir: BC, 106; LM, 81, 85, 102, 146-147, 153, 162, 196, 230, 235; OS, 15  
 Platon: ELEH, 135, 185, 196; LM, 11, 157, 241; MC, 158, 198; RC, 119  
 Plutarque: JA, 83; RC, 136  
 poésie: BC, 53  
 politesse, formes [en ce sens]: BC, 111; MC, 58, 232; RC, 135, 238-241; SI, 48, 51, 55-56  
 polythéisme: ER, 162, 207-208, 220  
 Pompadour: JA, 81  
 Pontecorvo (B.): JA, 90  
 Poujade (P.): JA, 23  
 préjugés: RC, 210, 223  
 prévention: ELEH, 138-139  
 profanation: ELEH, 234, 241; TH, 179  
 progrès: BC, 10, 80; ELEH, 7-13, 64, 111, 117, 121, 158, 185, 211; LM, 82, 188, 192, 221, 228; RC, 77-81, 227  
     moral: ER, 153-154, 167, 223; ELEH, 145, 186, 211; LM, 167, 192, 194, 207; RC, 71-73, 92, 217, 222, 225, 241  
 prophète(s), prophétisme: BC, 18, 39, 74-75, 105, 122; DS, 46; LM, 220; MC, 64, 82, 239; RC, 211, 224  
 prostitution: LM, 234, 253, 255; MC, 54  
 protestantisme, protestant-e(s): LM, 83; MC, 64, 73, 187  
 Proudhon (P.-J.): LM, 44 ; MC, 68, 189  
 Proust (M.): JA, 79  
 providence: BC, 49, 94; ELEH, 235, 237-242; LM, 12, 158, 195; RC, 77, 109, 128, 131, 168, 186-187, 204, 212-213, 228, 236-237  
 provincialisme: ELEH, 33, 176-181; LM, 188; RC, 27, 193, 219, 242  
 psychanalyse: LM, (64); MC, 208; RC, 200, (222)  
 Ptolémée: ELEH, 180  
 pudeur: LM, 19-25, 252  
 Pulgar (H. del): RC, 190  
 pureté: LM, 29-32, 207, 236, 238, 246; RC, 225  
 puritanisme, puritain-e(s): AI, 313-314; ELEH, 158; LM, 15, 31, 67, 156 ; MC, 41, 79, 80, 202, 216; RC, 225  
 quiétisme: LM, 63; TH, 178  
 Quintilien (M.F.): RC, 189  
 Rabelais (F.): RC, 82  
 race(s): BC, 116; ELEH, 130-131, 212; LM, 183 ; MC, 36; RC  
 Racine (J.): JA, 72, 80, 87; MC, 202  
 racisme, nationalisme: BC, 86-88, 117-119, 121; ELEH, 118, 156; ER, 10, 80, 87, 95, 114, 121-122, 129, 154-155, 169, 201, 214-216, 222, 261-265, 316, 337; LM, (195); MC, 55, 62, 70, 146-147, 140-

- 141, 144, 149-151, 173, 191, 208, 214, 227, 238, 243, 247; RC; SI, 13, 26-27, 42-44
- raison(s): DS, 44; RC, 206, 211  
 d'État: ELEH, 150-157  
 de vivre: BC, 9, 32, 44, 73, 76, 84; LM, 193, 221, 235; RC, 74, 158, 182, 203, 238
- Ravaillac (F.): RC, 168
- réalisme: ELEH, 60
- Réforme: ELEH, 114; MC, 138
- régulation des naissances: ER, 307
- Reik (T.): JA, 70
- religion(s): DS, 54; RC, 119, 157, 174, 216, 218, 228  
 de l'avenir: ELEH, 57; ER, 188, 259, 298-316  
 révélée(s): BC, 94-95, 97, 110, 112-113, 115, 123
- remords: LM, 241, 250
- république (des gens de bien / des meilleurs): RC, 13, 83, 214
- respect: RC, 211
- Restif de la Bretonne (N.E.): LM, 254; RC, 82
- révélation: BC, 17, 24, 52, 105-106
- réversible, réversibilité: RC, 149-151
- Richelieu (A.J. du P. de): JA, 57; MC, 222; RC, 189
- ridicule: ELEH, 77-83
- Riencourt (A. de): MC, 73, 236
- Rimbaud (A.): JA, 79
- rite de passage: ELEH, 85
- Robespierre (M.): JA, 63
- Roche-grosse (G.): JA, 35
- Rojas (F. de): RC, 157, 190
- romantisme: ELEH, 121, 184; ER, 318-319
- Romi: JA, 80
- Roosevelt (T.): JA, 89
- Rothschild: JA, 90
- Rousseau (J.-J.): ELEH, 87, 95; JA, 67, 83; LM, 245; MC, 84, 132, 210, 250; RC, 194
- Sachs (M.): JA, 48
- sacrifice: BC, 55, 76-77, 91, 99, 101, 118, 123; ER, 150, 208, 244, 250, 315, 325, 329; LM, 195, 201-208; MC, 100; RC, 140, 154
- Sade, sadisme: ELEH, 32; ER, 164, 185; JA, 54, 63; LM, 207; MC, 158
- saint-e(s), sainteté [aussi juste(s), pure(s)]: ELEH, 54-55, 65, 93, 188, 226; ER, 140-142, 148, 150-151, 156-157, 161, 209-213, 225; LM, 220, 238, 254; RC, 207, 222, 238, 240
- Saint-Évremond (C. de): MC, 84
- Saint-John Perse: MC, 102
- Saint-Simon: JA, 71
- Salazar: JA, 16
- Salomé: JA, 19; RC, 153
- salut: RC, 218, 224, 231, 236
- Sánchez (T. ou F.S. de las B.): RC, 157, 190
- San Martín (J. de): RC, 189
- Sarfatti (M.): JA, 81-82
- Sartre (J.-P.): ELEH, (61); JA, 40, 55, 68; MC, 48, 85, 182
- sauvages: RC, 221
- Savonarole (J.): JA, 14
- scepticisme: ELEH, 205; ER, 187, 293; MC, 212, 214; RC, 187
- Schiller (F.C.F. von): RC, 182-183
- Schopenhauer (A.): ELEH, 180; ER, 27; MC, 35, 64, 132
- Schumann (R.): JA, 26, 28
- science: RC, 191, 212
- scolastique: RC, 242
- sélection naturelle: RC, (148)
- sélections sociales: RC, 146-149
- Sénèque (L.A.): RC, 189
- sensibilité: RC, 234
- changement de...: BC, 42; ELEH, 11, 18, 26, 39, 82, 100, 106-109, 110-113, 114, 158, 173, 187-189, 191, 203, 207, 225, 250; ER, 12-13, 146, 175-176, 183, 185, 205, 252-265, 274, 280-281, 294, 300, 305, 312-313, 330-331, 333, 337, 340; LM, 153-154, 157, 159, 165, 183, 189, 207, 210, 222, 229, 234-235, 245, 256; MC, 29, 58, 78, 117-118, 141
- sermon sur la montagne: RC, 236-237
- Sérov [*sic*] (V.): JA, 68
- servitude: DS, 32, 37; LM, 10, 197, 200, 219, 238, 252; MC, 26, 61, 68; RC, 207, 214-216, 222, 227, 243

- sexe(s): LM, 191, 246, 249; MC, 12, 56; RC, 220  
 différence entre les...: LM, 41  
 Sheldon (W.H.): JA, 56  
 Siècle:  
     d'Or: ELEH, 9; RC, 120, 156  
     des Lumières: ELEH, 9, 15, 121, 188, 191; LM, 233; MC, 22, 53, 64-65, 208; RC, 22, 26, 48, 108, 117, 213 →Lumières XVIIIe...: RC, 218  
 silence: ELEH, 82; MC, 29  
 Sillanpää (F.E.): JA, 29  
 socialisme: BC, 121; ELEH, 116, 121-122, 124, 126; MC, 173, 208; RC, 52, 242  
 Socrate: DS, 55; RC, 18, 172, 182, 224  
 solidarité: RC, 236  
 solipsisme: RC, 178  
 solitude: BC, 8, 29, 78; ELEH, 68-76; LM, 197, 220, 255; MC, 12, 71, 77, 82, 200, 206, 245  
 Sorel (G.): MC, 182  
 sottise, stupidité: ELEH, 10, 137; ER, 266-282, 319-320; LM, 230, 243  
 Spengler (O.): JA, 43; MC, 55, 66, 73, 104, 123, 125, 211, 236, 250  
 sphères: ELEH, 211-216  
 Spinoza (B.): ELEH, 30, 180; MC, 132, 185; RC, 23, 208  
 spirituel(s) (ou psychiques): BC, 8; RC, 225  
 spontanéité: RC, 199  
 Squibb: JA, 25  
 Stavisky: JA, 86  
 Stekel (W.): JA, 39  
 Stella: JA, 72  
 Stendhal: JA, 51, 227; MC, 84  
 stérilité: BC, 40, 113; RC, 234  
 Strasser (O.): JA, 72  
 Stresemann: JA, 50  
 style: ER, 160  
 Suarès (A.): MC, 212  
 subjectivité: BC, 58; ELEH, 22; LM, 216  
 sublime: DS, 50-51; ELEH, 80; RC, 225  
 Sue (E.): JA, 35  
 suicide: BC, (40); LM, 241; MC, (101); RC, (140)  
 Suisse: RC, 192  
 Sully-Prudhomme: JA, 29  
 superstition: LM, 229  
 surhomme: ELEH, 16; RC, 72; TH, 151  
 surpopulation: MC, 59  
 Suzanne: JA, 72  
 symbole, symbolique: RC, 201, 213, 218  
 synagogue: MC, 226  
 synthèse: BC, 28-29, 32, 50, 54, 70-71, 85  
 système: MC, 153  
 Tacite (P.C.): RC, 51, 162, 194  
 Talleyrand: MC, 68, 231  
 Tantale: RC, 176  
 Tapavitz: JA, 26, 83  
 Taranto: JA, 87  
 Tchitcherine (G.V.): JA, 90  
 Teilhard de Chardin (P.): ER, 268; JA, 16; MC, 62; OS, (188?)  
 temporel et spirituel / sacré: ER, 109, 110, 189, 224  
 temps sacré: LM, 201, 209-211, 257  
 terreur: ELEH, 105, 219; ER, 191, 211, 223, 254; LM, 256MC, 193; RC, 115, 136, 237, 239-241  
 Tertullien (Q.S.F.): MC, 62  
 Testament  
     Ancien: RC, 114, 128, 136, 152, 240  
     Nouveau: RC, 128  
 théocratie: ELEH, 219-220; ER, 110; LM, 233; MC, 208  
 Théodose: JA, 70; RC, 189  
 théologie: BC, 123; MC, 73, 134, 213; RC, 200-201, 206  
 Thierry: RC, 121  
 Thomas d'Aquin: JA, 69; LM, 246-247  
 Tilles: JA, 65-66, 68  
 Titien: JA, 80  
 Tobie: JA, 70  
 Tocqueville (A.-C.-H. C. de): ELEH, 168  
 tolérance: BC, 37, 120, 126; ELEH, 224-230; ER, 151, 159-164, 216; RC, 76, 86, 108, 116, 126-127, 172, 225  
 Tolstoï (L.): RC, 172  
 Torquémade [*sic*] (T.): JA, 90; RC, 157, 177

- Torrès (L. de): JA, 67  
Toynbee (A.J.): JA, 48; MC, 134; RC, 181  
tragique: BC, 110; DS, 42  
Trajan (M.U.): RC, 189  
transcendance: ER, 224-225  
travail: BC, 62; ELEH, 114-120  
triomphalisme: ER, 276, 278; MC, 212  
Tristan: JA, 80  
Tupac Amaru: RC, 175  
Turenne: JA, 72  
universalisme: MC, 151; RC, 184, 219  
utopie, -iste: BC, 64, 74; ELEH, 121-122; RC, 124, 140  
Vacher de Lapouge (G.): JA, 68; RC, 146  
Valera (É. de): RC, 175  
Valéry (P.): JA, 32, 57; MC, 233  
valeur(s): RC, 218, 228-231  
Venezianov: JA, 68  
vengeance: RC, 240  
vérité: RC, 218  
    charnelle: RC, 71, 157  
    morale: ER, 185-186  
Verlaine (P.): JA, 51  
Versini: JA, 87  
vertu: BC, 39; RC, 211-212, 220, 222-223, 229, 238, 243  
Victoria: RC, 157  
vie éternelle: BC, 7  
vieillesse: MC, 12  
Vigny (A. de): MC, 149  
violence: RC, 187, 218, 230  
virginité, vierge: BC, 56; LM, 201, 211, 234, 236, 242, 246; MC, 101; RC, 21, 26, 154  
Vivès (J.L.): RC, 157, 190  
volonté:  
    de mort: BC, 15, 72; ELEH, 82, 85, 139; LM, 238, 240; MC, 170, 184, 219, 233, 245, 252; RC, 17; SI, 48, 165; RC, 96  
    du mal: DS, 45  
Voltaire: ER, 27, 123, 239, 309; JA, 50, 55-56; MC, 65, 68, 84; RC, 82, 132  
volupté: LM, 226; RC, 223  
vouloir-vivre, fureur de vivre, rage d'exister: BC, 15, 72; RC, 114, 238  
Wagner (R.): JA, 62-63, 79; RC, 182  
Warbeck (P.): RC, 183  
Washington (G.): JA, 89  
Weygand: JA, 67  
Wilson (W.): JA, 32  
Zappaterini: JA, 82  
Zoroastre: MC, 64